
NEDL TRANSFER
HN 64HD .
Digitized by Google


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE ROMAINE.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ROMAINE,

Lucius Annaeus

Traduit du Latin de FLORUS.

Par M. LE LEAL.



A AMSTERDAM,

Et se trouve

A PARIS, chez MÉRIGOT jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXVI.



A

MONSEIGNEUR

DE SARTINE,

Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le Département de la Marine & des Colonies.

MONSEIGNEUR,

Il y avoit long-tems que la voix publique vous appelloit près du Trône, quand Louis XVI

en y montant, tout occupé de la gloire & du bonheur de ses Sujets, vous a chargé d'un des plus importans Ministeres de l'Etat. Avec quelle satisfaction toute la France n'a-t-elle donc pas vu son choix confirmé par celui du Monarque! Tout dans nos Ports ne respire plus que l'émulation, le zèle & la confiance.

Oserois-je supplier VOTRE GRANDEUR *de me permettre de lui témoigner mon hommage particulier en lui dédiant une Traduction que j'ai faite de*

l'Abrégé de l'Hiſtoire Romaine de Florus ?

Cet Ouvrage eſt bien intéreſſant pour Meſſieurs les Officiers de la Marine de SA MAJESTÉ, *puiſque Rome, qui, de toutes les Puiſſances connues, a joué le plus grand rôle ſur le théâtre du monde, n'a dû l'empire de l'univers qu'à ſes forces maritimes. N'eſt-ce pas à ces mêmes forces, & vous le ſçavez,* MONSEIGNEUR, *que d'autres Républiques, aujourd'hui ſi floriſſantes, doivent une puiſſance qui tous les jours fait notre étonne-*

ment? C'est leur Marine militaire qui a transformé en palais & en riches magasins des cabanes habitées d'abord par quelques Bergers & de pauvres Pêcheurs. Telle qui, dans son origine, ne subsistoit que de sa pêche & du lait de ses bergeries, fournit actuellement aux besoins & au luxe de toutes les Nations par le produit de ses Colonies.

Qu'on lise l'Histoire de Louis XIV; quand fut-il réellement Louis-le-Grand *& mérita-t-il ce titre, si ce n'est quand, ayant établi un corps de Marine,*

qu'il forma du sáng le plus illustre de sa Noblesse, il lui eut confié son pavillon, qu'il parvint bientôt à faire respecter de tous ses rivaux?

Une administration telle que la vôtre, MONSEIGNEUR, anime tout de la plus vive ardeur, & la Traduction que je prends la liberté d'offrir à VOTRE GRANDEUR, est un tableau qui ne peut qu'élever l'ame & y entretenir cet amour de la gloire & de la Patrie, qui, de tout tems, a rendu nos braves Chevaliers

les émules des héros de Rome.

Je suis, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
LE LEAL.



PRÉFACE.

Le Peuple Romain, depuis Romulus ſon premier Roi juſqu'à Céſar-Auguſte, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de 700 ans, s'eſt illuſtré par tant de travaux & d'entrepriſes, ſoit pendant la paix, ſoit pendant la guerre, que, ſi l'on fait attention au point dont il eſt parti, l'étendue immenſe qu'il a donnée à ſa domination paroîtra l'ouvrage d'une quantité innombrable de ſiecles: il a porté ſes armes dans tant d'endroits de la terre, qu'en liſant ſon hiſtoire, ce n'eſt pas ſeulement la ſienne qu'on lit,

c'eſt celle de tout le genre humain : les peines & les dangers qu'il a eu à eſſuyer ſont ſi grands, qu'il ſemble que la valeur & la fortune ſe ſoient diſputé la gloire de fonder notre Empire.

Or, le principal mérite de cet Ouvrage doit être tant de prouver ce que je viens d'avancer, que d'entrer dans le détail de tous les faits ; mais comme leur importance & leur diverſité pourroient occaſionner de la confuſion & fatiguer l'attention du Lecteur, je ferai ce qu'ont coutume de faire les Géographes lorſqu'ils veulent mettre ſous nos yeux la ſituation des différentes contrées de l'univers : je réunirai dans un ta-

bleau raccourci toute l'hiſtoire du Peuple Romain ; & ſi je parviens à repréſenter ſous un ſeul & même point de vue toute ſa puiſſance & ſa grandeur, ne contribuerai-je pas, comme je l'eſpere, à procurer à ce Prince des Peuples l'admiration qui lui eſt due ?

Si donc pour le connoître on veut ſuivre, pour ainſi dire, toute ſa vie, comme on ſuivroit celle d'un homme privé, j'entends que ſi on le conſidere d'abord dans l'*enfance*, puis dans l'*adoleſcence* ; ſi l'on remarque comment devenu plus fort il a montré enſuite toute la vigueur de l'*âge viril*, & comment enfin il eſt tombé dans *la*

vieilleſſe, on trouvera qu'eſ-fectivement il a paſſé par ces quatre âges, & qu'ils ſont marqués par tout ce qui peut les caractériſer.

Le premier, ſous les Rois, a duré près de 250 ans, & le Peuple Romain, ſi j'oſe ainſi parler, toujours attaché alors au ſein de ſa mere, n'a eu que de petites querelles avec ſes voiſins: voilà ſon *enfance*.

Le ſecond âge a auſſi duré 250 ans, depuis le Conſulat de Brutus & de Collatinus juſqu'à celui d'Appius Claudius & de Marcus Fulvius. C'eſt durant cet eſpace que ce Peuple ſe rendit maître de l'Italie, & n'eſt-ce pas auſſi le tems de ſon

adolescence, à en juger sur-tout par tant de leçons qu'il reçut de plusieurs grands hommes & par le goût décidé qu'il témoigna pour les armes ?

Le troisieme âge, qui finit à César-Auguste, est de 200 ans, qui ont été employés à pacifier tout l'univers. C'est véritablement l'*âge viril* de l'Empire & l'époque de toute sa vigueur.

Depuis César-Auguste jusqu'à notre siecle, il y a encore près de 200 ans, durant lesquels l'inaction des Empereurs nous a tenus dans cet état de langueur & d'anéantissement qui est si naturel à *la vieillesse*.

Sous Trajan, qui nous gouverne actuellement, nos bras

ont repris une certaine force, &, contre tout espoir, il semble que de la vieillesse nous ayons repassé à l'âge viril.





ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ROMAINE.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Romulus.

ROMULUS est le vrai fondateur de Rome & de notre Empire. Il étoit fils de Mars & de Rhea Silvia. Qu'il ait eu ce Dieu pour pere, c'est du moins ce que déclara sa mere dès qu'elle se trouva enceinte, & les prodiges qui suivirent sa naissance ne permirent pas d'en douter : en effet, Né 776 ans avant J. C.

Amulius, oncle de la Vestale, ayant fait jetter dans le courant du Tibre Romulus avec son frere Remus, le Dieu du fleuve, loin de les submerger, retira ses eaux : une louve entendant leurs cris, abandonna ses petits & vint au secours des deux enfans, dont elle prit soin & qu'elle allaita avec une tendresse toute maternelle ; enfin, un Berger du Roi les ayant trouvés au pied d'un arbre, les emporta dans sa cabane & les éleva.

Bâtie 1149 ans av. J. C. Albe, qu'Yule avoit fondée, parce qu'il s'étoit dégoûté de Lavinium, l'ouvrage & la demeure de son pere Enée, étoit alors la capitale du pays Latin, & Amulius, quatorzieme des-
793 av. J. C. cendant d'Enée, y régnoit, ayant détrôné son frere Numitor, pere de cette Vestale, qui venoit de donner le jour à Romulus (1).

(1) Amulius, cadet de Numitor, ne

Si-tôt que celui-ci ressentit les premiers feux de la jeunesse, il commença par faire rendre à son aïeul le trône que son oncle Amulius avoit usurpé, & comme il se plaisoit sur le fleuve & sur les colines où il avoit été élevé, il conçut le projet d'y bâtir une nouvelle ville. Il ne Av. J. C. 752.

---

s'étoit pas contenté de détrôner son frere. Pour régner plus sûrement, il avoit tué son neveu à la chasse & avoit fait entrer sa niece parmi les Vestales. Celle-ci s'étant oubliée jusqu'à devenir enceinte, eut beau dire que pendant les fêtes de Junon le Dieu Mars avoit usé de ses droits, son oncle, dès qu'elle fut délivrée, fit jetter les deux enfans dans le Tibre & fit enterrer la mere toute vivante. C'étoit la punition qu'on faisoit souffrir aux Vestales qui violoient leur vœu; car tout le monde sçait qu'elles étoient obligées de garder une virginité sans tache. Quant à la louve, ce fut une nommée *Lupa*, ou bien une femme publique.

s'agissoit plus que de sçavoir qui de son frere ou de lui, comme ils étoient jumeaux, jetteroit les fondemens & gouverneroit. Ils résolurent l'un & l'autre de consulter les Dieux. Remus se retira sur le mont Aventin & Romulus sur le Palatin; Remus apperçut le premier six vautours, mais Romulus ensuite en vit douze.
Av. J. C. 750. Un augure si favorable lui donnant l'avantage, il éleva les murs de la nouvelle ville, espérant qu'elle se distingueroit un jour par ses exploits militaires, ainsi que les oiseaux carnaciers & avides qu'il avoit consultés sembloient le lui promettre.

Romulus, pour la défendre, ne la fit environner que d'un simple fossé; Remus le franchit par dérision, & il lui en coûta la vie. On ignore si ce fut par l'ordre de Romulus; ce qu'il y a de très-certain c'est que ce fut la premiere victime qui fut immolée

dans Rome, & qu'il en consacra les murs par son sang.

Cette nouvelle habitation, manquant absolument d'habitans, offroit plutôt l'ébauche d'une ville qu'une ville véritable. Romulus songea à la peupler. Il y avoit près de là un bois sacré; il en fit un asyle; bientôt on y vit venir en foule des Latins, des Toscans & même quelques étrangers; car, durant & après le siége de Troie, l'Italie avoit servi de retraite à des Phrygiens & à des Arcadiens, qui s'y étoient réfugiés sur leurs vaisseaux, les uns sous la conduite d'Enée & les autres sous celle d'Evandre. C'est de cette sorte que Romulus eut recours, pour ainsi dire, à divers élémens pour en former un seul corps, & qu'il créa le Peuple Romain.

Av. J. C. 1179. 1230.

Mais une ville qui n'étoit peuplée que d'hommes, ne pouvoit qu'être

bientôt déserte. Les Romains demanderent des femmes à leurs voisins ; on leur en refusa ; ils prirent le parti de s'en procurer de force, & voici le stratagême dont ils userent : ils annoncerent le spectacle d'une course ; la curiosité y attira beaucoup de jeunes voisines, qui furent à peine
Av. J. C. arrivées qu'on les enleva, ce qui
747. occasionna des guerres.

Les Veiens furent repoussés & mis
746. en fuite, la ville des Céninéens fut prise & rasée, & Romulus, couvert des dépouilles honorables de leur Roi (1), en fit hommage à Jupiter Férétrien en les suspendant à ses autels.

Sur ces entrefaites, une fille (2) livra la nouvelle ville aux Sabins, & ce ne fut point par trahison ;

(1) Il se nommoit Acron.

(2) Nommée, dit-on, Tarpéia, & fille du Gouverneur du Capitole.

ſon intention étoit de déſarmer ces ennemis, à qui elle impoſa pour condition qu'ils lui donneroient ce qu'ils portoient au bras gauche, ſans s'expliquer ſi c'étoit ou leurs boucliers ou leurs bracelets. Les Sabins, pour ſe venger d'elle & en même tems lui tenir leur promeſſe, l'enſevelirent ſous leurs boucliers, puis ils s'emparerent des murs de la ville, où il ſe donna un ſi rude combat, que Romulus fut contraint de s'adreſſer à Jupiter pour arrêter la fuite honteuſe de ſes citoyens, & c'eſt-là l'origine du temple & du nom de *Jupiter ſtator.*

Tandis qu'on en étoit aux mains, les femmes enlevées aux Sabins & aux autres voiſins vinrent, en s'arrachant les cheveux, ſe mêler parmi les combattans; leurs cris & leur déſeſpoir mirent fin à la bataille; on conclut la paix. Romulus fit alliance

avec Tatius, Roi des Sabins, & cette alliance eut les plus heureuſes & les plus ſingulieres ſuites; les ennemis abandonnerent leurs anciennes demeures, paſſerent dans la nouvelle ville & partagerent leurs patrimoines avec leurs gendres.

Av. J. C. 743.

Les forces de Romulus augmentant tous les jours, il voulut, en Prince ſage, mettre quelque ordre dans ſa petite République; il ordonna que, pour obvier à toutes ſurpriſes, la jeuneſſe, diviſée en tribus, veillât toutes les nuits à la garde de la ville, & que pour cela on lui donnât des armes & des chevaux. Quant aux vieillards, ils furent employés au Conſeil; on les appelloit *Peres* à cauſe de leur autorité, & *Sénateurs* à cauſe de leur grand âge.

Tout étant ainſi réglé, un jour qu'il haranguoit le peuple hors de la

la ville près du lac Caprée, il disparut tout-à-coup. Quelques-uns croyent qu'il fut mis en pieces par les Sénateurs, par rapport à sa trop grande sévérité; mais un orage & une éclipse qui survinrent dans le moment qu'il disparut, firent présumer à d'autres qu'il avoit été enlevé au ciel. Julius Proculus confirma fort dans le tems cette derniere idée, assurant aux Romains que Romulus lui avoit apparu avec une taille & un port plus majestueux qu'à l'ordinaire, qu'il lui avoit commandé de les engager à le mettre au nombre de leurs Divinités, qu'il s'appelloit *Quirinus* dans le ciel, & que s'ils étoient fideles à son culte, les Dieux avoient résolu de rendre un jour Rome la maîtresse de l'univers (1).

Av. J. C. 713.

(1) Suivant Plutarque, voici le fait, Rome ayant plusieurs petites guerres à

CHAPITRE II.

Numa Pompilius.

Av. J. C. 712. NUMA POMPILIUS, à cauſe de ſa grande piété, ſuccéda à Romulus,

---

ſoutenir contre ſes voiſins, le Sénat avoit jugé à propos de retrancher quelques largeſſes qu'on faiſoit au peuple. Romulus indigné ordonna que la diſtribution en fût continuée, & il fit même punir de mort quelques-uns des principaux auteurs de la ſuppreſſion. Les Sénateurs ayant en conſéquence juré ſa perte, l'immolerent à leur reſſentiment dans une aſſemblée particuliere; mais pour dérober, autant qu'ils le pouvoient, les preuves de leur crime, ils mirent le corps de Romulus en pieces, & chacun en cacha un morceau ſous ſa robe. Le peuple informé de la perte qu'il venoit de faire, accourut avec des torches allumées & vouloit venger ſon Roi; mais Proculus, perſonnage reſpectable par ſa naiſſance & par ſon rang, arrêta le tumulte, en diſant que le Roi venoit d'être enlevé au ciel, qu'il lui avoit apparu, &c.

& on alla d'un commun accord lui offrir la royauté à Cures, ville de la domination des Sabins, où pour lors il demeuroit.

Il inſtitua les ſacrifices, les cérémonies & tout ce qui regarde le culte des Dieux immortels; il établit les Pontifes, les Augures, les Prêtres de Mars & tous les différens ordres du ſacerdoce; il diviſa l'année en douze mois, & régla les jours auxquels il ſeroit permis ou défendu de rendre la juſtice; il contribua beaucoup à la confiance que les Romains ont au Palladium (1) & aux boucliers échancrés (2); il leur

(1) Petite ſtatue de Pallas qu'Enée reçut de Diomede après la ruine de Troies & qu'il apporta en Italie.

(2) Il y en avoit un ſur-tout qu'on diſoit être tombé du ciel, & on en fit contrefaire pluſieurs autres avec leſquels on le mêla pour qu'on ne pût pas le reconnoître.

persuada que tant qu'ils les conserveroient, les fondemens de l'Empire seroient inébranlables. La statue de Janus à double face est encore un des objets qu'il proposa à leur culte. Les portes du Temple où elle est renfermée sont le symbole de la paix ou de la guerre, parce qu'on les ouvre pendant la guerre & qu'on les ferme quand on est en paix. Il commit enfin la garde du feu sacré aux Vierges Vestales, voulant qu'à l'imitation des astres, dont l'ardeur ne s'éteint jamais, ce feu veillât sans cesse à la conservation de l'Empire.

Numa, dans toutes ses institutions, feignit de n'agir que par l'inspiration de la Déesse Egérie, afin que des sujets encore barbares les agréassent plus facilement. Il sçut, en un mot, si bien adoucir la férocité de son peuple, qu'on le vit insensiblement gouverner, selon les

loix de la justice & de la religion, un Etat qui ne devoit son établissement qu'à la force & à la violence.

CHAPITRE III.

Tullus Hostilius.

NUMA POMPILIUS étant mort, on invita Tullus Hostilius, en considération de sa valeur, à monter sur le trône. Av. J. C. 680.

Il établit la discipline militaire & enseigna l'art de la guerre.

Comme il vit, après quelque tems d'exercice, que la jeunesse avoit beaucoup profité de ses leçons, il ne craignit point d'attaquer les Albains, qui depuis long-tems maîtrisoient tout le pays & dont on supportoit avec peine la domination.

Mais les forces des deux peuples étant à peu près égales, ils se détruisoient mutuellement sans rien ter-

miner. On résolut, pour abréger la guerre, d'en commettre la décision aux trois Horaces & aux trois Cu-
Av. J. C. 664. riaces. Les trois Romains étoient freres de même que les trois Albains. Rien de plus intéressant que ce combat, dont le succès fut quelque tems douteux & qui se termina singulierement. Les trois Curiaces blessés avoient déja tué deux Horaces, lorsque le troisieme, pour remporter la victoire, joignit la ruse à la bravoure; il feignit de fuir pour désunir ses trois adversaires, qui tous les trois furent percés à mesure qu'ils purent le joindre. Ainsi, ce que l'on voit rarement, l'épée d'un seul homme décida du sort de tout un peuple.

Elle fumoit encore du sang des trois Albains, quand il la souilla par un parricide affreux. Comme il rentroit dans la ville chargé de leurs

dépouilles, sa sœur, qu'on avoit promise à l'un d'eux, ne put à cette vue retenir ses larmes : indigné de la voir regretter un homme qu'elle ne devoit regarder dans ce moment que comme un ennemi de la République, dont il venoit de triompher, il la punit de cette foiblesse en lui perçant le sein. Les loix crioient vengeance ; mais le mérite du vainqueur & la victoire qu'il venoit de remporter le sauverent.

Les Albains ne furent pas longtems fideles à la paix. Obligés, comme alliés, de fournir du secours dans une guerre contre les Fidenates, ils firent partir des troupes ; mais au lieu de combattre, elles se tinrent neutres entre les deux armées, attendant, pour se déclarer, qu'elles eussent vu de quel côté pancheroit la victoire. Tullus Hostilius s'apperçut de leur trahison & les vit

même enfin paſſer du côté des ennemis; en général habile, il ſaiſit cet inſtant pour ranimer ſes ſoldats; il leur perſuada que les Albains ne marchoient du côté des Fidenates que pour exécuter l'ordre qu'ils avoient reçu de les aller attaquer. On reprit courage, & la frayeur s'empara tellement des Fidenates, que la perfidie des Albains n'ayant eu aucun effet, nous demeurâmes victorieux.

Après la bataille, Tullus Hoſtilius, pour ſe venger de ces derniers, ne ſe contenta pas de faire écarteler le traître Mécius Fufétius leur chef, il fit traiter Albe, dont nous ſortions originairement, avec toute la rigueur
Av. J. C. 662. des droits de la guerre, & il la détruiſit de fond en comble, après en avoir fait paſſer dans Rome toutes les richeſſes & les habitans; afin ſans doute que l'on pût dire qu'une

ville dont les citoyens nous touchoient de si près n'avoit point absolument été détruite, mais qu'elle n'avoit fait que se réunir à elle-même.

CHAPITRE IV.

Ancus Marcius.

ANCUS MARCIUS régna après Av. J. C.
Tullus. Il étoit petit-fils de Numa & 637.
lui ressembloit beaucoup pour le caractere & pour les mœurs. Il revêtit de murailles les remparts de Rome & construisit un pont sur le Tibre; il établit à l'embouchure de
ce fleuve la Colonie d'Ostie, & il 624.
eut, en formant ce port, une espece de pressentiment que ce seroit, en quelque sorte, un jour le centre où toutes les richesses & le commerce de l'univers viendroient aboutir.

CHAPITRE V.

Tarquin le Vieux.

Av. J. C. 613. TARQUIN LE VIEUX, quoiqu'étranger, brigua ensuite la royauté & l'obtint d'un consentement unanime en faveur de ses grandes qualités, tant de l'esprit que du corps. Il étoit originaire de Corinthe, &, par un heureux mêlange, il joignoit à la souplesse Italienne toute la ruse & la vivacité des Grecs.

Il augmenta le nombre des Sénateurs, & il eût bien voulu aussi multiplier les tribus; mais Attius Nævius, fameux dans l'art des Augures, s'y opposa; il fallut qu'il se contentât d'y ajouter de nouvelles centuries.

On dit que le Roi, pour éprouver ce Nævius, lui fit un jour cette

question : *Devin, ce que j'ai maintenant dans l'esprit puis-je y réussir ?* Nævius consulte les Auspices, & répond hardiment par l'affirmative. *Hé bien, je pensois*, reprend le Roi, *si je pourrois couper ce caillou avec ce rasoir. Vous le pouvez certainement*, dit le Devin, & en même tems la dureté du caillou cede au tranchant du rasoir. Ce prodige rendit la dignité d'Augure extrêmement respectable chez les Romains.

Tarquin parut aussi grand dans la guerre que dans la paix; il subjugua, par des attaques réitérées, les douze peuples d'Etrurie, & c'est de ces peuples qu'on retint parmi nous la coutume de faire porter les faisceaux devant les Magistrats. La trabée, dont on orne les statues des Dieux, & que portoient les Rois, les Consuls & les Augures, vient aussi d'eux, de même que les curules ou chaises Av. J. C. 599.

d'ivoire où s'asséyoient les Sénateurs, les anneaux d'or qui distinguoient d'abord les triomphateurs, & qui furent ensuite réservés aux Chevaliers, les caparaçons dont on couvroit les chevaux, les cottes d'armes, la prétexte ou robe bordée de pourpre, les chars dorés & tirés par quatre chevaux pour servir aux triomphes, les robes peintes, celles dont on paroit les victorieux, & quantité d'autres distinctions pompeuses, qui ne pouvoient que donner plus d'éclat à la majesté de l'Empire.

CHAPITRE VI.

Servius Tullius.

Av. J. C. 575. SERVIUS TULLIUS, avant la mort de Tarquin, prit le gouvernement de Rome; & l'obscurité de sa naissance, car sa mere étoit esclave, ne

l'empêcha point de parvenir à cette dignité; mais il avoit reçu de Tanaquile, épouse de Tarquin, une éducation qui répondoit à ses talens naturels. Cette Princesse un jour ayant vu luire une flamme au tour de la tête du jeune Servius, avoit prédit que sûrement il se feroit une réputation éclatante. Cette prédiction se vérifia. Pendant une maladie de Tarquin il s'empara du gouvernement; il étoit appuyé de la Reine, qui, dans la crainte de révolter le peuple, fit accroire qu'il ne régneroit qu'en attendant que son époux fût rétabli. Mais Tullius une fois monté sur le trône n'en descendit point, & il se comporta si bien, que chacun justifia son invasion.

Ce fut par son ordre que se fit le premier dénombrement des biens & des personnes. Les Romains se trouverent par-là divisés en différentes Av. J. C. 563.

claſſes, curies & colléges, & l'Etat ſi bien réglé, qu'il n'y avoit aucun particulier dont on ne ſçût quels étoient les biens, la dignité, l'âge, le métier, la profeſſion, la charge ou l'emploi. Tout étoit gravé ſur de grandes tables. On remarquoit enfin autant d'ordre dans la ville qu'il peut y en avoir dans la plus ſimple maiſon.

CHAPITRE VII.

Tarquin le Superbe.

TARQUIN, à qui ſon caractere hautain & impérieux fit donner le ſurnom de *Superbe*, fut le dernier qui porta dans Rome le titre de Roi.

Av. J. C. 531. Il aima mieux ravir le trône de ſes aïeux, dont Servius s'étoit emparé, que d'attendre, pour y monter,

la mort de l'usurpateur ; il fit assassiner Servius, & signala le reste de son regne par de pareils crimes.

Tullie son épouse étoit bien éloignée de chercher à le calmer ou à le modérer : dès qu'elle sçut que son mari étoit Roi, elle accourut pour le féliciter ; elle rencontra sur son chemin le corps de son pere ; les chevaux qui traînoient son char se cabrerent d'horreur, mais la barbare les força de passer sur ce cadavre sanglant.

Tarquin, après avoir fait périr une infinité de Sénateurs, & s'être rendu odieux à tout le monde par une hauteur que les bons supportent moins patiemment que la cruauté, tourna contre les ennemis de Rome l'animosité frénétique qui le tourmentoit & qu'il sembloit avoir épuisée contre ses citoyens ; il s'empara de plusieurs villes du Latium,

entr'autres d'Ardée, d'Ocricoli, de Gabies & de Sueſſa-Pométia.

Cependant il exerçoit encore ſa tyrannie dans l'intérieur même de ſa maiſon. Il maltraita ſon fils juſqu'à le frapper, & en cela il avoit ſes vues; il vouloit l'obliger à ſe retirer chez les ennemis, eſpérant que les maux que paroiſſoit ſouffrir ce fils infortuné les attendriroient & les engageroient à lui donner un aſyle. Il réuſſit; ſon fils ſe ſauva chez les Gabiens, qui le reçurent avec plaiſir.

Quelque tems après, le jeune Prince ayant envoyé des gens ſûrs à ſon pere pour s'inſtruire de ſes volontés, celui-ci ne leur répondit qu'en abattant, avec une baguette qu'il tenoit alors à la main, les têtes de quelques pavots qui par haſard s'élevoient au-deſſus des autres, faiſant entendre par-là qu'il falloit ſe défaire de ceux qui tenoient parmi

les Gabiens un rang distingué. L'orgueilleuse tyrannie peut-elle donner à son silence plus d'expression !

Quelque superbe que fut Tarquin, Av. J. C.
il reconnoissoit cependant les Dieux. 514.
Il fit élever un Temple (1), à la construction duquel il employa le butin qu'on avoit fait dans les villes du Latium. Lorsque, pour faire la consécration de cet édifice, on consulta les statues des différentes Divinités, il n'y eut que celle de la Déesse Hébé & celle du Dieu Termes qui ne voulurent point céder à Jupiter. Cette résistance de leur part fut regardée par les Devins comme un heureux présage de la vigueur & de la durée de notre Empire.

Peu de tems après on fut témoin d'un prodige encore plus frappant.

---

(1) A Jupiter au Capitole.

Tandis qu'on creuſoit les fondemens du même Temple, on y trouva une tête d'homme. Tout le monde fut convaincu que les Dieux annonçoient par-là que Rome ſeroit un jour le ſiége de l'Empire & la capitale de l'univers.

On ſouffrit patiemment l'orgueil du tyran tant qu'il n'autoriſa point le libertinage; mais l'un de ſes fils ayant violé une dame de diſtinction nommée Lucrece, & cette héroïne, pour ne point ſurvivre à la perte de
Av. J. C. 506. ſon honneur, s'étant poignardée, les Romains ſe ſouleverent & l'on abrogea la puiſſance des Rois.

CHAPITRE VIII.

Récapitulation.

TEL eſt le premier âge du peuple Romain & ce que j'ai appellé ſon enfance.

Il semble que les destins aient proportionné aux divers besoins de ce peuple les différens caracteres des sept Rois dont nous venons de parler. Qui fut jamais en effet plus ardent que Romulus, & quel autre que lui auroit pu se faire un royaume ? Qui fut plus religieux que Numa ; & ne falloit-il pas un tel homme à nos premiers habitans pour modérer leur férocité par la crainte des Dieux ? Qu'ils furent heureux d'être gouvernés ensuite par Tullus, qui sçut si bien assujettir à la discipline militaire ce peuple guerrier, & qui, par la théorie qu'il enseigna, ne donna que plus de ressort & d'activité à la valeur ! Que dire d'Ancus, ce roi architecte, qui construisit un pont sur le Tibre, qui fortifia la ville & l'étendit en fondant la colonie d'Ostie ? Tarquin le Vieux, par les ornemens & les marques d'honneur

dont il décora les Romains, n'ajouta-t-il pas un poids infini à la majesté de ce peuple souverain ? Quelle idée Rome n'eut-elle pas de ses forces après le dénombrement que fit faire Servius, & ne s'apperçut-elle pas pour lors qu'elle formoit réellement une puissance ? Enfin, l'orgueil insupportable de Tarquin n'eut-il pas un heureux effet, puisqu'il força le peuple irrité à secouer le joug de la dépendance ?

CHAPITRE IX.

La forme du gouvernement change.

Av. J. C. 506 à 493. LE peuple Romain, excité par les Dieux à punir les outrages que l'on faisoit à la liberté & à l'honneur, & animé par Brutus & Collatinus, à qui Lucrece avoit en mourant confié le soin de sa vengeance, déposa

Tarquin. On pilla ses biens, & un champ qui lui appartenoit fut consacré à Mars, que Rome regardoit comme son Dieu tutélaire, puisqu'il étoit le pere de Romulus.

Le gouvernement de la République fut alors transféré aux deux vengeurs de la liberté, mais avec beaucoup de modification & de changement, tant pour les prérogatives que pour les titres de la domination. Le Souverain, avant l'expulsion des Rois, étoit perpétuel & gouvernoit seul. Le peuple, pour prévenir les abus qui peuvent naître du commandement d'un seul homme & d'une longue autorité, voulut avoir deux chefs qui changeassent tous les ans. Au lieu du titre de Rois on leur donna le nom de Consuls, pour les faire souvenir que leur unique emploi devoit être de pourvoir au bien de leurs concitoyens.

La liberté dont on commençoit à jouir, ravit tellement les esprits, qu'à peine pouvoit-on croire qu'on fût réellement délivré des Rois, & qu'on exila Collatinus, un des Consuls, après l'avoir destitué, & cela uniquement parce qu'il portoit le surnom & qu'il étoit du sang des Tarquins.

Valerius Publicola, qui fut choisi à sa place, fit tous ses efforts pour rendre de jour en jour plus respectable la majesté du peuple Romain; il permit d'appeller des décisions des Consuls, ordonna que dans les assemblées on déposeroit les faisceaux aux pieds du peuple; & parce qu'il craignoit que sa maison, qui étoit placée sur une hauteur, n'eût l'air d'une forteresse & ne causât de l'ombrage, il la fit démolir & en bâtit une autre dans la plaine.

Pour Brutus, il brigua la faveur

de ses concitoyens jusqu'à se déterminer à un parricide & à la destruction de sa postérité, en leur sacrifiant ses enfans, parce qu'ils avoient entrepris de faire rentrer les Tarquins dans Rome : ils furent traînés dans la place publique, où, après avoir été frappés de verges, il leur fit trancher la tête, adoptant le peuple en leur place, & voulant prouver d'une maniere authentique qu'il en étoit réellement le pere.

Ce fut alors que ce peuple commença à être véritablement libre ; mais on s'efforça bientôt de lui ravir sa liberté, ce qui l'obligea de prendre les armes pour la défendre. A peine cette guerre fut-elle terminée, qu'on lui en suscita une autre pour les limites de son Empire, de sorte qu'il fallut rentrer en campagne ; on lui demanda ensuite du secours, & il en donna : enfin, comme ses voi-

ſins l'attaquoient preſque tous les jours, il entreprit une quatrieme guerre pour ſoutenir ſa gloire & l'empire; car alors, excepté les réſerves conſacrées (1), il n'avoit pas hors de ſon enceinte un ſeul pouce de terre; placé, pour ainſi dire, dans un carrefour, & ſitué entre les Latins & les Toſcans, il ne pouvoit ſortir par aucune de ſes portes ſans entrer ſur quelque terre ennemie; enfin, il s'étendit inſenſiblement, & fit ſi bien, qu'ayant en peu de tems ſubjugué tous ſes voiſins, il ſe rendit maître de toute l'Italie.

(1) Pour conſulter les Augures & faire des ſacrifices.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

Guerre d'Etrurie contre Porsenna.

LA premiere fois qu'on prit les armes après avoir aboli la royauté, ce fut pour la conservation de la liberté. Porsenna, Roi d'Etrurie, étoit aux portes de la ville avec une armée nombreuse & ramenoit avec lui les Tarquins. Les habitans, quoique pressés vivement & désolés par la famine, soutinrent tous les assauts. Cependant les Etruriens, maîtres du Janicule, se trouvoient comme établis dans Rome; mais on les repoussa toujours, ensorte que Porsenna, étonné de tant de valeur & malgré la supériorité de ses forces, proposa de lui-même de contracter alliance avec des ennemis qu'il avoit presque vaincus. Av. J. C. 506 à 493.

Ce fut durant cette guerre que les Horace, les Mucius & les Clélie firent des actions si prodigieuses, qu'elles passeroient aujourd'hui pour des fables si les annales n'en justifioient la vérité.

Horatius Coclès s'étoit chargé d'arrêter lui seul l'armée ennemie : environné de toutes parts & ne pouvant plus résister à des attaques continuelles, il fait couper le pont sur lequel il combat, se jette dans le Tibre, le traverse à la nage sans abandonner ses armes & rentre dans son camp.

Mucius Scévola s'étoit glissé dans la tente de Porsenna, déterminé à se défaire de lui; mais il se trompa en portant le coup, & un des principaux Officiers, qui avoit une robe de pourpre comme celle du Roi, en fut la victime. Mucius arrêté se punit de sa méprise en tenant quelque tems

ſa main dans un braſier qui ſe trouvoit là. Ce rafinement d'intrépidité redoubla la frayeur des Etruriens. *Apprends*, dit Mucius à Porſenna, *apprends à quel homme tu as échappé; au reſte nous ſommes trois cents qui avons également juré ta perte.* Cependant il faiſoit paroître tant de fermété, que, ce qui peut paroître incroyable, le Roi, ſaiſi d'horreur, trembloit comme s'il eût ſouffert lui-même le ſupplice auquel notre Romain s'étoit condamné volontairement.

C'eſt ainſi que pluſieurs citoyens ſe ſignalerent, & les femmes ne le céderent point aux hommes. Je me contenterai de citer un ſeul trait. Clélie, une de celles qui avoient été données en otage à Porſenna, trompa ſes gardes, traverſa le Tibre à cheval & regagna les murs de la ville.

Porſenna, frappé de tant de pro-

diges d'héroïſme, leva le ſiége de Rome & la laiſſa jouir en paix de ſa liberté. Quant aux Tarquins, ils tinrent ferme, juſqu'à ce que Brutus, dans un combat ſingulier, eût tué de ſa propre main Aruns, l'un des fils du Roi. Bleſſé lui-même d'un coup mortel, il expira ſur le corps de ſon ennemi, comme s'il eût voulu le pourſuivre juſqu'aux enfers pour le punir de ſon adultere (1).

CHAPITRE XI.

Guerre contre les Latins.

L'ESPRIT d'ambition & la jalouſie, plutôt que le deſir de venger les

(1) Florus donne ici à entendre que c'étoit cet Aruns qui avoit deshonoré Lucrece; mais preſque tous les Hiſtoriens ſe réuniſſent pour en accuſer Sextus ſon frere.

Tarquins, arma les Latins contre nous. Inquiets de nous voir étendre insensiblement notre domination, ils vouloient que Rome fût du moins esclave chez elle. Ils souleverent donc tout le Latium, & la cause des Tarquins fut le cri de guerre. Ils avoient pour chef Mamilius Tusculanus.

On en vint aux mains près du lac de Régile. La victoire balança longtems entre les deux armées, & elle pancha enfin de notre côté, par un stratagême aussi nouveau que hardi dont usa le Dictateur Posthumius : pour ranimer le courage de ses soldats, il prit lui-même un drapeau & le jetta au milieu des ennemis; bien persuadé que chacun s'empresseroit de le regagner. Cossus, qui commandoit la cavalerie, employa en même tems une autre ruse aussi singuliere; il fit ôter les mords aux Av. J. C. 493.

chevaux afin qu'ils avançassent avec plus d'impétuosité ; alors la rage du combat fut telle que la renommée publia par-tout que des Divinités montées sur des chevaux blancs s'en étoient mêlées. Personne ne douta que ce ne fût Castor & Pollux. Le Général leur rendit des actions de graces après la victoire, & leur promit, en reconnoissance, de leur élever un Temple, ce qu'il exécuta.

A peine eut-on terminé cette guerre, qu'on avoit entreprise pour la cause de la liberté, qu'il fallut armer de nouveau contre les Latins pour défendre les limites de l'Empire. Les combats furent aussi fréquens qu'opiniâtres. Sora & Algidum (qui le croira?) se rendirent redoutables ; on envoya des Consuls pour faire le siége de Satricum & de Corniculum, comme s'il eût été question de réduire des Provinces ; on prit Verulles

& Bovilles, & j'ai honte d'en parler, mais enfin elles occasionnerent un triomphe; tous les jours on venoit apporter des offrandes & faire des voeux dans le Temple de Jupiter Capitolin pour obtenir la prise de Tivoli, qui maintenant est un des fauxbourgs de Rome, & celle de Préneste, qui, en été, fait les délices de cette ville: ce qu'on fit près de Fésioles, du bois d'Aricie, de Frégelles & du Tibre fut alors aussi important que ce qui se passa dans la suite près de Carres, de la forêt d'Hercinie, de Gésoriaque & de l'Euphrate. On prit aussi Corioles, Av. J. C. 490.
&, le dirai-je? on en fut si glorieux, que cette action mérita à Caius Marcius le surnom de Coriolan, comme s'il eût ou détruit Numance ou conquis l'Afrique. On conserve encore les éperons d'airain que fit suspendre au-dessus de la tribune aux

harangues le Conful Menius après avoir vaincu l'armée navale d'Antio. Mais peut-on appeller ainsi une petite efcadre de fix gros bâtimens, quoiqu'alors ce nombre fuffit pour compofer une flotte (1).

De tous les peuples Latins, aucun ne fit la guerre avec plus d'opiniâtreté que les Eques & les Volfques. Prefque tous les jours on en venoit aux prifes avec eux. Celui qui eut la gloire de les domter ce fut Lucius Quinctius, ce Dictateur fameux qu'on tira de la charrue, & qui, par fa valeur, fauva le camp du Conful Marcus Minucius que les ennemis avoient enveloppé. Comme on étoit

(1) Il faut faire attention que les Romains étoient pour lors à peine fortis de l'enfance, & rendre juftice à Florus qui ne donne pas à tous les petits exploits qu'il vient de détailler plus de relief qu'ils n'en méritent.

alors au milieu de la saison des semailles, ce respectable Patrice, qui, sans ambition, se bornoit à la culture de son champ, conduisoit lui-même le soc, lorsqu'un Licteur vint lui annoncer le choix qu'on avoit fait de lui. Il partit aussi-tôt pour l'armée ; &, si j'ose ainsi parler, ne voulant point interrompre dans sa victoire même ses occupations champêtres, il accoupla les prisonniers & les fit passer sous le joug. Après cette expédition il retourna ensemencer ses terres. Quelle faveur les Dieux ne nous témoignerent-ils point dans la prompte décision de cette guerre, puisqu'elle fut entreprise & terminée en quinze jours ! Ne feconderent-ils pas l'empressement que le Dictateur avoit d'aller reprendre les travaux qu'il avoit été obligé de quitter ?

CHAPITRE XII.

Guerre contre les Etruriens, les Falisques & les Fidenates.

Il y avoit en Etrurie un peuple qui jamais ne laissoit les Romains en repos, & avec lequel on avoit toujours quelque chose à démêler : je parle des Veïens. La race des Fabius s'offrit pour les combattre & pour leur faire une guerre particuliere. Ces Fabius étoient au nombre de trois cens & tous Patriciens. Ils ne firent paroître que trop d'intrépidité & de bravoure, puisqu'ils se firent tous tuer près de la riviere de Crémere, & depuis ce tems, la porte par laquelle ils sortirent a toujours porté le nom de *Fatale*.

Av. J. C. 476.

Mais cette perte fut bientôt réparée par une infinité de victoires considérables que remporterent nos

différens chefs ; ils firent le siége des plus fortes places, & la fortune, en les leur soumettant, varia leurs succès. Les Falisques se rendirent d'eux-mêmes, les Fidenates furent consumés par les mêmes feux qu'ils avoient préparés pour nous brûler, on fit tous les Veïens prisonniers & on rasa leur ville. Av. J. C. 392.

Tandis qu'on assiégeoit les Falisques, notre général fit une action qui lui attira à juste titre l'admiration de tout le monde : l'instituteur des enfans de la ville les lui ayant amenés comme un traître, il le fit lier & le renvoya avec ses éleves. Un homme aussi grand & aussi sage ne connoissoit point d'autres victoires que celles qu'on peut remporter sans compromettre son honneur & son rang.

Pour les Fidenates, dès qu'ils sentirent l'inégalité de leurs armes, ils

voulurent du moins nous effrayer ; ils vinrent nous attaquer avec des torches ardentes entrelassées de bandelettes de toutes sortes de couleurs en forme de serpens, & firent retentir toute la campagne de leurs cris. Mais tout cet appareil funebre, qui convient plutôt à des furies qu'à des guerriers, ne fut que le présage de leur destruction.

Av. J. C. 401. Si le siége de Veies dura dix ans, on en peut conclure quelles étoient les forces des habitans. Ce fut pen-
399. dant ce siége que l'on hiverna pour la premiere fois sous des tentes, & que le Sénat ayant assigné une paye aux soldats pour leur tenir lieu de quartier d'hiver, ils promirent tous d'eux-mêmes & avec serment de ne point quitter la campagne que la ville ne fût prise. Cossus ayant tué Lars Tolumnius, Roi des Véiens, consacra ses dépouilles à Jupiter

Férétrien; & enfin on entra dans la ville, non pas par assaut & à force ouverte, mais par des souterreins qu'on pratiqua. Le butin fut si considérable, qu'après en avoir envoyé la dixieme partie à Delphes dans le Temple d'Apollon Pithien, on invita tout le peuple Romain au pillage. Av. J. C. 391.

Telle étoit alors la puissance des Veiens. En quel endroit leur ville étoit-elle située? qui le sçait? où en sont les vestiges? A peine ajoute-t-on foi aux annales qui nous disent qu'elle a existé.

CHAPITRE XIII.

Guerre contre les Gaulois.

APRÈS tant d'avantages, soit que les Dieux en fussent jaloux, ou que les destins l'eussent ainsi réglé, la rapidité de nos conquêtes fut un peu

interrompue par une irruption des Gaulois Sénonois. Cependant le peuple Romain donna tant de preuves de sa valeur durant cette nouvelle guerre, que l'on doute si ses défaites ne lui furent pas plus glorieuses que funestes : disons plutôt que les Dieux voulurent l'éprouver par les plus grandes calamités, & reconnoître s'il étoit digne de l'empire du monde.

Les Gaulois Sénonois, naturellement féroces & grossiers, d'une stature gigantesque, & portant des armes proportionnées à leur taille, répandoient par-tout la terreur & paroissoient n'être nés que pour la destruction des villes & la désolation du genre humain. Il y avoit déja quelque tems qu'une émigration prodigieuse de ces barbares, venue des extrêmités du continent & des bords du vaste Océan, après avoir

ſaccagé & renverſé tout ce qui s'étoit rencontré ſur ſon paſſage, s'étoit emparée des pays ſitués entre les Alpes & le Pô. Ces hordes terribles, n'étant pas encore ſatisfaites, ſe répandoient par toute l'Italie, & elles faiſoient le ſiége de Cluſium. Les Romains, ſelon leur coutume, leur envoyerent, comme alliés des Cluſiens, des députés pour les engager à mettre fin à leurs hoſtilités. Mais des barbares ſont-ils ſuſceptibles de connoître ce que c'eſt que le droit des gens? Cette députation, en les irritant, fit tourner leurs armes contre nous-mêmes. Ils ceſſerent d'aſſiéger Cluſium & vinrent droit à Rome. Le Conſul Fabius les ayant rencontrés près de l'Allia, leur préſenta la bataille, & ſa témérité fut punie par la plus honteuſe défaite. Le jour où ſe fit cette rencontre fut mis au nombre de ceux qu'on regardoit comme funeſtes.

Le Conſul mis en fuite, déja l'ennemi approchoit des murs de Rome, & comme cette ville étoit abſolument hors d'état de ſe défendre, ſes habitans prirent une réſolution vraiment digne d'eux : tous les vieillards qui avoient paſſé par les premieres charges s'aſſemblerent dans le Sénat, où, en préſence du Grand-Prêtre, qui reçut leur ſerment, ils ſe conſacrent aux Dieux des enfers. De retour dans leurs maiſons, ils conſervent leurs longues robes, & revêtus de ce qu'ils avoient de plus précieux, ils ſe placent dans leurs chaiſes d'ivoire, afin qu'à l'entrée de l'ennemi ils périſſent avec plus de pompe & de majeſté. Les Pontifes & les Prêtres enlevent en même tems des Temples les ornemens & tout ce qui ſervoit au culte, les enferment dans des tonneaux & les enfouiſſent dans la terre. Ce qu'on ne put cacher

ſut chargé ſur des chariots que l'on conduiſit hors des murs, & les Veſtales, nuds pieds, les accompagnerent. On dit qu'à quelques pas de la ville un Plébéien nommé Lucius Albinus les ayant rencontrées les fit monter ſur ſon char, après en avoir fait deſcendre ſa femme & ſes enfans, tant la religion l'emportoit alors, même dans les dernieres extrêmités, ſur tout intérêt particulier.

Quant à la jeuneſſe, qui, comme on le ſçait, montoit au plus à un millier d'hommes, elle ſe renferma dans le Capitole avec Manlius ſon chef, priant Jupiter, comme s'il eût été préſent, que, puiſqu'ils entreprenoient de défendre ſon Temple, il daignât ſoutenir leur courage.

Cependant les Gaulois parurent; Av. J. C. & quelle fut leur ſurpriſe! Ils trou- 385. vent les portes de la ville ouvertes!

D'abord ils soupçonnerent quelque embuche & n'entrerent qu'avec défiance; ils furent bientôt rassurés quand ils virent que personne ne se présentoit; alors jettant de grands cris & se livrant à toute leur fougue, ils se répandent dans les rues, entrent dans les maisons.... Quel spectacle! ils n'y trouvent que de vénérables vieillards couverts d'une robe de pourpre & assis sur une chaise d'ivoire; le premier mouvement les porte à se prosterner devant eux; ils les adorent comme des Dieux ou quelques puissans génies: mais ils ne tardent pas à reconnoître leur erreur; ils s'apperçoivent que ceux à qui ils rendent leurs hommages ne sont que des hommes qui ne daignent pas même leur répondre; leur respect se tourne en fureur, ils se jettent indifféremment sur toutes ces victimes infortunées, les égorgent, em-

brasent leurs maisons, portent partout la flamme & le fer & réduisent tout en cendres.

Il ne restoit plus que le Capitole; & qui le croira? ils firent, non-seulement de jour, mais de nuit, pendant six mois, tous leurs efforts pour le surprendre, mais inutilement. Une nuit entr'autres qu'à la faveur des ténebres ils s'en étoient déja, pour ainsi dire, emparés, Manlius, qui s'éveilla aux cris d'une oie, en précipita une partie du haut du rocher & mit l'autre en fuite. Quelques jours après, comme s'il eût eu encore beaucoup de munitions, quoique réellement il fût dans une très-grande disette, il fit jetter quelques pains du haut des murs pour ôter à l'ennemi toute espérance.

Le jour marqué pour aller célébrer un sacrifice solemnel sur le mont Quirinal étant arrivé pendant ce

siége, Manlius fit sortir du Capitole le Grand-Prêtre Fabius, qui sur le champ s'expose à tous les traits des assiégeans, & n'ayant reçu aucune blessure, revient annoncer à ses concitoyens qu'il a consulté les entrailles des victimes & que les Augures sont favorables. C'est ainsi que les Dieux protegent la piété.

Enfin, les Gaulois se lasserent d'un si long siége; ils prirent le parti de l'abandonner, & vendirent leur retraite mille livres d'or. Tandis qu'on les leur pesoit, ils eurent l'insolence d'ajouter une épée à leurs faux poids: on s'en plaignit, & ils ne firent que rendre ce procédé plus insupportable en répondant avec méchanceté: *malheur aux vaincus.*

Av. J. C. 384. A peine commençoient-ils à décamper, que Camille, pour venger Rome de tant d'injures, fondit sur eux, & en fit un si grand carnage,

que le sang qu'ils verserent suffit pour effacer jusqu'aux moindres traces de leurs dévastations.

Celles qu'ils commirent furent poussées à l'excès, & cependant quelles actions de graces à rendre aux Dieux! Les cabanes de nos premiers habitans & le chaume qui les couvroit ne pouvoient que rappeller sans cesse aux Romains leur ancienne pauvreté : il falloit dérober à leurs yeux ces témoins humilians de leur origine. Et que firent les Gaulois en réduisant Rome en cendres? Ils ne la détruisirent point, & loin de l'anéantir, ils ne firent que la purifier & la rendre digne des héros & des Dieux qui devoient un jour l'habiter.

Soutenue par Manlius & vengée par Camille, elle ne tarda pas à se relever. Bientôt on la vit, plus forte & plus animée, se rendre redoutable à tous ses voisins.

Mais avant de former aucune nouvelle entreprise, Camille, non content d'avoir chassé des murs de la ville les Gaulois, qui traînoient par toute l'Italie les débris de leurs camps, les poursuivit avec tant de furie, qu'il n'en resta pas la moindre trace.

Av. J. C. 355. Ils furent d'abord défaits près du Téveron, sur les bords duquel Manlius, dans un combat singulier, tua un de ces barbares & lui enleva, entr'autres dépouilles, un collier d'or, ce qui lui mérita le surnom de *Torquatus*.

343. La seconde bataille se donna dans le champ Pomptinien. Lucius Valerius, secouru par un corbeau (1) qui vint se placer sur son casque, y

(1) C'étoit l'oiseau dont on observoit principalement le vol pour consulter les Augures ; c'est pourquoi Florus l'appelle *sacra ales*, oiseau sacré.

tua aussi, dans un combat singulier, un de ces Gaulois & profita de ses dépouilles, ce qui lui fit donner le surnom de *Corvinus.*

Plusieurs années après, Dolabella les attaqua en Etrurie près du lac de Vadimon, & acheva de les exterminer, de peur qu'il n'en restât quelqu'un qui pût se vanter d'avoir contribué à l'embrasement de Rome (1). Av. J. C. 281.

(1) Florus, sujet à quelques anachronismes, en fait ici un petit. Lorsque Dolabella livra cette bataille de Vadimon, il y avoit plus de cent ans que les Gaulois avoient abandonné le siége du Capitole, & par conséquent il n'en existoit plus un seul de ceux qui avoient mis le feu dans Rome. Ce que dit ici Florus ne doit donc s'entendre que de leur postérité.

CHAPITRE XIV.

Guerre contre les Latins.

APRÈS la destruction des Gaulois, le peuple Romain, sous le Consulat de Manlius Torquatus & de Decius Mus, tourna ses armes contre les Latins, que la jalousie ne cessoit d'animer contre nous. Devenus encore plus insolens à la vue de nos murs réduits en cendres, ils ne se contenterent pas de nous demander le droit de bourgeoisie, ils voulurent encore avoir part au gouvernement & aux dignités de la République. Une guerre ouverte eût été un outrage moins sanglant. Mais si nous
Av. J. C. 334. triomphâmes alors de nos ennemis, qui peut s'en étonner? puisque Manlius, jugeant qu'il étoit plus essentiel pour un état de maintenir la subor-

dination

dination que de gagner des batailles, condamna son fils, quoique victorieux, à perdre la vie pour avoir combattu contre ses ordres; & que Decius, comme par l'inspiration des Dieux, se dévoua à la mort à la tête de l'armée; & les yeux couverts d'un voile, s'élança au milieu des ennemis, consentant à verser jusqu'à la derniere goutte de son sang pour tracer à ses concitoyens une nouvelle route qui les conduisît sûrement à la victoire.

CHAPITRE XV.

Guerre contre les Sabins.

On attaqua ensuite les Sabins, qui, ne se souvenant plus de l'alliance qu'ils avoient autrefois contractée avec nous sous Titus Tatius leur Roi, s'étoient laissés entraîner par

l'exemple des Latins & leur avoient
Av. J. C. 388. prêté des troupes.

Le Consul Curius Dentatus les défit & ravagea toutes les campagnes arrosées par le Nar, le Téveron & les fontaines Velines jusqu'à la mer Adriatique. Nous remportâmes enfin tant d'avantages durant cette guerre, que le vainqueur lui-même manda qu'il ne sçavoit pas si les terres conquises pourroient nourrir tous les prisonniers, ou si tous les prisonniers suffiroient pour cultiver toutes ces terres.

CHAPITRE XVI.

Guerre contre les Samnites.

Ce ne fut plus pour sa propre défense, mais, ce qui est bien plus glorieux, ce fut à la priere des Campaniens que Rome prit ensuite les armes contre les Samnites.

Ces deux peuples, il est vrai, étoient ses alliés, mais l'union qu'il y avoit entr'elle & les Campaniens étoit bien plus ancienne & bien plus étroite ; puisqu'en s'attachant à elle ils lui avoient soumis tous leurs biens. Elle les secourut donc avec autant de promptitude & d'ardeur que si elle eût eu à combattre pour elle-même. Av. J. C. 337.

La Campanie est la contrée la plus agréable non-seulement de toute l'Italie, mais encore de tout l'univers : la douce température de l'air qu'on y respire, y entretient, pour ainsi dire, un printems continuel ; on y voit les mêmes fleurs en deux saisons différentes ; son terroir est des plus fertiles, & Bacchus & Cérès semblent y répandre à l'envi leurs riches présens : ses ports l'emportent sur tous les autres par leur sûreté & leur commodité ; on distingue surtout ceux de Caiette, de Misenes &

de Baies, célebre par ses bains chauds. Il regne sur la surface du Lucrin & de l'Averne (1) un calme si constant qu'on les prendroit pour les lits de repos de Thétis. Les montagnes du pays y produisent d'excellent vin & en abondance, surtout celles de Gaurus, de Falerne & de Massique. La plus considérable renferme le Vésuve, qui, comme l'Etna, vomit continuellement des flammes. Sur les bords de la mer on rencontre de fort agréables villes, Formies, Cumes, Pouzzol, Naples, Herculane, Pompéium & Capoue leur capitale, qui autrefois passoit pour une des trois grandes villes de l'univers & le disputoit à Rome & à Carthage.

Ce fut pour défendre cette der-

(1) Deux lacs fameux formés par les eaux de la mer.

niere ville & ces heureuses régions que Rome arma contre les Samnites, nation dont la somptuosité, si on veut la connoître, alloit au point que toutes ses armes étoient garnies d'or ou d'argent & ses habits teints des plus précieuses couleurs; du reste si fourbe & si perfide, que sans cesse elle infestoit, par ses brigandages, les montagnes & les forêts, & que personne n'étoit en sûreté contre ses trahisons; si furieuse & si animée contre Rome, qu'elle avoit juré sa perte sur les autels, & accompagné ses sermens d'offrandes & de sacrifices où le sang humain n'avoit point été épargné; si opiniâtre & si acharnée, que six fois elle fit la paix & six fois elle viola tous les traités : ses pertes, en un mot, ne faisoient que l'irriter de plus en plus.

Les Fabius & les Papirius, peres & fils, l'attaquerent & la vainquirent

ſtant de fois, dans l'eſpace de cinquante années, & détruiſirent tellement ſes villes, qu'aujourd'hui l'on cherche Samnium dans Samnium même, & que l'on ne peut pas s'imaginer comment les Samnites ont pu nous fournir la matiere de vingt-quatre triomphes.

Nous ne fûmes pas néanmoins
Av. J. C. 317. toujours heureux contr'eux. Jamais on n'oubliera l'affront que reçurent près des Fourches Caudines les deux Conſuls Véturius & Poſthumius. Les ennemis les avoient enfermés dans un défilé dont il leur étoit impoſſible de ſe retirer. Pontius, général des Samnites, ravi de trouver une occaſion ſi favorable, envoya conſulter ſon pere Herennius ſur ce qu'il devoit faire; ce ſage vieillard répondit qu'il falloit ou faire grace aux Romains, ou les paſſer tous au fil de l'épée. Pontius aima mieux

leur faire mettre bas les armes & les faire passer sous le joug ; il craignoit qu'en les traitant avec générosité il ne se mît dans le cas de faire alliance avec eux, & il préféra de les rendre irréconciliables par un affront.

En effet, les Consuls ne pouvant survivre à leur honte, allerent sur le champ demander la mort à leurs vainqueurs, & les soldats, le désespoir dans le cœur, ayant pris Papirius pour chef, tirerent leurs épées & marcherent droit à l'ennemi, sans vouloir, avant d'en venir aux mains, qu'on lançât ni traits, ni javelots, suivant l'usage. Le feu, pendant l'action, au rapport même des Samnites, leur sortoit par les yeux. Le carnage ne finit qu'après avoir fait prisonnier Pontius & l'avoir fait passer à son tour sous le joug avec son armée. Av. J. C. 316.

CHAPITRE XVII.

Autre guerre contre les Etruriens, les Samnites & les Gaulois.

JUSQU'ICI Rome n'avoit eu en-tête qu'un seul ennemi à la fois. Bientôt toutes les nations voisines se réunirent contr'elle, mais elle se trouva en état de faire face à tout ce qui se présenta.

Les douze peuples d'Etrurie, les Umbriens, un des plus anciens de l'Italie, & avec lequel on avoit toujours vécu en paix, les Samnites & les Gaulois conjurent tout-à-coup & d'un commun accord de détruire jusqu'au dernier des Romains.

Tant de peuples si puissans & rassemblés contre une seule nation ne pouvoient qu'inspirer la terreur. Quatre grandes armées couvroient toute l'Etrurie, & pour aller les

combattre on avoit à traverser une forêt appellée Ciminiene, telle que celles de Calidoine & d'Hercinie, dans laquelle on n'avoit point encore pénétré ; de sorte que la frayeur ne faisant qu'augmenter, le Sénat envoya ordre au Consul de ne point aller plus loin, parce que ce seroit s'exposer à un danger évident.

Mais rien ne pouvoit intimider Fabius Maximus. Il chargea son frere d'aller reconnoître la forêt & de lui trouver un chemin. Celui-ci prit Av. J. C.
pendant la nuit un habit de Berger 305.
& exécuta sa commission. Alors on partit, & cette marche précipitée réussit. Fabius ayant apperçu les ennemis dispersés & répandus dans la campagne, s'empara de quelques hauteurs qui les dominoient, & fit pleuvoir sur eux une si grande quantité de traits & de fleches, que l'on croyoit voir Jupiter du haut

des cieux foudroyer les Titans. Cependant il nous en coûta un peu de ſang. Un de nos détachemens fut ſurpris dans une gorge avec Décius. Ce généreux Conſul, après s'être dévoué aux Dieux des enfers, comme ſon pere lui en avoit donné l'exemple, préſenta ſa tête à l'en-
Av. J. C. 293. nemi, & par une conſécration particuliere à ſa famille il acheta en quelque ſorte la victoire.

CHAPITRE XVIII.

Guerre contre les Tarentins & le Roi Pirrhus.

279. APRÈS la guerre dont nous venons de parler, on fit celle qui ne porte que le nom de Tarente, mais qui, par les différentes victoires qu'elle occaſionna, eſt réellement une complication de pluſieurs autres.

On défit les Campaniens, les Apuliens, les Lucaniens & les auteurs de la guerre, les Tarentins; c'est-à-dire, qu'on soumit toute l'Italie. Pirrhus, fameux Roi de la Grece, se trouva enveloppé dans tous ces désastres; ensorte qu'en subjugant les pays voisins on se ménagea des triomphes au-delà de la mer. Mais donnons d'abord une idée de Tarente.

Cette ville, l'ouvrage des Lacédémoniens & l'ancienne capitale de la Calabre, de la Pouille & de toute la Lucanie, est une des plus grandes & des plus belles villes qu'on connoisse. Rien n'égale la hauteur de ses murs, son port est magnifique & sa situation admirable: placée à l'embouchure de la mer Adriatique, son commerce s'étend par-tout, en Istrie, en Illirie, en Epire, en Achaïe, en Afrique & en Sicile; au-dessus de

son port est un bel amphithéâtre ; d'où l'on peut découvrir tout ce qui se passe sur la mer, & c'est à ce même amphithéâtre qu'on peut attribuer tous les malheurs que la ville essuya pendant cette guerre.

Les Tarentins y célébroient par hasard des jeux, lorsqu'ils apperçurent une de nos flottes qui étoit sur le point d'entrer dans le port. La prenant pour des ennemis, ils l'attaquent & lui font mille insultes. Les Romains ont beau se nommer : qu'est-ce que Rome, leur répond-on ? où est-elle située ? Ce n'est pas tout : un envoyé est promptement détaché de la flotte pour se plaindre ; mais on le traita avec tant d'ignominie, que je n'ose citer les outrages qu'on lui fit. La guerre étoit inévitable, & on la fit bientôt.

Les préparatifs que firent une infinité de peuples pour secourir les

Tarentins sont inconcevables ; mais de tous les confédérés, Pirrhus parut le plus ardent & le plus zélé. Av. J. C. 278.

Comme Tarente étoit à demi-Grecque, parce que ses fondateurs étoient Lacédémoniens, il vint la venger avec toutes les forces de l'Epire, de la Thessalie & de la Macédoine. Pour nous effrayer même davantage, il ne se contenta pas de nous venir attaquer par terre & par mer & d'amener avec lui quantité d'hommes & de chevaux, il se fit suivre par un grand nombre d'éléphants, dont la grosseur prodigieuse ne pouvoit que surprendre extraordinairement des peuples qui jamais n'en avoient vu.

La premiere bataille se donna près d'Héraclée & du Liris, fleuve de la Campanie, sous la conduite du Consul Levinius. Les Romains montrerent d'abord tant d'acharnement ;

qu'Obsidius, chef d'une troupe de Ferentins, ne cessant de harceler Pirrhus, dont il avoit résolu de faire son prisonnier, le mit absolument hors de combat & le contraignit de se dépouiller des marques de la royauté pour ne pas risquer d'être reconnu dans sa fuite. C'en étoit fait, en un mot, de toute l'armée de ce Prince, si tout-à-coup elle n'eût point lâché ses éléphans, dont la taille, la laideur & l'odeur surtout effrayerent tellement nos chevaux, qui n'y étoient pas accoutumés, que croyant avoir en tête des monstres encore plus énormes qu'ils ne l'étoient, ils prirent tous la fuite & firent dans notre armée les ravages les plus affreux.

Av. J. C. 276. On se battit ensuite dans l'Apulie, près d'Ascoli, sous les Consuls Curius & Fabricius, & on le fit avec un peu plus de succès; on n'avoit plus

peur des éléphans ; car Caïus Minucius, piquier de la quatrieme légion, avoit fait voir, en coupant la trompe d'un de ces animaux, qu'ils n'étoient point invulnérables. On fit pleuvoir sur eux tant de traits & on lança contre leurs tours tant de brandons, qu'on en culbuta une partie, ce qui mit tout en feu & en désordre dans le camp des ennemis. La nuit seule mit fin au carnage. Pirrhus, blessé à l'épaule, resta le dernier sur le champ de bataille, & ses gardes l'emporterent sur son bouclier.

Le dernier combat se donna en Lucanie dans les champs Arusins, toujours sous la conduite des mêmes chefs, & la victoire fut complette. Il est vrai qu'un accident singulier favorisa les Romains, mais il ne fit pour eux que ce que leur bravoure n'auroit pas manqué de faire. On

Av. J. C. 273.

avoit, à l'ordinaire, placé les éléphans au front de l'armée; un des plus jeunes, bleſſé à la tête, tourna le dos & ſe fit jour à travers les rangs; ſa mere, entendant ſes cris, accourut pour le ſecourir; tout eſt alors dans la confuſion la plus affreuſe; une terreur panique s'empare des ennemis; ils ſe croyent enveloppés par nos légions, & ils ſont vaincus par ces mêmes éléphans qui leur avoient fait gagner la premiere bataille & qui avoient rendu la ſeconde indéciſe.

Pirrhus, au reſte, n'employa pas ſeulement contre nous la force des armes, & il ne ſe contenta pas de nous attaquer en pleine campagne: dès que, par le premier avantage qu'il remporta, il eut éprouvé & reconnu toute la valeur de nos ſoldats; comme il déſeſpéra dès-lors de pouvoir jamais les vaincre à force

ouverte, il essaya du moins, en Prince rusé, de nous séduire par toutes sortes d'égards. Après le premier combat, il fit enlever du champ de bataille tous nos morts & leur fit rendre les honneurs funebres accoutumés en les faisant brûler; il traita tous les prisonniers avec bonté & les relâcha sans rançon. Quelque tems après, il nous envoya des ambassadeurs, & les chargea de mettre tout en œuvre pour nous engager à faire alliance avec lui; mais, si j'ose ainsi parler, ces assauts domestiques n'ébranlerent point nos Romains, & ils se montrerent aussi fermes dans leurs foyers qu'ils l'avoient paru au milieu des batailles. Jamais guerre, en un mot, comme celle de Tarente, ne fit plus éclater le courage des citoyens, la prudence des sénateurs & la grandeur d'ame des généraux.

Quels soldats aussi que ceux qui furent écrasés par les éléphans dans la premiere action! Toutes leurs blessures étoient à la poitrine; quelques-uns à demi-morts vouloient encore se défendre, tous serroient étroitement leurs épées, & sur les visages des morts comme sur ceux des mourans on lisoit l'indignation & la rage. Pirrhus, en les considérant, fut tellement saisi d'admiration, qu'il s'écria : *ah! si mes soldats ressembloient à ces Romains, ou si les Romains m'avoient pour chef, que la conquête de l'univers me seroit facile!* Avec quelle promptitude & quelle ardeur les morts ne furent-ils pas remplacés pendant la chaleur du combat! Ce fut alors qu'on entendit dire à ce même Prince : *il faut sans doute que je sois né sous la constellation d'Hercule; j'ai beau détruire les Romains; semblables à l'hydre de Lerne,*

de nouvelles têtes renaissent sans cesse de leur sang.

Quels sénateurs que ceux qui, dans ces extrêmités, gouvernoient la République ! La vénération qu'ils inspiroient étoit telle, que les ambassadeurs qu'Appius Cæcus fit renvoyer avec leurs présens, interrogés par Pirrhus sur ce qu'ils pensoient de Rome, ils lui répondirent : *cette ville ne nous a paru qu'un vrai Temple, & le Sénat une assemblée de Rois.*

Quels chefs aussi se trouvoient pour lors à la tête des armées ! Voyons-les dans leurs camps. Un médecin de Pirrhus vient proposer à Curius de le défaire de son maître, moyennant une certaine récompense, & le traître est renvoyé. Pirrhus offre à Fabricius de partager avec lui son empire, & Fabricius le refuse. Mais contemplons ces grands hommes dans l'intérieur de leurs

maisons. Tandis que ce même Curius n'a pour son usage que quelques vases d'argile, & qu'il préfere sa simplicité à tout le luxe des Samnites, le censeur Fabricius découvre quelque vaisselle d'argent chez Rufinus, personnage consulaire; le poids en pouvoit peut-être monter à vingt marcs; il ne peut voir cette espece de somptuosité sans en être indigné; il la reproche à Rufinus & le fait avec toute l'autorité que lui donnoit *sa* charge.

Doit-on s'étonner si, avec tant de vertu & de courage, le peuple Romain remporta un si grand nombre de victoires; si, durant la *seule* guerre de Tarente & dans l'espace de quatre ans, il conquit la plus grande partie de l'Italie, subjugua les peuples les plus forts, & réduisit sous sa domination les villes les *plus* riches & les contrées les plus fer-

tiles ? ou plutôt si l'on compare le commencement avec la fin de cette guerre, pouvions-nous nous attendre à tant de succès ? Pirrhus, victorieux dans la premiere bataille, fait trembler toute la Campanie, ravage Frégelles & toutes les terres qu'arrose le Liris, pousse ses conquêtes jusqu'à Préneste, d'où il contemple Rome comme sa proie ; il n'a plus qu'un pas à faire pour y entrer : déja la poussiere & la fumée de son camp remplissent, pour ainsi dire, les yeux des habitans de cette ville consternée ; mais chassé deux fois de ses retranchemens, blessé dans deux occasions, obligé de repasser la mer & de s'enfoncer dans les terres pour regagner la Grece sa patrie, il laisse Rome jouir en paix de ses conquêtes. Les dépouilles de tant de peuples aussi riches sont enfin si considérables, que la ville suffit à peine

pour les contenir. Jamais, il eſt vrai, triomphe auſſi brillant & auſſi beau n'étoit entré dans ſes murs. Quelques troupeaux ravis aux Volſques & aux Sabins, quelques armes briſées ou quelques chars enlevés aux Gaulois & aux Samnites lui avoient juſqu'alors ſervi de trophées; mais ici quelle différence! Parmi les priſonniers on voyoit Moloſſes, Theſſaliens, Macédoniens, Bruttiens, Apuliens & Lucaniens, & la pompe de ce ſpectacle étoit relevée par l'or, la pourpre, les ſtatues, les tableaux & tous les débris du luxe de Tarente. Mais ce qu'on remarqua avec le plus de ſatisfaction, ce fut ces éléphans qui avoient cauſé tant de frayeur, & qui, chargés de leurs tours & la tête panchée, ſuivoient avec tant de triſteſſe les chevaux qui les avoient vaincus, qu'ils témoignoient aſſez qu'ils étoient ſenſibles à leur eſclavage.

CHAPITRE XIX.

Guerre contre les Picentins.

TOUTE l'Italie jouit bientôt des douceurs de la paix ; car, après la vengeance qu'on venoit de tirer des Tarentins, qui eût osé nous attaquer ? Cependant on s'amusa à punir tous les confédérés qui avoient pris les armes dans la derniere guerre.

On commença par les Picentins. Le consul Sempronius les subjugua & se rendit maître d'Ascoli leur capitale. Pendant le combat, un tremblement de terre se fit sentir, ce qui obligea le Consul de s'adresser à la déesse Tellus ; il promit de lui élever un Temple après la victoire, & les secousses cesserent.

Av. J. C. 266.

CHAPITRE XX.

Guerre contre les Sallentins.

Av. J. C. 264. On marcha ensuite contre les Sallentins, qui subirent le même sort que les Picentins. Brindes, leur capitale, fameuse par son beau port, se rendit à Marcus Attilius. Après cette seconde victoire, on bâtit aussi en actions de graces un temple qu'on avoit promis à Palès, déesse des bergers.

CHAPITRE XXI.

Guerre contre les Volsiniens.

Les Volsiniens, qui habitoient une des plus riches contrées de l'Etrurie, furent les plus opiniâtres à conserver l'alliance faite contre nous. Mais s'étant trouvés obligés de demander

mander du secours à la République, pour les aider à se délivrer de leurs propres affranchis, qui, par un abus indigne de la liberté qu'on leur avoit donnée, ne cessoient de tiranniser leurs maîtres, & s'étoient emparés du gouvernement. Fabius Gurgès, nommé pour commander les troupes qu'on leur envoya, profita de cette occasion pour les réduire & les punir comme ils le méritoient. Av. J. C. 712.

CHAPITRE XXII.

Séditions.

TEL est le second âge du peuple Romain, ou son adolescence, durant laquelle il se fortifia beaucoup & fit paroître toute l'ardeur & la pétulence naturelles aux jeunes gens. Ce peuple, Berger dans son origine, conservoit encore beaucoup de rus-

ticité & refpiroit toujours un certain efprit d'indépendance. En voici quelques traits.

Av. J. C. 410. Pofthumius s'étant oppofé, malgré fa promeffe, au pillage d'une ville, il s'éleva dans fon camp une fédition, au milieu de laquelle il fut lapidé.

468. Sous Appius Claudius, on refufa de pourfuivre l'ennemi dans une occafion où la victoire étoit certaine (1).

470. Voleron s'étant fait un parti dans l'armée où il fervoit, fit abandonner les drapeaux & brifer les faifceaux du Conful (2).

On exila les plus illuftres généraux, parce que quelquefois ils effayerent

(1) Quelques auteurs difent même qu'on fe fit battre.

(2) Ce Voleron, que le peuple aimoit, avoit eu quelque commandement; enrôlé enfuite comme fimple foldat, il refufa de marcher & occafionna cette incartade.

de s'opposer aux boutades du peuple; Coriolan, entr'autres, fut banni pour avoir voulu obliger ses concitoyens à cultiver les terres. Mais quelle vengeance ne sut-il point au moment même tirer de cet affront! On sçait à quelles extrêmités Rome eût été réduite, si Véturia sa mere n'eût été le désarmer par ses larmes. Camille, soupçonné de n'avoir point partagé également, entre le peuple & l'armée, le butin fait sur les Véïens, fut traité comme Coriolan. Il se retira à Véïes même qu'il venoit de soumettre à la République, y vécut paisible, & n'en sortit que pour confondre, par sa générosité, ses oppresseurs assiégés en se mettant à leur tête, à leur priere, pour les venger des Gaulois.

Av. J. C. 488.

386.

On eut aussi avec les Sénateurs plusieurs différends, durant lesquels le peuple eut recours à tous les moyens imaginables pour les amener

à ſes volontés ; on pouſſa même quelquefois le délire juſqu'à menacer de quitter la ville & de la détruire.

CHAPITRE XXIII.

Premiere ſédition.

LES vexations des partiſans occaſionnerent la premiere ſédition. Le peuple, qu'on maltraitoit juſqu'à faire frapper de verges ceux qui ne
Av. J. C. 491. payoient pas, prit les armes, ſe retira ſur le mont ſacré, &, dans ſon déſeſpoir, jura qu'il ne rentreroit point dans Rome qu'on ne lui eût donné des Tribuns. On réſolut enfin de lui accorder ce qu'il demandoit. Ménénius Agrippa alla trouver les ſéditieux, & cet homme prudent eut beſoin de toute ſon éloquence pour les ramener. On lit encore aujourd'hui quelque choſe du diſcours

qu'il leur adressa pour les convaincre de tous les avantages qui résultent d'une bonne union. Ce qu'il nous en reste consiste en une petite fable fort instructive : la voici.

« Tous les membres du corps hu-
» main conjurerent un jour contre
» l'estomac. Leur ressentiment étoit
» fondé sur ce qu'il demeuroit seul
» dans l'inaction, tandis qu'ils avoient
» tous leurs fonctions particulieres.
» Ils résolurent de ne plus lui fournir
» de nourriture. Qu'en arriva-t-il ?
» Devenus foibles & languissans, ils
» n'étoient plus capables de rien ;
» tout le corps, en un mot, alloit
» périr. On jugea donc à propos de
» se réconcilier avec l'estomac, &
» n'étoit-ce pas lui en effet qui les
» animoit tous par le sang qu'il avoit
» soin de leur préparer & de leur
» distribuer » ?

CHAPITRE XXIV.

Seconde ſédition.

LES, vices & la licence des Décemvirs firent naître, dans le ſein même de Rome, la ſeconde ſédition.

Ces Décemvirs étoient dix principaux membres de la République,
Av. J. C. 448. que le peuple avoit choiſis pour compoſer un recueil des loix les plus ſages de la Grece, & qui, par ſon ordre, les avoient fait graver ſur douze tables.

Leur commiſſion ſe trouvant terminée, on leur redemanda les faiſceaux dont on avoit attaché l'appareil à leurs fonctions (1); ils les refuſerent & les retinrent avec une

(1) Ces fonctions étoient pour lors celles des premiers Magiſtrats.

hauteur qui avoient quelque chose de tyrannique. Le peuple en fut fort irrité ; mais ce qui sur-tout excita son indignation, ce fut la conduite scandaleuse que tint un d'entr'eux nommé Appius. Epris d'amour pour une jeune fille de condition libre, & oubliant dans ce moment & la sévérité des loix qu'il venoit lui-même de prescrire, & la vengeance qu'on avoit tirée du deshonneur fait à Lucrece par l'expulsion des Rois, il résolut d'en faire sa concubine. Virginius, pere de la fille, voyant que par une sentence, que les juges venoient de rendre, elle avoit été déclarée l'esclave d'Appius, & que déja on l'entraînoit, court à elle & l'immole de sa propre main au milieu de la place publique ; en même tems il rassemble tous ses amis & quelques soldats, contraint tous ces juges

Av. J. C. 446. iniques de se retirer sur le mont Aventin, les y assiége, les prend & les fait conduire enchaînés dans les prisons.

CHAPITRE XXV.

Troisieme sédition.

UNE loi des douze tables défendoit aux Patriciens de contracter des mariages avec les Plébéïens, & c'est ce qui causa la troisieme sédition qui éclata sur le Janicule. Canuléïus, tribun du peuple, en étoit l'auteur.



CHAPITRE XXVI.

Quatrieme sédition.

L'AMBITION des Plébéïens excita la quatrieme. Après avoir obtenu qu'ils pourroient s'allier avec les Patriciens, ils voulurent encore avoir part aux honneurs & aux dignités.

Une des deux filles de Fabricius Ambustus étoit mariée à Sulpicius, qui étoit de race Patricienne, & l'autre n'avoit pour époux qu'un Plébéïen nommé Stolon. Celle-ci, un jour qu'elle étoit chez sa sœur, au bruit des faisceaux des Licteurs qui lui étoit inconnu, parce qu'elle ne l'avoit jamais entendu chez elle, témoigna quelque frayeur. La femme du Patrice lui en fit des railleries piquantes. La vengeance s'empara sur

le champ du cœur de l'offensée. D'abord elle engagea son mari à solliciter une charge de Tribun ; il l'obtint. Ce ne fut pas assez pour la satisfaire ; elle le pressa si vivement & lui fit faire tant de démarches, Av. J. C. 362. qu'enfin il fut résolu, malgré le Sénat, que les Plébéiens seroient admis à tous les honneurs & à toutes les dignités de la République.

Au milieu même de tous ces troubles & de toutes ces séditions, le peuple Romain n'est-il pas digne de toute notre admiration ? Dès qu'on veut attenter à la liberté des particuliers, on le voit courir aux armes, il venge les affronts, & pour participer aux premieres charges, il soutient opiniâtrément les droits que lui donne son origine ; mais sa fermeté ne se fit jamais mieux connoître que lorsqu'il fut question de défendre ou de maintenir la liberté même de

la patrie. On a beau tâcher de le séduire par des largesses; quelques tentatives que puissent faire des citoyens dangereux, tels qu'il s'en trouve quelquefois dans un Etat d'une certaine étendue, & qui s'accroît tous les jours, rien ne lui est plus cher que cette liberté. Spurius Cassius publie la loi agraire; Mælius prodigue ses biens au peuple; Manlius acquitte de son fonds les dettes de quelques particuliers. On craint que par-là ils ne tentent de se frayer un chemin à la royauté : l'un est mis à mort par son propre pere; l'autre, par un ordre du dictateur Quintius, est percé au milieu de la place publique par le général de la cavalerie, Servilius Ahala; & le troisieme, trop impérieux & trop fier, est précipité du haut du Capitole même qu'il avoit si bien défendu.

C'est ainsi que le peuple Romain

ſe tira de ſon âge le plus critique qui eſt l'adoleſcence, tel il parut & dans Rome & au dehors, ſoit en paix, ſoit en guerre, tandis qu'il ſubjuguoit toute l'Italie & qu'il étendoit ſa domination depuis les Alpes juſqu'à la mer.

Fin du premier Livre.



LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Le peuple Romain ayant employé heureusement le tems de son adolescence à domter & à subjuguer l'Italie, se trouva, au bout de cinq siecles, aussi fort dans son âge viril qu'il soit possible de l'être, & par conséquent en état d'aspirer à la conquête de tout l'univers. Ce qu'il y a d'étonnant, & ce qui paroîtra incroyable, c'est que, si j'ose ainsi m'exprimer, après avoir lutté pendant près de cinq cents ans dans ses propres foyers, tant il lui étoit difficile d'établir sa domination dans l'Italie, il fut assez heureux ensuite pour, dans l'espace de deux cents ans, porter ses armes victorieuses en Afrique,

en Europe & en Asie, c'est-à-dire, par toute la terre.

CHAPITRE II.

Premiere guerre Punique.

COMME on voit les flammes dans les plus grands incendies, après avoir consumé toutes les forêts qui se sont rencontrées sur leur passage, s'éteindre tout-à-coup au bord d'un fleuve, c'est ainsi que les vainqueurs de l'Italie, après avoir subjugué la terre ferme, se trouverent interrompus dans leurs conquêtes par le détroit qui les séparoit de la Sicile.

Mais bientôt le voisinage de cette isle, aussi riche que fertile, rendit aux flammes toute leur activité. L'ambition est un feu dévorant qui ne connoît point de bornes : le *tems* avoit arraché la Sicile au continent :

on brûloit d'impatience de l'y réunir; &, comme il n'étoit pas praticable, pour y pénétrer, ni de faire des jettées, ni d'établir des ponts, il falloit armer. Il ne s'agissoit donc plus que de trouver un prétexte favorable, lorsque le hasard le fournit.

Messine, notre alliée, avoit beaucoup à craindre des entreprises des Carthaginois, qui, comme nous, ambitionnoient la conquête de la Sicile & aspiroient à celle de l'univers: elle se plaignit, &, comme si on eût voulu la secourir, on lui envoya des troupes, qui profiterent de l'occasion pour essayer de s'en emparer. La nouveauté de l'entreprise devoit sans doute effrayer, mais la valeur ne se rebute de rien. Le peuple Romain, composé de bergers sans expérience, & accoutumé à ne combattre qu'en pleine campagne, fit voir, sous le consul Appius, que son

intrépidité n'étoit pas moins à l'épreuve des dangers de la mer que de ceux de la terre, & qu'il lui étoit égal de courir à la gloire sur l'un ou
Av. J. C. 262. l'autre élément. On entra donc dans ce détroit, fameux par ses monstres fabuleux & par son agitation continuelle, &, loin d'être effrayé par la rapidité des flots, on en remercia les Dieux comme d'une faveur.

En effet, on attaqua & on défit en si peu de tems Hiéron, Roi de Syracuse, que ce Prince avoua qu'il avoit été vaincu avant même qu'il eût vu l'ennemi.

258. Victorieux des Syracusiens, les Romains tenterent, quelques années après, une nouvelle expédition sous le consulat de Duillius & de Cornélius. La célérité avec laquelle on avoit fabriqué les vaisseaux, fut comme un heureux présage de la victoire qu'on alloit remporter.

Dans l'eſpace de ſoixante jours on avoit abattu le bois & équipé une flotte de cent cinquante voiles ; de ſorte qu'on eût dit que ce n'étoit point un ouvrage de l'art, mais que, par une eſpece de miracle, les arbres s'étoient métamorphoſés en navires. Rien de plus ſingulier que la maniere dont les deux armées navales ſe battirent. Les vaiſſeaux des ennemis, légers & bons voiliers, manœuvroient avec beaucoup d'adreſſe & ſembloient ſe jouer des rames & des éperons des nôtres, qui, lourds & maſſifs, faiſoient des efforts inutiles pour les joindre. Cependant nos équipages, pour en venir aux mains, tentoient continuellement l'abordage, à la faveur de quelques grappins & de quelques échelles qu'ils ne ceſſoient de préſenter, ce qui leur attiroit beaucoup de riſées : ils réuſſirent enfin à s'accrocher, &

alors combattant comme ſur un champ de bataille, ils remporterent une victoire complette. Cette action ſe livra près de l'iſle de Lipara. Une partie de la flotte Carthaginoiſe fut coulée à fond & on mit l'autre en fuite. Il en réſulta un triomphe naval, qui fut le premier dont on donna le ſpectacle. Le peuple étoit ſi tranſporté de joie, que Duillius, ne ſe contentant pas de ce jour de fête, & voulant le perpétuer, obtint que toutes les fois qu'il ſouperoit en ville on le précéderoit avec des flambeaux & des trompettes.

Les pertes que nous fîmes dans cette guerre furent très-peu de choſe en comparaiſon de la gloire que nous en retirâmes; nous y perdîmes entr'autres un de nos Conſuls nommé Cornélius Aſina, par la perfidie des Carthaginois, qui, ſous prétexte de vouloir conférer avec lui, s'emparerent de ſa perſonne.

Sous le dictateur Calatinus, on prit presque toutes leurs meilleures places, Gergenti, Drépano, Palerme, Erix & Massala. On reçut, il est vrai, un échec assez considérable près de Camérino, & l'on fut sur le point de tomber entre les mains des ennemis; mais la valeur de Calpurnius Flamma sauva notre armée de ce danger : suivi d'une troupe d'élite d'environ trois cents hommes, il chassa les Carthaginois d'une hauteur dont ils s'étoient emparés & dont il étoit très-dangereux de s'approcher, donna le tems à nos soldats de se retirer du défilé où ils s'étoient engagés, & acquit par cette action autant de gloire que Léonidas en avoit autrefois mérité au détroit des Termopyles. L'action de Calpurnius est même plus éclatante, puisqu'il survécut à ses blessures, quoiqu'il n'eût érigé aux Dieux

aucun monument ſcellé de ſon ſang.

Av. J. C. 257 & 256. Lorſque Cornelius Scipion eut joint la Sicile à l'empire Romain, on s'étendit & on ſe jetta ſur la Sardaigne & enſuite ſur la Corſe qui en eſt voiſine. La priſe de deux villes, celle d'Olbie dans cette derniere Province & celle d'Olerie dans la Sardaigne, inſpira tant de frayeur, que tout ſe ſoumit; enſorte que les Carthaginois ayant été battus ſur terre & ſur mer dans leurs différentes expéditions, il ne reſtoit plus que d'aller les vaincre dans l'Afrique même.

On fit donc voile pour y aborder ſous la conduite d'Attilius Régulus; mais on eut d'abord quelques difficultés à ſurmonter. Pluſieurs ſoldats, effrayés au ſeul nom de la mer ſur laquelle ils alloient s'expoſer, & intimidés d'ailleurs par les malheurs que leur annonçoit le tribun Man-

nius, se refusoient à cette entreprise. Attilius les rassura en menaçant le Tribun de lui faire trancher la tête s'il persistoit dans sa résistance.

Avec le secours des vents & à force de rames on s'avança promptement, & la terreur fut si grande à l'approche des Romains, que Carthage elle-même faillit d'être prise en voulant recueillir tous ceux qui se refugioient sous ses murs. Av. J. C. 254.

La premiere ville que l'on prit fut Clipéa. C'est aussi la premiere que l'on rencontre sur les bords de la mer de Phénicie. Elle sert de citadelle à tout le pays; &, ce qui fait sur-tout son agrément, c'est que du haut de ses remparts on découvre tout ce qui entre dans le port. Nos troupes y mirent tout à feu & à sang & on saccagea de même trois cents autres forteresses.

Près du Bragada, les monstres

parurent vouloir s'unir aux Afriquains pour les venger : un ſerpent d'une groſſeur prodigieuſe déſola long-tems notre armée.

Mais Régulus victorieux, craint & reſpecté par-tout, après avoir fait paſſer au fil de l'épée ou enlevé toute la fleur de la jeuneſſe d'Afrique avec leurs chefs, & avoir envoyé à Rome une flotte, qui, toute chargée de dépouilles, occaſionna un triomphe magnifique, mit enfin le ſiége devant Carthage.

Déja preſque il en étoit maître, lorſque la fortune s'échappa, pour ainſi dire, un inſtant de ſes mains, mais ce ne fut que pour donner plus d'éclat à la valeur des Romains, en leur fourniſſant toutes ſortes d'occaſions pour la faire briller & en l'éprouvant par des calamités. Les aſſiégés, réduits aux dernieres extrêmités, n'avoient plus d'autre

ressource que d'implorer le secours de leurs voisins. Lacédémone leur Av. J. C. 253.
envoya Xantippe, général habile, qui nous vainquit. Cette défaite fut d'autant plus malheureuse, que notre brave général ayant été fait prisonnier, les ennemis en userent à son égard d'une manière dont nous n'avions pas encore eu d'exemple; mais sa fermeté ne se démentit jamais. Après avoir essayé de l'ébranler, en le renfermant dans un cachot affreux, on l'en fit sortir pour aller traiter avec la République. Loin 248.
d'engager le Sénat, comme on l'en avoit chargé, à faire alliance & à échanger les prisonniers, il en détourna tous les esprits. De retour dans sa prison, où on lui fit souffrir toutes sortes de tortures, & enfin condamné au dernier supplice, à être crucifié, il n'en parut que plus grand & plus digne d'admiration.

Quoique vaincu, n'eut-il pas la satisfaction de triompher de ses propres vainqueurs & de la fortune elle-même, puisqu'il empêcha de faire la moindre trêve avec Carthage ?

Rome se disposa bientôt à venger son général, & on parut alors plus actif & plus animé qu'on ne l'avoit jamais été pour courir à la gloire. Comme les Carthaginois, fiers du dernier avantage qu'ils avoient remporté, méditoient de grands projets, on passa, sous la conduite du consul Metellus, dans la Sicile, qui, pour la seconde fois, devint le théâtre de la guerre. On rencontra les ennemis près de Palerme, & on en fit une telle boucherie, qu'ils renoncerent pour jamais à la conquête de la Sicile. Cent éléphans ou environ, que nous prîmes, prouvoient assez que notre victoire avoit été complette. A voir le nombreux troupeau qu'on

qu'on en ramena, il ſembloit qu'on revenoit plutôt d'une chaſſe que d'une guerre.

Si l'on fut enſuite vaincu ſous Appius Claudius, ce ne fut point par les ennemis, mais ce fut par les Dieux, puiſque ce Conſul ne s'attira ce déſaſtre que par ſon impiété. Sa flotte fut ſubmergée dans l'endroit même où il avoit fait précipiter les poulets ſacrés qu'on avoit conſultés, & qui, par les mauvais augures qu'ils avoient pronoſtiqués, défendoient qu'on ne livrât le combat. Av. J. C. 247.

Le conſul Marcus Fabius Butéo répara cette perte près de l'iſle d'Egimure : il défit, ſur la mer d'Afrique, une flotte Carthaginoiſe qui, à toutes voiles, venoit s'emparer de l'Italie. 243.

Les vainqueurs retournoient à Rome chargés de dépouilles : une tempête ſurvint, & les ſpectateurs

de notre triomphe n'en furent que plus nombreux. Les vaisseaux ayant été dispersés, une partie des richesses qu'ils portoient fut engloutie, & ce qui put échapper à la fureur des flots fut porté sur les rivages de l'Afrique, chez les Syrtes & dans toutes les isles & les contrées de la terre. Quelque grande que fut cette perte, on y trouva donc encore un avantage ; Rome seule devoit jouir du triomphe, & les débris de la flotte y firent participer presque tous les habitans des côtes.

Av. J. C. 239. Cette premiere guerre Punique fut enfin terminée par le consul Lutatius Catulus près des isles Egates. Jamais on ne se battit avec plus de chaleur. Les Carthaginois avoient chargé leurs vaisseaux de quantité de munitions, de troupes & d'armes tant offensives que défensives; il sembloit qu'ils eussent embarqué

Carthage toute entiere. Tout cet encombrement ne fit que leur nuire. Les Romains, montés sur des vaisseaux extrêmement légers, dont rien ne pouvoit rallentir la manœuvre ou la marche, formoient une espece de camp volant : toujours en mouvement, ils attaquoient tantôt un vaisseau, tantôt un autre. A en juger par leurs évolutions & par l'adresse avec laquelle ils se servoient de leurs rames & de leurs éperons, on eût dit qu'ils manioient & conduisoient des machines animées. En très-peu de tems tous les vaisseaux Carthaginois, ou brisés ou coulés à fond, couvrirent de leurs débris toute la mer qui coule entre la Sicile & la Sardaigne, & la victoire fut si complette, qu'on ne voulut pas aller détruire Carthage ; on pensa qu'il étoit inutile d'aller attaquer les murs d'une ville qu'on venoit d'anéantir sur la mer.

CHAPITRE III.

Guerre de Ligurie.

APRÈS la premiere guerre Punique, on ne jouit que d'un repos bien court; il sembla qu'on n'avoit voulu que reprendre haleine. Cependant les armées belligérantes s'étant promis sincerement d'observer la paix, on prouva de notre côté qu'on étoit résolu de la garder,
Av. J. C. puisque les portes du temple de Janus
233. furent fermées pour la premiere fois
232. depuis Numa. Mais bientôt on fut obligé de les rouvrir, lassé des incursions continuelles des Gaulois tant Liguriens qu'Insubriens & même des Illiriens.

Ces peuples étant situés au pied des Alpes, c'est-à-dire, à l'entrée même de l'Italie, on eût dit que

quelque Dieu les excitoit continuellement contre la République pour exercer ses armes & empêcher qu'elles ne se rouillassent ou ne se moisissent : tous les jours ils avoient quelque querelle à lui faire ; & c'étoit une espece d'escrime dans laquelle le soldat apprenoit son métier, ou, si vous le voulez, ces deux nations étoient pour les Romains comme une pierre dont ils se servoient pour aiguiser leur courage.

Les Liguriens occupoient les gorges les plus inférieures des Alpes entre le Var & le Macra, & il étoit plus difficile de les découvrir au milieu de leurs ronces & de leurs bois que de les vaincre. A l'abri de toute attaque & pouvant se cacher impunément, ce peuple, aussi léger à la course qu'endurci à la fatigue, aimoit beaucoup mieux épier les occasions d'exercer quelque brigandage

que d'attendre l'ennemi en bataille rangée. Il y avoit long-tems qu'on cherchoit en vain à rencontrer les Saliens, les Décéates, les Oxybiens, les Euburiates & les Ingaunes. Fulvius prit enfin le parti d'environner de feux leurs retraites, Bæbius leur fit habiter la plaine, & Posthumius
Av. J. C. 178. les désarma de telle sorte, qu'à peine leur laissa-t-il du fer pour cultiver leurs terres.

CHAPITRE IV.

Guerre contre les Gaulois Insubriens.

Les Gaulois Insubriens, de même que tous les autres habitans des Alpes, joignoient à la férocité des bêtes sauvages une taille extraordinaire; mais l'expérience fit voir que si, dans le premier feu de l'action, ils étoient plus que des hommes,

bientôt leur impétuosité rallentie ne les rendoit seulement pas comparables à des femmes. Ces corps, accoutumés à un ciel humide, ressembloient aux neiges qui couvrent leurs montagnes; la moindre chaleur d'un combat fondoit, pour ainsi dire, leur valeur.

Ils avoient protesté plus d'une fois qu'ils ne quitteroient leurs baudriers qu'après avoir monté au Capitole, & ils avoient encore renouvellé ce serment en présence de Britomare leur chef. Leur vœu fut accompli; Emilius, après les avoir vaincus, les conduisit au Capitole & les y désarma. Av. J. C. 223.

Quelques tems après, ils promirent de nouveau, sous Arioviste leur nouveau chef, que des dépouilles des Romains ils consacreroient un riche collier à leur Dieu Mars; mais Jupiter voulut que leurs

propres dépouilles tournassent à son profit, & en effet, après la bataille, Av. J. C. 221. Flaminius rassemblant tous leurs colliers en éleva un trophée d'or à ce Dieu.

Sous Viridomar leur Roi, ils jurerent enfin que toutes les armes qu'ils enleveroient aux Romains seroient consacrées à Vulcain. Leur espoir fut trompé; car Marcellus, après avoir tué ce Prince de sa propre main, en suspendit les armes
220. dans le temple de Jupiter Férétrien, & ce fut pour la troisieme fois depuis Romulus, fondateur de Rome, que ce temple fut décoré de ces sortes de trophées.

CHAPITRE V.

Guerre d'Illirie.

LES Illiriens ou Liburniens, situés tout à fait au pied des Alpes, entre

l'Arsia & le Titius, faisoient de continuelles incursions sur tous les rivages de la mer Adriatique. Rome enfin envoya à Teutana, Princesse qui pour lors les gouvernoit, des ambassadeurs pour lui demander justice des torts faits à la République. Loin de les écouter, on joignit le crime à l'insolence : la Reine elle-même, ce qui rend l'action plus indigne, fit, non pas poignarder, mais tuer à coups de haches les ambassadeurs comme des victimes & fit brûler les capitaines des vaisseaux qui les avoient transportés. Av. J. C. 228.

Cnéus Fulvius Centimalus défit ces barbares, & appaisa les mânes des ambassadeurs en faisant couper la tête aux principaux chefs. 227.

CHAPITRE VI.

Seconde guerre Punique.

ROME, depuis la premiere guerre Punique, avoit tout au plus joui de quatre ans de repos (1), lorsqu'il fallut reprendre les armes. Cette seconde guerre fut moins longue, il est vrai, que la premiere, puisqu'elle ne dura que dix-huit ans; mais les combats furent si sanglans, que, si l'on compare les pertes que firent les deux armées, le sort des vainqueurs ne paroîtra pas plus heureux que celui des vaincus.

(1) Les différentes éditions Latines de Florus ont perpétué une erreur qui s'est sûrement glissée dans le premier texte qu'elles ont suivi; car il y a eu un intervalle de quatorze ans & non pas de quatre entre la premiere & la seconde guerre Punique.

Un peuple aussi fier que l'étoient les Carthaginois ne souffroit qu'avec beaucoup de peine qu'on lui eût enlevé l'empire de la mer. On avoit pris toutes ses isles, & chaque année on lui faisoit payer un tribut qu'auparavant il imposoit lui-même.

Une si triste situation irritoit surtout l'impétueux Annibal, qui, étant encore enfant, avoit juré à son pere sur les autels qu'il le vengeroit, & il étoit impatient de remplir son serment.

Pour commencer les hostilités, il marcha vers Sagunthe, ville d'Espagne très-ancienne & très-opulente, & qu'on peut regarder comme un célebre mais triste monument de fidélité envers la République.

Suivant les pactes faits avec les Av. J. C
Carthaginois, cette ville devoit être 225.
respectée comme notre alliée; mais
Annibal qui vouloit la guerre, l'as- 217.

fiégea, & les habitans s'étant ensevelis sous les ruines de leurs maisons, il s'ouvrit ainsi le chemin de l'Italie.

A la nouvelle du siége de Sagunthe, les Romains, extrêmement scrupuleux sur la foi des traités, ne coururent point d'abord aux armes; ils préférerent, selon leur coutume, d'envoyer des ambassadeurs qui représentassent aux Carthaginois les conventions faites avec eux. Tandis qu'on attendoit quelle seroit l'issue de cette ambassade, on apprit la triste fin des Sagunthins, qui, épuisés depuis neuf mois par la famine & par les efforts continuels des assiégeans, s'étoient enfin livrés au désespoir; ils avoient allumé un grand feu au milieu de la place publique, &, se poignardant les uns les autres, ils s'étoient précipités avec leurs femmes & leurs enfans dans les

flammes qui les avoient consumés avec toutes leurs richesses.

Aussi-tôt les Romains firent une nouvelle députation pour demander qu'on leur livrât Annibal, l'auteur de tant de maux. Les Carthaginois tergiverserent ; ce qui obligea l'ambassadeur nommé Fabius à leur tenir ce discours : « *Carthaginois, pourquoi* » *tant différer? Voulez-vous la paix ou* » *voulez-vous la guerre? Je porte l'une* » *& l'autre dans mon sein* ». Tous à l'instant s'écrierent : « *nous voulons* » *la guerre* ». *Recevez-la donc*, leur dit Fabius ; & comme s'il l'eût réellement tenue renfermée sous ses mains, qu'il tenoit appliquées à sa poitrine, il laissa tomber & secoua le devant de sa robe, ce qui causa dans toute l'assemblée une espece de frémissement.

Cette guerre finit comme elle avoit commencé ; car les Romains

aussi furieux que si les Sagunthins, en se tuant & en se brûlant eux-mêmes, les eussent chargés d'expier leur triste fin, satisfirent à leurs mânes par la désolation de toute l'Italie, la captivité de l'Afrique, la ruine de plusieurs Rois & la mort des généraux qui se trouverent à la tête des armées.

En effet, à peine le terrible & funeste orage de cette guerre eut-il commencé à se former en Espagne, que le foudre, forgé dans les flammes de Sagunthe, & destiné depuis long-tems à frapper les Romains, s'éleva avec impétuosité, fondit sur les Alpes, fameuses par les neiges éternelles qui les couvrent, & de-là descendit pour ravager toute l'Italie.

Les premiers éclats se firent entendre avec beaucoup de bruit entre le Pô & le Tésin. Notre armée, commandée par Scipion, fut obligée de

prendre la fuite, & ce général lui-même, qui fut blessé, seroit tombé entre les mains des ennemis, si son fils, encore enfant, ne lui eût sauvé la vie. C'est ce jeune Scipion que les destins élevoient pour lors pour devenir le fléau de l'Afrique & pour mériter, par ses exploits, le surnom *d'Africain*.

A la bataille du Tésin succéda celle qui, sous le consul Sempronius, se donna près de la Trébie, & qui fut la seconde calamité de cette guerre. Les ennemis avoient eu la précaution, avant le combat, d'allumer de grands feux & de se frotter d'huile afin qu'ils pussent résister plus long-tems au froid qui se fit extrêmement sentir, & à la neige qui tomba en abondance le jour qu'ils choisirent pour donner bataille; de sorte qu'à notre honte, ces peuples, accoutumés au soleil brûlant du midi, nous vainquirent au milieu de nos glaces. Av. J. C. 215.

Le foudre d'Annibal éclata pour la troisieme fois près du lac de Trasimene. Flaminius commandoit les troupes de la République. Le général Carthaginois donna alors une nouvelle preuve de la ruse qui est si naturelle à sa nation; à la faveur d'un brouillard qui s'étoit élevé au-dessus du lac, il fit cacher dans les joncs une certaine quantité de cavaliers, qui, au premier signal qu'on leur donna, nous surprirent par derriere, & nous envelopperent. Mais si, dans cette occasion, nous fûmes défaits, nous ne devons pas en accuser les Dieux, puisqu'ils avoient assez fait connoître au téméraire Flaminius qu'il seroit malheureux. Des essaims d'abeilles étoient venus s'attacher aux drapeaux, on avoit eu beaucoup de peine à enlever de leurs places les aigles Romaines, & un tremblement de terre considé-

rable s'étoit fait sentir au commencement de l'action. On peut cependant regarder ce dernier événement comme l'effet du choc des armes mêlé au bruit que firent en courant les hommes & les chevaux.

Notre quatrieme & presque notre dernier désastre arriva à Cannes, misérable village de la Pouille, mais trop illustre par le carnage de cette bataille dans laquelle nous perdîmes quarante mille hommes. Tout aussi s'accorda pour détruire une armée malheureuse, le général ennemi, la terre, les cieux, le jour que l'on choisit pour le combat, toute la nature enfin. Annibal, toujours fertile en ruses, ne se contenta pas de nous envoyer de faux transfuges, qui, dans le fort de l'action, tournerent leurs armes contre nous; il s'apperçut, en examinant l'assiette de son camp, que la terre fort aride Av. J. C. 214.

étoit couverte de ſable, & qu'un vent d'Orient très-impétueux, comme il l'eſt toujours, paroiſſoit vouloir le ſeconder. Pour profiter de tous les avantages dont le ciel le favoriſoit dans cette journée, il diſpoſa ſon armée de telle ſorte, que le vent, la pouſſiere & le ſoleil combattirent avec lui contre nous. Deux grandes armées que nous avions en campagne furent défaites, & l'on en fit une telle boucherie, qu'Annibal lui-même, las de voir couler du ſang, fut obligé de crier à ſes ſoldats que l'on fit quartier. Des deux chefs qui conduiſoient nos troupes, l'un prit la fuite & l'autre ſe fit tuer. Lequel des deux montra plus de courage? Paul Emile ne voulut point ſurvivre à ſon déſaſtre, & Varron, en ſe ſauvant, ne déſeſpéra point de ſe venger. Le carnage, en un mot, fut tel, que les eaux du fleuve Offanto

furent long-tems teintes de sang, que des corps morts on fit, par l'ordre d'Annibal, un pont sur le torrent de Vergelles, & que l'on envoya à Carthage deux boisseaux remplis d'anneaux d'or ; d'où l'on peut conclure combien il y eut de chevaliers Romains qui se firent tuer.

Rome, perdue sans ressource, touchoit à son dernier période, & *en cinq jours les Carthaginois pouvoient aller souper au Capitole, si*, comme le disoit Adherbal, fils de Bomilcar, *Annibal eût sçu autant tirer parti de la victoire, qu'il sçavoit vaincre.* Mais on prétend qu'entraîné ou par son mauvais génie, ou par l'heureuse destinée des Romains, qui un jour devoit commander à tout l'univers, ou par les Dieux ennemis de Carthage, il prit une toute autre résolution que celle qu'il devoit prendre ; au lieu de poursuivre ses avantages,

il aima mieux jouir de ceux qu'il venoit d'avoir; il laissa Rome derriere lui, & s'amusa dans la Campanie & le Tarentin. Son courage & celui de ses troupes s'amolirent tellement pendant le séjour qu'il fit dans ces heureuses contrées, que l'on a raison de dire que Capoue fut aussi fatale à Annibal que Cannes l'avoit été aux Romains. En effet, qui le croira? Celui qui avoit eu la constance de traverser les Alpes, & que toutes les forces de ses ennemis n'avoient pu vaincre, se laissant surmonter par les délices de la Campanie, toutes ses forces s'anéantirent dans les fontaines chaudes de Baies.

Cependant les Romains commencerent à respirer &, pour ainsi dire, à ressusciter. On leur avoit enlevé leurs armes; ils prirent celles qui étoient suspendues dans les temples: toute leur jeunesse avoit été détruite;

on mit en liberté les esclaves & on les enrôla : les trésors étoient épuisés ; les Sénateurs porterent d'eux-mêmes au milieu de la place publique ce qu'ils pouvoient avoir d'or ou d'argent, & ne se réserverent que leurs colliers & leurs anneaux. Les chevaliers suivirent bientôt leur exemple, & les tribus elles-mêmes imiterent les chevaliers. Tout le monde enfin s'empressoit tellement à apporter ce qu'on pouvoit posséder, que sous le consulat de Levinus & de Marcellus, les registres & les greffiers suffirent à peine pour inscrire tous ceux qui se présentoient.

Quelles précautions ne prit-on pas en même tems pour l'élection des magistrats ! Quelle prudence & quel concert de la part des centuries ! Quand on voulut nommer les consuls, les jeunes gens consulterent les vieillards, & ce choix, en effet,

étoit de la plus grande conséquence; puisqu'ayant affaire à un ennemi aussi habile qu'heureux, il falloit joindre à la valeur l'expérience la plus consommée.

Fabius fut celui que l'on choisit avec le plus d'inclination. Rome, qui commençoit à renaître & à reprendre quelques forces, plaça dans lui ses premieres espérances.

Il sentit combien, dans la situation où se trouvoit sa patrie, il étoit dangereux de s'exposer à quelque combat. Toute son application fut donc d'éviter toutes les rencontres où il pourroit être obligé d'en venir aux mains; ce qui lui mérita un surnom d'un nouveau genre, celui de *Temporiseur*, & bientôt le peuple y ajouta celui de *Bouclier de la République;* car après avoir fait parcourir à son ennemi tout le Samnium & l'avoir promené par tous les défilés

du mont Falerne & du mont Gaurus, il parvint enfin à l'affoiblir & à l'épuiser.

Alors Claudius Marcellus ne craignit point de l'attaquer. On en vint aux mains. Annibal fut contraint de se retirer dans sa chere Campanie & d'abandonner le siége de Nole. Av. J. C. 213.

Sempronius Gracchus le poursuivit en Lucanie & l'obligea de prendre une seconde fois la fuite. Cependant ne rougirai-je pas de le dire ? quels étoient dans ce moment nos soldats ? Des esclaves ; car Rome, réduite aux dernieres extrêmités, venoit d'être forcée d'en enrôler ; mais, comme je l'ai déja dit, on leur avoit donné la liberté, & la valeur en avoit fait de dignes Romains. 212.

Quoique nos plaies saignassent encore, quelle nouvelle audace ce succès n'inspira-t-il pas ! Qu'elle caractérise bien le cœur & l'esprit du

peuple Romain, qui, tout tremblant encore pour l'Italie, ose tout à la fois tenter différentes entreprises! Les ennemis, répandus dans toute la Campanie & la Pouille, menaçoient tous les jours de venir assiéger Rome, & faisoient même déja de l'Italie une seconde Afrique; & c'est dans ce moment même que non-seulement la République soutient tous ces assauts, mais que divisant ses forces & les dispersant par toute la terre, elle envoye des troupes en Sicile, en Sardaigne & en Espagne.

Av. J. C. 210. La Sicile fut assignée à Marcellus & ne résista pas long-tems. La prise d'une seule ville nous assura la conquête de toute l'isle; je parle de Syracuse sa capitale. Cette ville immense, & qui n'avoit point encore été prise, fut en vain défendue par toutes les ressources qu'Archimede put imaginer; ses triples remparts,

parts, ses trois forts, son port de marbre, sa belle fontaine d'Aréthuse ne servirent qu'à déterminer le vainqueur à ne point saccager la ville en considération de ces magnifiques & précieux monumens.

Gracchus fut envoyé en Sardaigne & s'en empara bien vîte, malgré la férocité de ses habitans & la folle confiance que leur inspiroit la hauteur de leurs montagnes; il détruisit la plupart des villes par lesquelles il passa, & entr'autres Cagliari, la capitale du pays, afin qu'une nation aussi fiere qu'insensible à la mort fut du moins réduite à gémir sur le triste sort de sa patrie.

Les deux Scipions Cnéus & Publius avoient déjà conquis presque toute l'Espagne, où on les avoit envoyés, lorsque l'adresse & les ruses de l'ennemi les contraignirent de l'abandonner. Après avoir profité du succès

de plusieurs grandes batailles pour ruiner le pays, ils ne purent éviter les piéges qu'on leur tendit; l'un fut percé lorsqu'il étoit sur le point de faire camper son armée, & l'autre périt par le feu qu'on mit à une tour dans laquelle il s'etoit réfugié à la hâte.

Sur le champ on donna une armée à Scipion le jeune, que le surnom *d'Africain* devoit un jour rendre si célebre, & on le chargea de courir en Espagne pour venger son pere & son oncle.

A peine eut-il paru dans cette belliqueuse contrée, si fameuse tant par ses héros que par leurs exploits, & où la plupart des ennemis de Rome, & sur-tout Annibal, s'étoient formés à l'art de la guerre, que, ce qui paroîtra incroyable, il la reconquit toute depuis les Pirenées jusqu'aux Colonnes d'Hercule ou

l'Océan. Cette expédition fut si heureuse de toutes les façons, qu'il n'est point encore décidé s'il la fit avec plus de vîtesse que de bonheur, puisqu'il n'y employa que quatre années, & qu'il assiégea & prit en un même jour la Carthage de l'Espagne; ce qui fut comme un présage assuré de la réduction de toute l'Afrique. Il est certain au surplus que ce héros débuta par un trait de vertu qui ne put qu'intéresser le ciel en sa faveur & lui préparer des victoires. On lui avoit amené de jeunes prisonniers & de jeunes prisonnieres de la plus rare beauté, mais il les renvoya tous à l'ennemi, sans avoir seulement voulu consentir à les voir, de peur qu'il ne parût avoir cueilli, du moins des yeux, quelque chose de la fleur de leur virginité.

Tel étoit le peuple Romain dans différentes contrées de la terre. Ce-

pendant Annibal étoit acharné à la conquête de l'Italie ; il en dévoroit les entrailles, & on ne pouvoit l'en arracher. Quelques villes s'étoient données à lui, &, toujours adroit à profiter des circonstances, il avoit l'art de détourner nos propres forces contre nous-mêmes. On vint enfin à bout de reprendre sur lui plusieurs places & de lui faire abandonner beaucoup de pays. Tarente s'étoit remise sous notre obéissance, & déja on s'étoit emparé de Capoue, la demeure favorite & la seconde patrie de ce général, lorsque cette prise l'irrita tellement, qu'il réunit toutes ses forces pour aller faire le siége de Rome. O que dans ce moment le peuple Romain fit bien voir qu'il méritoit l'empire du monde & qu'il étoit digne de la protection des Dieux & de l'admiration des hommes ! Dans des extrêmités aussi tristes, il

ne renonça point à ses entreprises, & quoiqu'inquiet sur Rome même, il ne voulut point abandonner Capoue. Absent comme présent, voulant combattre par-tout, on laissa quelques troupes au consul Appius pour la garde de Capoue, & le reste de l'armée vola, sous la conduite de Flaccus, au secours de la capitale.

Plusieurs fois Annibal, qui n'en étoit éloigné que de trois milles, s'approcha pour y entrer; mais les Dieux, oui les Dieux, à qui je dois rendre cet hommage, le repousserent toujours; chaque fois qu'il se mettoit en marche il tomboit une si grande quantité de pluie, & le vent s'élevoit avec tant d'impétuosité, qu'on ne pouvoit pas douter de la protection que le ciel nous accordoit si visiblement, puisque chaque orage ne paroissoit pas sortir du ciel, mais des murs de la ville même & du Capitole.

Annibal, cédant aux Dieux, s'en retourna en fuyant dans le sein de l'Italie & se vit contraint d'abandonner Rome sans avoir pu lui livrer un seul assaut.

Pendant ce siége, on fit une chose qui ne paroîtra pas mériter beaucoup d'attention, mais qui servira à faire connoître la grandeur d'ame du peuple Romain. On mit en vente le terrein même où étoit campé l'ennemi, & il se trouva un acheteur. Annibal, pour imiter ce trait de confiance, mit aussi à l'encan les boutiques des changeurs de Rome, & il ne se présenta pas un seul enchérisseur. Le sort des assiégés & celui des assiégeans pouvoient-ils être indiqués par des présages plus marqués ?

Cependant, quelque résolu que l'on fût de se bien défendre, & malgré toute la protection dont les Dieux

nous favorisoient, nous nous trouvâmes dans la plus grande crise, quand on nous apprit qu'Asdrubal, frere d'Annibal, venoit avec une armée toute fraîche & de nouvelles forces pour appuyer le siége de Rome. C'en étoit fait de la République, si jamais les deux freres avoient pu se réunir; mais nos deux consuls Claudius Néron & Livius Salinator battirent Asdrubal dans l'instant même où il cherchoit à établir son camp. Il faut faire attention que tandis qu'Asdrubal étoit en marche, Néron se trouvoit pour lors dans le fond de l'Italie, où il poursuivoit Annibal, & que Livius Salinator s'étoit posté à l'autre extrêmité: la distance qu'il y avoit entre eux étoit très-considérable, puisque, pour se joindre, il falloit traverser toute la longueur des états de la République, &, ce qui paroîtra

pourtant incroyable, c'eſt qu'ils prirent ſi bien leurs meſures, & qu'ils ſe réunirent en ſi peu de tems, qu'Aſdrubal fut ſurpris & défait avant même qu'Annibal ſe doutât du
Av. J. C. 205. ſecours qu'il lui amenoit. Aſdrubal fut tué, & on jetta ſa tête dans le camp de ſon frere. Ce fut alors qu'Annibal, preſſentant en quelque façon la ruine de ſa patrie, ne put s'empêcher d'avouer, pour la premiere fois, qu'il voyoit bien qu'il falloit que Carthage pérît.

Tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'à ce moment & l'aveu même de ce général prouvoient aſſez qu'il n'étoit pas invincible; mais les Romains, animés & encouragés par les circonſtances, crurent qu'il étoit de leur honneur d'aller juſques dans l'Afrique même pour y domter ce redoutable ennemi.

202. Scipion y entra avec toutes les

forces de la République, & commença, comme Annibal, à venger sur cette contrée les ravages faits dans sa patrie.

Quelles troupes, grands Dieux; que celles d'Asdrubal! Quelles armées que celles de Syphax! Et néanmoins, dans une nuit, tout fut taillé en pieces & les camps furent consumés par les flammes.

Scipion n'étoit plus qu'à trois milles de Carthage, & il en pressoit si vivement le siége, qu'Annibal enfin fut obligé de s'arracher aux douceurs de l'Italie. Av. J. C. 200.

Je ne sçache pas que depuis l'établissement de Rome on ait vû de journée plus mémorable que celle où ces deux généraux vainqueurs, l'un de l'Italie & l'autre de l'Espagne, & tels que la terre n'en vit & n'en verra jamais, après avoir réglé tout pour l'ordre de bataille, se trou-

verent vis-à-vis l'un de l'autre. Il y eut d'abord entr'eux un pourparler dans l'intention de faire la paix, &, au premier abord, on les vit se fixer long-tems, saisis mutuellement d'admiration. Ils ne purent s'accorder, & on sonna la charge. Jamais, de l'aveu des deux rivaux, on ne combattit avec plus d'ordre & de bravoure; c'est la justice qu'ils se rendirent l'un à l'autre. Définitivement Annibal fut vaincu, & sa défaite fut suivie de la conquête de l'Afrique & bientôt de celle de tout l'univers.

CHAPITRE VII.

Premiere guerre de Macédoine.

APRÈS des avantages tels que ceux que Scipion venoit de remporter en Afrique, aucune nation n'eut honte de se laisser vaincre. La

Macédoine, la Grece, la Syrie & quantité d'autres provinces, ne pouvant résister à notre fortune, céderent au torrent.

Les premiers qui se rendirent furent les Macédoniens, qui autrefois avoient aspiré à la conquête de tout l'univers.

Quoique ce fut Philippe qui tint alors les rênes de leur empire, les Romains avoient fait leurs préparatifs comme s'ils eussent dû avoir affaire à un Alexandre; mais les Macédoniens, bien changés, ne soutinrent point leur réputation, & si cette guerre porte leur nom, c'est uniquement en considération de ce qu'ils avoient été & non pas de ce qu'ils étoient pour lors.

L'alliance que Philippe avoit faite avec Annibal durant les guerres d'Italie suffisoit seule pour nous exciter à prendre les armes; mais ce qui Av. J. C. 213.

acheva de nous déterminer, ce furent les plaintes des Athéniens contre ce même Philippe, qui, abusant de quelques succès, se croyoit en droit de piller les temples, de renverser les autels & d'aller même jusques dans les tombeaux insulter aux cendres des morts.

Av. J. C. 199. Le Sénat, dont la protection étoit tous les jours briguée par des géné-
198. raux, par des Rois, par des peuples & des nations entieres, s'engagea à venger tant d'outrages. Ce fut donc sous le consul Lévinus qu'on nous vit, pour la premiere fois, sur la mer d'Ionie, & nous en parcourûmes tous les rivages avec tout l'éclat qui accompagne des triomphateurs, puisque la plupart des vaisseaux qui composoient notre flotte avoient été enlevés aux ennemis durant la conquête de la Sicile, de la Sardaigne, de l'Espagne & de l'Afrique : on vit

même un laurier naître sur la poupe de l'amiral ; ce qui ne pouvoit que nous promettre une victoire assurée.

Nous avions pour alliés dans cette guerre Attalus, Roi de Pergame, qui de lui-même étoit venu nous secourir, & les Rhodiens, peuple accoutumé à la mer. Tandis que ceux-ci se signaloient sur leurs vaisseaux, Lévinus, d'un autre côté, renversoit, avec sa cavalerie, tout ce qui se rencontroit sur son passage. Philippe fut deux fois vaincu & deux fois chassé de son propre camp.

Le dard, les flêches & de petits traits, tels que ceux des Grecs, étoient les seules armes qui jusqu'alors eussent blessé les Macédoniens ; mais à la vue des larges & profondes plaies que leur faisoient nos lances, qui étoient extrêmement longues & nos épées qui ne l'étoient pas moins, la frayeur les saisit au point que les

premiers coups déciderent de leur défaite.

Av. J. C. 196. Nous traversâmes donc, sous la conduite de Flaminius, les montagnes de Chaonie, qu'on avoit toujours regardées comme inaccessibles, & le fleuve Aoüs, dont les eaux coulent presque par-tout à travers d'affreux rochers, c'est-à-dire, que nous franchîmes les retranchemens mêmes de la Macédoine, & cette audace assura nos succès ; car jamais Philippe n'osa depuis en venir aux mains. On le rencontra cependant au passage de certaines collines que l'on nomme Cynocéphales, & ce fut la seule fois
195. qu'il soutint le combat. On le défit, & Flaminius ne voulant point l'opprimer tout-à-fait, quoiqu'il fût bien en droit de le faire, lui accorda la paix & lui rendit son royaume. Afin même que rien à l'avenir ne troublât la tranquillité qu'on avoit dessein de

rétablir dans toute la Grèce, on alla Av. J. C.
réduire Thèbes, Eubée & Lacédé- 194.
mone, dont les habitans, ſous la 193.
conduite de Nabis, ravageoient continuellement les terres de leurs voiſins. En même tems Flaminius, pour rendre à la Grece ſon ancienne conſtitution, voulut qu'il lui fût permis de vivre ſelon ſes loix & qu'elle jouît de ſa premiere liberté.

Quelles démonſtrations de joie, quelles acclamations, lorſque cette paix fut publiée aux jeux Néméens, qui tous les cinq ans ſe célébroient en l'honneur d'Hercule! Combien chacun tâchoit à l'envi de témoigner ſa reconnoiſſance! Avec quel empreſſement on jonchoit de fleurs les chemins par leſquels le conſul devoit paſſer! De tems en tems on obligeoit le hérault de répéter l'arrêt qui rendoit à l'Achaïe ſa liberté, & le peuple, à la lecture qu'on lui en

faisoit, étoit aussi ravi que s'il eût assisté au concert le plus délicieux.

CHAPITRE VIII.

Guerre de Syrie contre Antiochus.

APRÈS la conquête de la Macédoine, Antiochus subit le même sort que Philippe; ensorte qu'on eût dit que la fortune, après nous avoir conduits visiblement d'Afrique en Europe, & nous occasionnant toujours de justes sujets de guerre, avoit voulu nous ouvrir ensuite l'Asie pour y étendre notre empire. Il sembloit, en un mot, qu'elle régloit successivement nos conquêtes, suivant la situation des différentes parties de la terre.

Jamais entreprise ne nous fit plus trembler que celle-ci. Tous les jours on entendoit parler de la puissance

des Perses & des peuples de l'Orient; tous les jours, en vantant les exploits d'un Xercès & d'un Darius, on nous faisoit redouter les montagnes inaccessibles qu'il falloit traverser, & les flottes nombreuses qui couvroient la mer; tous les jours enfin, ce qui ajoutoit beaucoup à la terreur, le ciel sembloit nous menacer par une sueur continuelle qui sortoit de la statue d'Apollon qui est à Cumes; mais cette sueur ne provenoit que de l'intérêt que le Dieu prenoit au sort de l'Asie. Outre cela, les troupes de la Syrie étoient innombrables; ses soldats étoient bien armés & ses coffres remplis. Une chose cependant nous rassuroit un peu, c'est que cette contrée étoit entre les mains d'un Roi si lâche, que la seule gloire dont Antiochus ait jamais pu se flatter, c'est d'avoir été vaincu par les Romains.

Ce Prince s'étoit engagé dans cette guerre à la persuasion de Thoas, Roi d'Etolie, qui se plaignoit du peu de cas que la République avoit fait d'un secours qu'il avoit envoyé contre les Macédoniens ; & d'un autre côté il y avoit été vivement excité par Annibal, qui, vaincu en Afrique, mis en fuite, & ne pouvant vivre en paix, cherchoit de tous côtés à nous susciter des ennemis.

Quels risques ne couroit point la République si, toutes les forces de l'Asie se trouvant réunies, on en eût confié à Annibal seul toute la conduite & la disposition, comme ce Prince infortuné le desiroit ? Mais Antiochus se reposant sur ses richesses & sur son nom, crut qu'il ne s'agissoit que de se mettre en campagne.

Pour commencer la guerre, quoique l'Europe appartînt de droit aux

Romains, il redemanda, comme un héritage qui lui appartenoit, la ville de Lysimachie que ses ancêtres avoient bâtie sur un rivage de la Thrace. De cet éclair sortit l'orage de la guerre qui ravagea l'Asie; mais ce Roi, qui se croyoit le plus puissant de tous les Souverains, n'en eut pas plutôt fait la déclaration la plus foudroyante, que sortant de l'Asie avec beaucoup de bruit & d'appareil, il alla se jetter sur quelques isles Av. J. C.
& quelques rivages de la Grece, 190.
où, ne songeant plus qu'à profiter du fruit de ses prétendues victoires, il se livra à toutes sortes de débauches.

L'isle d'Eubée n'est séparée du continent que par un petit détroit formé par le flux & le reflux continuels de l'Euripe. C'est-là qu'étoient dressées ses tentes, où l'or & la soie brilloient de toutes parts. Quoiqu'on

fût alors au milieu de l'hiver, il avoit trouvé le moyen de se procurer quantité de roses qui, par leur éclat & leur odeur, entretenoient la gaieté dans son camp; des flûtes, des lyres, des hautbois & les chants mêmes du Prince, joints au doux murmure des eaux, invitoient tous ses soldats au plaisir de la danse & des concerts. Pour trancher cependant du général, il faisoit faire des recrues de jeunes garçons & de jeunes filles, mais qui ne contribuoient qu'à augmenter la joie: tout en un mot respiroit sous ses tentes & le luxe & la volupté.

Il ne nous en coûta pas beaucoup pour éloigner un ennemi que déja la molesse avoit vaincu. Acilius Glabrion alla pour l'attaquer, & à la premiere nouvelle de l'arrivée du consul il prit la fuite. On le joignit près des Termopyles, ou trois cents

Lacédémoniens avoient autrefois péri en voulant soutenir tout l'effort des Perses, & on fit tout ce qu'on put pour le forcer à accepter la bataille ; mais quoiqu'il fût campé très-avantageusement, il ne put jamais s'y résoudre ; il se sauva une seconde fois & nous laissa maîtres de la terre & de la mer. Av. J. C. 189.

On marcha sur ses traces & on le poursuivit jusqu'en Syrie. Il y remit le commandement de son armée navale à Polyxénide & à Annibal, & ne voulut seulement pas être spectateur du combat. Emilius Régillus, 188. secouru des Rhodiens, attaqua ces deux nouveaux chefs, coula à fond une bonne partie de leur flotte & en dissipa les restes.

Que les Athéniens diminuent donc un peu de leur fierté. S'ils ont vaincu Xerxès, jamais toutes les forces d'Antiochus n'ont pu tenir contre

nous ; s'ils ont eu un Thémiſtocle, nous avons eu un Emile ; s'ils ſe ſont diſtingués à Salamine, nous ne leur avons point cédé en valeur près d'Epheſe.

Polyxénide & Annibal étoient défaits, mais Antiochus n'étoit point encore déſarmé. On alla donc à lui ſous la conduite du conſul Scipion, auquel ſe joignit, en qualité de lieutenant, Scipion ſon frere, qui, par la défaite des Carthaginois, venoit de mériter le ſurnom *d'Africain*. Ces deux grands généraux furent obligés de le pourſuivre fort loin, parce que, ne ſe croyant pas en ſûreté ſur mer, il s'étoit retiré au-delà du Méandre, près du mont Sipyle. On paſſa le fleuve & on campa vis-à-vis de lui.

Jamais Antiochus avoit-il été plus fort & plus redoutable qu'il le paroiſſoit dans ce moment ? Il avoit

reçu de grands ſecours ; ſon armée montoit au moins à trois cents mille fantaſſins ; ſa cavalerie, outre quantité de chariots armés de faulx, n'étoit à proportion gueres moins nombreuſe, & ſon camp étoit tout environné d'éléphans d'une hauteur prodigieuſe, ſur leſquels on voyoit briller l'or, l'argent & la pourpre, ainſi que l'ivoire que fourniſſent les dents de ces animaux. Tout ce monde & ce faſte ne ſervirent qu'à l'embarraſſer, & d'ailleurs, heureuſement pour nous, une pluie imprévue empêcha les Perſes de ſe ſervir de leurs arcs. Bientôt la frayeur s'empara de tous les ſoldats ; on ne vit plus de tous côtés que des fuyards, & notre victoire fut complette.

Antiochus vaincu demanda la paix : on la lui accorda avec une partie de ſon royaume, & on ne crut pas pouvoir refuſer l'une &

l'autre à un Prince qui s'étoit toujours piqué de nous céder tout.

CHAPITRE IX.

Guerre d'Etolie.

A LA guerre de Syrie succéda nécessairement celle d'Etolie ; car, après la défaite d'Antiochus, il étoit naturel d'aller châtier ceux qui avoient occasionné les troubles de
Av. J. C. 187. l'Asie. Fulvius Nobilior, chargé de cette entreprise, commença par faire le siége d'Ambracie, capitale de tout le pays, & où Pirrhus avoit autrefois établi sa cour.

Dès les premiers jours on fit jouer tant de machines contre ses remparts, qu'elle se rendit sans aucune résistance.

Les Athéniens & les Rhodiens, qui étoient amis des Etoliens, intercéderent alors pour ceux-ci, & on eut

eut égard à leurs prieres en faveur des secours qu'ils avoient autrefois prêtés contre Philippe.

De-là on se répandit sur les terres voisines : on prit les isles de Céphalonie & de Zacinthe, dont la reddition fût bientôt suivie de toutes celles qui sont situées entre les monts Cérauniens & le cap Malée.

CHAPITRE X.

Guerre d'Istrie.

De l'Etolie on passa en Istrie. Cette province, durant les guerres précédentes, avoit secouru les Etoliens contre nous.

D'abord les Istriens eurent l'avantage, mais c'est ce qui occasionna leur perte. Comme ils étoient tous répandus dans le camp de Cnéus Manlius qu'ils venoient de piller, les uns

n'étoient occupés que de leur butin, & la plupart ne ſongeoient qu'aux plaiſirs de la table & à ſe réjouir; déja même le vin les avoit tellement éblouis, qu'ils ne ſçavoient pas même où ils étoient, lorſqu'Appius Pulcher vint tomber ſur eux & leur fit perdre, dans leur ſang & avec la vie, tout le fruit d'une victoire qu'ils ne méritoient pas. Leur Roi Apulon fut fait priſonnier : il étoit dans un état ſi affreux lorſqu'on le prit, que, ne pouvant ſoutenir ſa tête, il tomba pluſieurs fois du cheval ſur lequel on l'avoit mis. Revenu de ſon ivreſſe, il ne pouvoit s'imaginer comment on s'étoit ſaiſi de lui.

CHAPITRE XI.

Guerre de Gallo-Grece.

LA conquête de la Syrie entraîna celle de la Gallo-Grece, qui, durant

la guerre que Rome eut à soutenir contre Antiochus, avoit aussi pris les armes contre nous. C'est du moins ce que soutenoit Manlius, qui peut-être ne l'accusoit que pour avoir occasion de la subjuguer. Quoi qu'il en soit, il la conquit; mais jamais on ne voulut lui accorder les honneurs que l'on décernoit ordinairement aux vainqueurs, parce que jamais il ne put justifier son entreprise.

Ces Gallo-Grecs, comme leur nom le désigne, étoit une espece de nation bâtarde, composée de divers peuples, & descendoient, pour la plupart, de ces Gaulois, qui, après avoir ravagé la Grece sous la conduite de Brennus, s'étoient retirés en Orient & s'étoient établis au milieu de l'Asie. Il leur étoit arrivé ce que d'ordinaire l'on remarque dans les plantes que l'on transporte

ſous un ciel étranger; ils avoient beaucoup dégénéré, & les délices de l'Aſie avoient conſidérablement amolli leur courage naturel.

Deux batailles déciderent de leur ſort. A coups de frondes & de fleches on les contraignit d'abandonner de hautes montagnes où ils s'étoient retirés à notre approche, & dont les Toloſtoboges & les Tectoſages s'étoient déja emparés. Défaits & mis en fuite, ils nous jurerent une paix éternelle.

Les priſonniers étoient ſi déſeſpérés, qu'on ne ſçait comment on put les enchaîner; ils mordoient leurs fers & s'approchoient les uns des autres comme s'ils euſſent voulu s'étrangler mutuellement.

L'épouſe de leur Roi Orgiagont, violée par un Centurion, fit un trait qui eſt à citer: elle s'échappa de ſes gardes, & alla porter à ſon mari la tête de l'adultere.

CHAPITRE XII.

Seconde guerre de Macédoine.

TANDIS qu'on étoit occupé à ſubjuguer les alliés d'Antiochus, les Macédoniens ſe ſouleverent de nouveau. Ce peuple, naturellement très-courageux, ſe rappelloit toujours ſon ancienne ſplendeur; & Perſée, fils de Philippe, à qui il avoit ſuccédé, étoit très-éloigné de croire qu'une nation telle que la ſienne, parce qu'on l'avoit vaincue une fois, dût à jamais reſter dans l'eſclavage. Ses ſujets armerent ſous lui avec bien plus d'ardeur qu'ils ne l'avoient fait ſous ſon pere; ils engagerent même les Thraces à s'unir à eux, & cette alliance fit le meilleur effet. L'art & l'adreſſe des Macédoniens ſe trouverent encouragés par

la valeur des Thraces, & la férocité de ceux-ci fut modérée par la discipline militaire des premiers.

Av. J. C. 179. Persée, de son côté, prit toutes les précautions possibles. Dès que ses troupes furent en armes, il monta sur le mont Emus, examina l'assiete de toutes ses provinces, & garnit si bien toutes ses places & tous les endroits par lesquels on auroit pu pénétrer, qu'il ne paroissoit pas qu'on dût craindre l'irruption d'aucun ennemi, à moins qu'il ne descendît du ciel.

Cependant le consul Marcius Philippe ayant découvert quelques passages, traverse le lac Bistonis & fait monter son armée par des rochers si escarpés & si hauts, que jusqu'alors on les avoit crus inaccessibles aux oiseaux mêmes. Son arrivée surprit & déconcerta tellement Persée, que, pour ne point perdre ses trésors, il

les fit jetter dans la mer, & qu'il brûla lui-même ses vaisseaux pour que nous n'y pussions pas mettre le feu.

Il avoit depuis ajouté de nouvelles fortifications à ses frontieres; les travaux avoient été continuels, & il se croyoit enfin à l'abri de toute suprise; mais une ruse du consul Paulus nous fit entrer de nouveau dans la Macédoine; il avoit feint d'attaquer par un côté & il avoit pénétré par un autre. Av. J. C. 166.

Persée, absolument désespéré & ne voulant point se compromettre, laissa le commandement de ses troupes à ses généraux. Tandis qu'on conquéroit ses états, il gagna la mer & alla se réfugier dans l'isle de Samothrace. Comme c'étoit un asyle célebre & sacré, il s'étoit sans doute persuadé dans ce moment que des temples & des autels le défendroient

mieux que toutes ſes armées & les montagnes de ſon royaume.

Jamais Roi ne conſerva plus long-tems que lui le ſouvenir de ſa premiere grandeur. Obligé, du temple où il avoit cherché un aſyle, d'écrire au Conſul pour implorer ſa clémence, il ſe donnoit toujours le titre de *Roi* & ſignoit en cette qualité. Jamais auſſi on ne témoigna comme Paulus plus de reſpect pour un priſonnier de ce rang. Du plus loin que le Conſul le vit venir, il alla au-devant de lui & le reçut dans ſa tente, où il le traita magnifiquement. Après le repas, il fit obſerver à ſes enfans combien ils devoient reſpecter la fortune, puiſqu'elle expoſe les hommes à de pareils revers.

Le triomphe qui ſuivit la conquête de la Macédoine fut un des plus beaux ſpectacles dont jamais le peuple Romain eût été témoin. Il dura trois

jours ; le premier on porta les ſtatues & les tableaux ; on réſerva pour le ſecond les armes & les tréſors, & le troiſieme on promena les priſonniers, au milieu deſquels paroiſſoit le Roi lui-même, auſſi éperdu & auſſi effrayé qu'on dit qu'il le fut au moment qu'il apprit l'entrée des Romains dans ſes états. Av. J. C. 164.

Au reſte, la République étoit déja informée des ſuccès de notre armée, lorſqu'elle reçut des lettres du conſul : deux jeunes hommes, le jour même de la bataille, avoient paru ſur deux chevaux blancs près du lac de Juturne, où, après avoir lavé le ſang & la pouſſiere dont ils étoient couverts, ils avoient annoncé aux Romains leur victoire. Comme ils étoient deux, que leurs habits étoient encore enſanglantés, & qu'ils paroiſſoient tout hors d'haleine, on crut voir en eux Caſtor & Pollux qui

venoient de nous servir contre les Macédoniens.

CHAPITRE XIII.

Guerre d'Illirie.

Av. J. C. 166. LA guerre de Macédoine occasionna celle qu'on fit aux Illiriens. Gagnés par l'argent de Persée, ils s'étoient chargés, pour faire diversion, de surprendre les Romains par derriere.

Le préteur Anicius les subjugua en très-peu de tems. Pour les obliger à se soumettre, on ne fit que raser Scodra leur capitale. En un mot, Rome n'étoit point encore informée de cette entreprise, que déja elle étoit finie.



CHAPITRE XIV.

Troisieme guerre de Macédoine.

IL étoit décidé sans doute que nous serions trois fois victorieux des Carthaginois & des Macédoniens. Ces deux nations, poussées par une certaine fatalité, résolurent, à peu près dans le même tems, de se soustraire à notre domination.

La Macédoine remua la premiere, &, comme on ne crut pas d'abord devoir prendre de grandes mesures contre des ennemis que l'on avoit déja vaincus deux fois, il nous en coûta pour les punir de leur témérité.

Je rougis en parlant de cette guerre, puisque celui qui la suscita fut un certain homme de la lie du peuple nommé Andriscus, qui s'étoit emparé du gouvernement. On ne

sçait s'il étoit né libre ou esclave; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avant sa fortune il ne subsistoit que du travail de ses mains. On l'appelloit le *Petit Philippe*, parce qu'il ressembloit beaucoup au Roi de ce nom, & les Macédoniens lui répéterent si souvent qu'il avoit l'air & le nom d'un Prince, qu'enfin il conçut des projets vraiment dignes d'un Monarque.

On méprisa un tel ennemi, & on se contenta d'envoyer contre lui le préteur Juventius; mais non-seulement Andriscus avoit rassemblé toutes les forces de la Macédoine, il avoit encore obtenu des Thraces un
Av. J. C. 147. secours considérable. Le Préteur, qui ne le croyoit pas si fort, l'attaqua sans aucune précaution; & nous, que de vrais & de grands Rois n'avoient pu vaincre, nous fûmes battus par un fantôme, par un Roi de théâtre.

L'année suivante, le consul Metellus vengea pleinement & la honte de Rome & la mort de Juventius. La Macédoine fut subjuguée de nouveau & rendue tributaire. Av. J. C. 146.

Pour Andriscus, la fortune lui réservant sans doute comme une consolation dans ses malheurs, que l'on triomphât de lui comme d'un vrai Roi, un petit Souverain de Thrace, chez qui il s'étoit réfugié, le livra à notre armée, qui le conduisit à Rome chargé de chaînes. 144.

CHAPITRE XV.

Troisieme guerre Punique.

La troisieme guerre Punique ne dura gueres : elle fut terminée en quatre ans, & elle causa bien moins de peines que les deux premieres, puisque Carthage ne résista pas si

long-tems ; mais elle est la plus importante, car elle finit par la ruine entiere de cette capitale.

Si l'on considere ce qui s'est passé durant ces trois guerres, on reconnoîtra que par la premiere on n'avoit fait, en quelque sorte, qu'essayer de vaincre les Carthaginois ; que dans la seconde on leur avoit fait sentir toute leur infériorité ; mais que par la troisieme on les terrassa tout-à-fait.

Av. J. C. 150. On marcha cette derniere fois contr'eux, parce que, contre la foi des traités, ils avoient armé une flotte & des troupes contre les Numides, & que journellement ils ravageoient les frontieres du bon Roi Massinisse, dont nous étions les amis & les alliés.

Cette guerre n'étoit pas encore commencée, que l'on parloit déja de ce qui devoit la terminer. Caton, qu'une haine implacable animoit

contre Carthage, vouloit abſolument qu'on la détruisît, & il le répétoit chaque fois que, même ſur d'autres affaires, il avoit occaſion d'opiner au ſénat.

Scipion Naſica vouloit au contraire qu'on la conſervât, diſant que dès que Rome n'auroit plus d'émule à craindre, l'oiſiveté feroit bientôt naître le luxe. Le ſénat prit un milieu; on réſolut que l'on n'anéantiroit point la capitale de l'Afrique, mais qu'on la tranſporteroit ailleurs; car rien ne paroiſſoit plus glorieux que de voir exiſter une Carthage dont on n'eût rien à redouter.

Ce fut ſous les conſuls Manilius & Cenſorinus que l'on fit ce ſiége. Les habitans, dans l'eſpérance d'obtenir la paix, nous livrerent leurs vaiſſeaux, & on y mit le feu dans le port même. On manda enſuite les principaux de la ville, & on leur enjoignit Av. J. C. 147.

que, si l'on vouloit avoir la vie sauve, il falloit qu'on allât s'établir ailleurs. Une proposition aussi cruelle révolta; on aima mieux tout risquer que d'obéir. On s'assembla promptement dans la place publique, & il fut décidé d'un seul cri qu'on prendroit les armes & qu'on se vengeroit de quelque façon que ce fût : ce n'est pas que la mort ne parût inévitable, mais les Carthaginois aimoient mieux périr par la main de leurs ennemis que d'avoir la honte d'être obligés de détruire eux-mêmes leur ville. On peut juger de l'excès de leur désespoir par ce que je vais dire.

Sur le champ on abattit les poutres & les toîts des maisons pour en faire de nouveaux vaisseaux; faute de fer & d'airain, on porta dans les forges tout son or & son argent; en un mot, les dames elles-mêmes couperent leurs cheveux & les livrerent géné-

reusement pour en faire des cordages.

Mais, sous le consul Mancinus, on poussa si vivement le siége & par terre & par mer, qu'enfin on détruisit tous les ouvrages qui défendoient le port: déja même on avoit franchi & démoli successivement les trois murs qui environnoient la ville; cependant Byrsa, qui étoit la citadelle & qui sembloit une autre Carthage, se défendoit toujours: les ruines & les décombres dont elle étoit environnée ne laissoient aucun doute sur son sort, mais on eût dit qu'il manquoit devant cette place quelqu'un du nom des Scipions, toujours si fatal à l'Afrique. On n'eut donc pas plutôt mis à la tête de l'armée un nouveau général de cette famille, qu'on se flatta de voir bientôt la fin de la guerre. Celui-ci tiroit sa naissance de Paul-Emile, surnommé *le Macédonien*, & le fils du grand Scipion

l'Africain l'avoit adopté dans l'espérance qu'il soutiendroit toute la gloire de sa race, & que le petit-fils acheveroit ce que l'aïeul avoit commencé.

On sçait que les morsures d'un animal qui se meurt sont, pour l'ordinaire, les plus dangereuses. Carthage, à demi-ruinée, nous donna plus de peine que durant ses plus beaux jours. Ses habitans, réfugiés dans la citadelle depuis la destruction de leur port, en avoient creusé un nouveau à l'autre extrêmité de la ville. Leur intention n'étoit pas de s'échapper; ils vouloient seulement nous faire voir qu'ils l'auroient pu s'ils l'avoient voulu. On vit donc bientôt une nouvelle flotte, qui, paroissant sortir du sein des eaux, ne cessoit jour & nuit de nous attaquer, de faire jouer des machines & de tâcher de nous surprendre : ainsi,

l'on voit quelquefois, après un grand embrasement, des restes de flammes s'élancer d'un amas de cendres dont on ne se défioit plus.

Enfin, les malheurs des Carthaginois parvenant tous les jours à leur comble, ils se rendirent au nombre de quarante mille, &, ce qu'on ne croira pas, ce fut par les conseils d'Asdrubal. Ah! qu'une de leurs femmes fut bien plus courageuse! Voulant imiter Didon, à qui Carthage devoit son origine, elle prit ses deux enfans, & du haut de sa maison se précipita au milieu des flammes qui consumoient la ville.

Pour faire juger de l'étendue immense de cette capitale, il suffit que je dise que pendant dix-sept jours l'incendie fit de continuels ravages sans qu'on pût presque l'éteindre; Av. J. C. 144.
car les Carthaginois avoient mis eux-mêmes le feu à leurs maisons & à

leurs temples, parce que, ne pouvant sauver leurs murs, ils n'avoient pas voulu que leurs dépouilles pussent nous servir de trophées.

CHAPITRE XVI.

Guerre d'Achaïe.

Ce siecle paroissant destiné à la destruction des villes, on n'eut pas plutôt ruiné Carthage, qu'on fit subir le même sort à Corinthe, la capitale de l'Achaïe & l'ornement de la Grece.

Située entre deux mers, celle d'Ionie & celle d'Egée, elle y formoit une espece de théâtre.

La prise de cette ville est un attentat inexcusable, puisqu'avant de l'assiéger on ne chercha pas à s'assurer si réellement elle étoit ennemie de Rome.

Critolaüs occasionna cette guerre par l'abus qu'il fit, contre les Romains mêmes, de la liberté qu'ils lui avoient donnée. On doute s'il alla jusqu'à frapper nos ambassadeurs, mais il est certain qu'il les maltraita beaucoup de paroles.

Metellus, gouverneur général de la Macédoine, fut chargé de nous venger de ce Roi. On commença donc la guerre d'Achaïe. La premiere bataille se donna dans les plaines de l'Elide, & le carnage fut tel, que toute la campagne & le fleuve Alphée étoient jonchés de morts.

Il ne falloit que cette seule défaite pour terminer la guerre, & le siége de Corinthe, qu'on fit ensuite, consternoit assez les Achéens; mais Memmius, qui, après Metellus, prit le commandement de l'armée, voulut aussi les vaincre à son tour. Il poursuivit jusqu'à la pointe de l'Isthme

Diéüs qu'ils avoient alors pour général, le défit & remplit de ſang les deux ports. Les Corinthiens abandonnerent leur ville ; elle fut livrée au pillage & raſée à ſon de trompettes.

Combien de ſtatues, de meubles & de tableaux furent ou enlevés ou brûlés ! Il eſt facile de juger quelles étoient les richeſſes de cette capitale par ce qui nous reſte encore de ce précieux métal qui fut occaſionné par l'embraſement & qu'on vante par-tout. On le trouva dans la ſuite ſous ſes ruines, auxquelles il a attaché une eſpece d'empreinte qui rendra mémorable à jamais cette ville ſi opulente : c'eſt un mélange d'or, d'argent & d'airain qui ſe fit par la fonte de quantité de ſtatues & d'autres monumens qui décoroient les temples & ſervoient au culte.

CHAPITRE XVII.

Guerres d'Espagne.

LA destruction de Numance suivit celle de Corinthe, comme la ruine de Corinthe avoit suivi celle de Carthage, & bientôt il n'y eut pas un seul endroit de l'univers où nous n'eussions des troupes. Il ne s'agissoit plus de chercher à s'étendre insensiblement, ou de faire succéder une entreprise à une autre; c'étoit une guerre universelle : il sembloit que de l'embrasement de Carthage & de Corinthe il s'étoit élevé des étincelles qui, répandues par toute la terre, y enflammoient tout.

Jusqu'alors l'Espagne entiere n'avoit point formé de projet contre nous. Toujours modeste, elle n'avoit jamais songé ou à chercher à nous

disputer l'empire de l'univers, ou à entreprendre quelque guerre éclatante pour s'oppofer aux atteintés qu'on pouvoit porter à sa liberté. D'ailleurs la mer & les Pyrenées la défendoient si bien, qu'on n'avoit pas même encore songé qu'il fût possible d'y pénétrer. Déja elle étoit investie, qu'elle ne se doutoit pas de ce qu'elle pouvoit, & c'est le seul état à qui ses pertes aient fait connoître toutes ses forces.

Depuis les premiers Scipions jusqu'à César Auguste, pour des sujets de mécontentement réciproques, les guerres qu'on lui fit durerent près de deux cents ans. On signa quelquefois de part & d'autre des traités & des trèves; mais de nouveaux incidens, qui toujours survenoient, ne permirent jamais de les observer longtems.

Les guerres d'Afrique, que nous avons

avons rapportées plus haut, donnerent naissance à une haine si invétérée. Les Africains s'étoient retranchés en Espagne. Nos troupes les y allerent chercher, & bientôt, quoiqu'on n'en voulût point à cette vaste contrée, elle devint elle-même le théâtre de la guerre.

Les deux Scipions Cnéus & Publius furent les premiers qui porterent les aigles Romaines sur les monts Pirenées. Hannon & Asdrubal, frere d'Annibal, furent défaits, & nos braves généraux, victorieux sur terre & sur mer, se seroient en très-peu de tems rendus maîtres de l'Espagne, s'ils n'eussent pas succombé sous les ruses de leurs ennemis.

Le jeune Scipion, celui qui fut surnommé *l'Africain*, voulant venger la mort de son pere & de son oncle, investit donc cette contrée, qu'on n'avoit point encore entamée, prit

Carthage & quelques autres villes; & non content d'avoir mis en fuite tous les Africains, il rendit l'Espagne tributaire, soumit toutes les terres situées en-deçà & au-delà de l'Ebre, &, le premier de tous les généraux de la République, parvint aux isles de Gades & porta ses armes victorieuses jusqu'à l'Océan.

Comme il est plus difficile de conserver une conquête que de la faire, on dispersa de tous côtés de bons capitaines, qui, après bien des travaux & des combats très-sanglans, accoutumerent enfin au joug ces nations que l'indépendance avoit jusqu'alors rendues féroces & indomtables.

Caton le censeur, par quelques batailles, vint à bout de réduire les Celtibériens, qui faisoient la principale force de l'Espagne.

Gracchus, pere des fameux Ti-

bérius & Caïus, leur détruisit jusqu'à cent cinquante villes.

Metellus, surnommé le Macédonien, s'empara de Centobrica & de Nertobriges; &, par un rare exemple de clémence, qui auroit dû lui mériter le nom de Celtibérien, il pardonna à ces deux villes. Av. J. C. 141.

Lucullus subjugua les Turdules & les Vaccéens, dont Scipion l'Africain avoit déja triomphé, & auxquels il avoit enlevé de riches dépouilles, après avoir tué leur Roi dans un combat singulier. 149.

Décimus Brutus, s'étendant plus loin, domta les Celtes, les Lusitaniens & tous les peuples de la Galice; traversa le fameux fleuve d'Oubli, si redouté par les soldats, parcourut tous les rivages de l'Océan, & ne s'arrêta que lorsqu'il vit avec frayeur le soleil se précipiter dans la mer & ses feux s'éteindre au milieu des flots. 136.

Alors, dans la crainte d'avoir commis quelque facrilége, il retourna fur fes pas.

Ceux avec lefquels on combattit & on rifqua le plus, furent les Lufitaniens & les Numantins; auffi, de tous les peuples de l'Efpagne, ils étoient les feuls qui euffent de bons généraux. Les Celtibériens fe feroient auffi défendus affez long-tems, fi au commencement de la guerre la mort ne leur eût point enlevé l'auteur de leur révolte, Salondicus, qui, par fon habileté & fa valeur leur promettoit beaucoup. Quand fes foldats lui voyoient en main une certaine pique d'argent, qu'il foutenoit lui être venue du ciel, ils l'écoutoient comme un oracle & fe prêtoient fur le champ à tout ce qu'il vouloit. Il mourut d'un coup de javelot que lui lança une fentinelle Romaine, lorfque, pendant la nuit, il étoit fur le

point d'entrer dans la tente du Consul.

Viriatus, l'un des hommes les plus rusés de son siecle, qui, de chasseur, s'étoit fait chef d'une troupe de voleurs, avoit ensuite pris le parti de la guerre, &, de capitaine, étoit devenu général, fut celui qui anima & soutint les Lusitaniens. Peut-être seroit-il devenu le Romulus de l'Espagne, si la fortune l'eût voulu protéger. Non content de défendre la liberté de sa patrie, il porta, pendant quatorze ans, la flamme & le fer sur toutes les terres arrosées par l'Ebre & le Tage, attaqua les camps des Préteurs & de ceux qui furent envoyés pour gouverner les pays conquis, défit presque toute l'armée de Claudius Unimanus, & alla ensuite sur ses montagnes élever des trophées des robes & des faisceaux enlevés aux Consuls.

Le consul Fabius Maximus parvint,

enfin à l'affoiblir ; mais Pompilius qui lui succéda ternit, par un forfait, toute la gloire qu'on venoit d'acquérir. Dans l'impatience de terminer la guerre, il corrompit les gens de Viriatus, qui déja avoit été réduit à parler de paix, & ces traitres l'assassinerent. Pompilius pouvoit-il rien faire qui prouvât mieux & le peu de confiance qu'il avoit dans ses forces & la supériorité de son ennemi ?

Av. J. C. 138.

CHAPITRE XVIII.

Guerre de Numance.

AUTANT Numance le cédoit à Carthage, à Capoue & à Corinthe pour les richesses, autant elle égaloit ces trois villes par la réputation qu'avoit la valeur de ses habitans & par la considération dont ils jouis-

ſoient. C'étoit une pépiniere de héros, & elle faiſoit l'ornement de l'Eſpagne.

Située ſur une petite éminence, près du Duero, ſans murailles & ſans tours, elle ſoutint elle ſeule pendant quatorze ans, avec quatre mille Celtibériens, tous les efforts d'une armée de quarante mille hom- Av. J. C.
mes, qu'elle attaqua même de tems 139.
en tems & qu'elle obligea, par de fréquentes pertes, de faire avec elle des traités honteux. Il fallut enfin, puiſqu'il paroiſſoit impoſſible de la ſubjuguer, avoir recours au deſtructeur de Carthage.

Jamais guerre, s'il m'eſt permis 132.
de le dire, ne fut peut-être plus injuſte. Les Numantins avoient reçu dans leur ville les Sédigiens leurs parens & leurs alliés, qui, ayant trompé la vigilance de nos gardes, s'étoient échappés de leurs priſons.

Sommés de rendre des hôtes si chers, ils tenterent tout pour fléchir le sénat; mais rien ne réussit. Cependant, comme ils avoient déclaré qu'ils étoient très-éloignés d'entreprendre aucune guerre, on leur ordonna, s'ils vouloient la paix, de mettre bas les armes. Accepter une pareille proposition, c'eût été se couper soi-même les mains. Ils coururent donc attaquer Pompée, sous la conduite du brave Mégara, & rien ne leur eût été plus facile que de nous vaincre; mais ils aimerent mieux en venir à un accommodement.

Quelques tems après ils combattirent encore contre Hostilius Mancinus, & le maltraiterent tellement, qu'aucun de ses soldats ne pouvoit, sans trembler, ou soutenir le regard, ou entendre la voix d'un Numantin. Ils firent néanmoins encore la paix avec lui & se contenterent de le

désarmer lorsqu'ils auroient pu détruire toute son armée.

On fut tellement irrité de cet affront, qui nous rappelloit celui qu'on nous avoit fait souffrir près des Fourches Caudines, que, pour l'expier, on livra Mancinus aux Numantins, & en même tems pour se venger, on fit choix de ce Scipion, que l'embrasement de Carthage sembloit avoir destiné à la destruction des villes.

Mais ce général eut moins à combattre contre les ennemis qu'il n'eut à le faire dans son camp contre ses propres soldats. Ils ne connoissoient plus de subordination, & la débauche les avoit énervés. Pour les dompter, il les occupa sans relâche aux travaux les plus vils & les plus pénibles. Tantôt, puisqu'ils ne sçavoient plus manier leurs armes, il leur faisoit porter de la terre; tantôt, puisqu'ils

craignoient de se couvrir du sang des ennemis, il les obligeoit de travailler dans la fange & la boue; tout commerce avec des femmes débauchées leur étoit interdit; il congédia tous les hommes inutiles, & il fit ôter à chaque soldat tout ce qui ne lui étoit pas absolument nécessaire pour son usage.

On a raison de dire qu'une armée ne vaut que ce que son chef la fait valoir. Dès que Scipion eut rétabli parmi ses soldats l'ancienne discipline, il les conduisit à l'ennemi. A leur approche, ce que jamais personne ne se seroit imaginé, les Numantins, saisis de frayeur, prirent tous la fuite. Bientôt ils firent des propositions, & ils promirent qu'ils se rendroient, pourvu qu'on ne leur imposât point des conditions trop dures. Scipion, qui étoit décidé à poursuivre sa victoire & à la rendre

complette, ne voulut rien écouter. Réduits aux dernieres extrêmités, ils résolurent d'aller au combat, non pour y disputer la victoire, mais pour y trouver une mort assurée. Déja ils avoient célébré leurs obseques par un grand festin, où la chair encore sanglante & la bierre n'avoient point été épargnées, lorsque Scipion fut informé de leur résolution & s'apperçut de leur désespoir. Il ne voulut point que l'on attaquât des hommes qui ne cherchoient que la mort; il commanda seulement qu'on les investît, & qu'après avoir creusé un large fossé autour de la ville, on l'environnât d'un bon parapet & de quatre forts. Pressés par la famine, ils firent supplier par leur général qu'on leur livrât bataille, afin que du moins ils pussent mourir avec honneur. Comme on n'eût aucun égard à leurs

prieres, ils se déterminerent à une sortie, dans laquelle il en périt un grand nombre, dont les cadavres servirent, pendant quelque tems, à appaiser la faim du reste de leurs concitoyens. Enfin, n'ayant plus de ressource, ils étoient résolus de prendre la fuite, lorsque leurs femmes, par un excès d'attachement, rompirent ce projet en coupant les sangles de leurs chevaux.
Av. J. C. 130. Réduits au dernier désespoir, ils tuerent leurs chefs, mirent toute la ville en feu, s'empoisonnerent, & se poignardant les uns les autres, se précipiterent dans les flammes.

Quels citoyens! quels héros! Quelque triste qu'ait été leur fin, peut-on, à mon avis, s'empêcher d'envier leur bonheur? Mourir pour sa patrie, mourir pour ses alliés, mourir de sa propre main, après avoir repoussé, pendant plusieurs

années, toutes les attaques d'un peuple à qui presque tout l'univers étoit soumis : quelle satisfaction !

Nos troupes, en entrant dans Numance, n'y trouverent pas un seul soldat qu'elles pussent emmener captif à Rome. On ne fit point de butin, parce que la ville étoit extrêmement pauvre & que les assiégés avoient eux-mêmes brûlé leurs armes. La gloire d'avoir triomphé de Numance fut donc la seule récompense du général.

CHAPITRE XIX.

Prélude à l'histoire des années suivantes.

JUSQU'ICI le peuple Romain ne nous a montré que les dehors les plus charmans. On ne l'a vu que toujours religieux observateur des loix, toujours vertueux; toujours

grand & généreux. Les événemens qui vont ſuivre ſont brillans, il eſt vrai; mais quel changement dans les mœurs! quel monſtrueux mélange des plus beaux exploits avec les plus grandes turpitudes! On s'apperçoit que nos vices croiſſent avec nos forces.

Que des deux cents années qui compoſent ce troiſieme âge, on ne faſſe donc attention qu'aux cent premieres, paſſées preſque toutes au-delà de la mer, & fameuſes par les conquêtes de l'Afrique, de la Macédoine, de la Sicile & de l'Eſpagne, ou plutôt qu'on diviſe cet âge lui-même en deux autres âges différens; ne peut-on pas regarder le premier comme un ſiecle d'or, & le ſecond n'a-t-il pas toute l'horreur du ſiecle de fer, s'il n'a peut-être pas même quelque choſe de plus affreux? Les guerres de Jugurtha, des Cimbres,

de Mithridate, des Parthes, des Gaulois & des Germains, qui éternisent le nom Romain, se trouvent en effet mêlées avec toutes les séditions & les meurtres arrivés sous les Gracques & les Drusus, avec des révoltes d'esclaves, &, pour comble d'infamie, avec des combats livrés contre des gladiateurs. C'est enfin pendant les cent dernieres années de ce troisieme âge qu'on voit le peuple Romain, tournant ses armes contre lui-même, seconder les fureurs d'un Marius & d'un Sylla, d'un César & d'un Pompée; & se livrant à tous les excès que sont capables de suggérer la rage & le désespoir, s'acharner à sa propre perte.

Comme toutes ces horreurs sont confondues avec les plus glorieux exploits, je présenterai tous les objets séparément, afin qu'on puisse les distinguer plus facilement & que les

vices n'obscurcissent point les vertus. D'abord, pour rendre les progrès & l'accroissement de l'empire plus sensibles & plus remarquables, je rappellerai les guerres justes & légitimes, & ensuite je reviendrai aux séditions & aux révoltes.

CHAPITRE XX.

Guerre d'Asie.

TANDIS qu'on subjuguoit l'Espagne à l'Occident, non-seulement le peuple Romain étoit en paix au Levant, mais il y jouissoit de la prospérité la plus singuliere & la plus inouie. Il y avoit des Rois qui lui léguoient leurs trésors & leurs royaumes. Attalus, Roi de Pergame, dont le pere Euménès avoit été long-tems notre ami & notre allié, avoit, dit par son testament ; *je veux*

que le peuple Romain soit héritier de tous mes biens, & par conséquent il étoit aussi question de ses états.

On étoit donc allé s'emparer de cet héritage, & on s'y maintenoit, non pas à titre de conquérant, mais par droit de testament, lorsque tout-à-coup on nous l'enleva aussi promptement que nous eûmes ensuite le bonheur de le récupérer. Aristonicus, jeune Prince du sang royal & rempli de bravoure, gagna d'abord quelques villes, qui avoient toujours été extrêmement attachées à leurs Rois; puis s'étant emparé de quelques autres qui lui vouloient résister, comme Mynde, Samos & Colophon, il alla livrer bataille au préteur Crassus, tailla son armée en pieces & le fit prisonnier. Crassus, à qui la réputation de sa famille & la gloire du nom Romain ne permettoient pas de souffrir une certaine honte attachée

Av. J. C. 129.

à la captivité, trouva moyen de s'en délivrer; car, ayant crevé un œil au barbare qui le gardoit, il fut mis à mort ſur le champ.

Perpenna, pour le venger, arma contre Ariſtonicus, le défit & le contraignit à venir recevoir lui-même les fers qu'on lui préparoit.

Il y avoit cependant encore quelques villes qui refuſoient de ſe rendre. Pour terminer tout, le conſul Aquilius empoiſonna leurs fontaines, & ce moyen, auſſi contraire aux loix divines & humaines, qu'oppoſé à la conduite que les Romains avoient tenue juſqu'alors, lui procura l'indigne ſuccès qu'il s'en étoit promis, puiſqu'on s'empreſſa de tous côtés à ſe ſoumettre.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre contre Jugurtha.

Si tout redevint tranquille au Levant, il n'en fut pas de même au Midi. Qui eût cru qu'après la destruction de Carthage on dût avoir encore quelque chose à démêler avec l'Afrique ? Et cependant la Numidie nous opposa long-tems un ennemi pour le moins aussi formidable qu'Annibal : je parle de Jugurtha ; mais la fortune voulut que, contre toute espérance, le plus rusé & le plus artificieux de tous les Princes, après avoir séduit par ses largesses un peuple aussi renommé & aussi invincible que l'étoient les Romains, devint notre prisonnier par une trahison.

Av. J. C. 113. Petit-fils de Massinisse & adopté par Micipsa, il vouloit absolument régner, &, pour y parvenir, il résolut de faire périr ses freres. Ceux-ci étoient sous la protection du Sénat & de la République : n'importe. Après avoir fait assassiner secrettement Hiempsal & s'être fait apporter sa tête, il tourna ses armes contre Adherbal, qui se réfugia à Rome.

Jugurtha sur le champ fit partir des ambassadeurs avec beaucoup d'argent, & il leur recommanda de ne point l'épargner auprès des protecteurs. Ce premier essai lui réussit; on envoya des commissaires pour partager entre lui & Adherbal la Numidie; il les gagna, & l'ancienne pureté de nos mœurs essuya ce second échec dans la personne de Scaurus, l'un de ces envoyés; de
110. sorte que Jugurtha consomma hardiment son usurpation par le meurtre d'Adherbal.

Il est rare que les crimes restent ong-tems cachés : la perfidie des ommissaires fut découverte, & l'on rit les armes contre le parricide. ais ce Prince avoit déja éprouvé i'il étoit plus facile de vaincre les omains par l'appas du gain que par force des armes. Il fit des prositions à Calpurnius Bestia, qu'on oit envoyé contre lui, & les acnpagna de si riches présens, qu'on accorda la paix. Le sénat indigné Av. J. C. 108. ita à son tribunal : il y comparut : impudence, & en même tems nna ordre qu'on assassinât Massiva compétiteur.

e nouveau forfait occasionna une relle guerre ; on en confia le ès à Albinus. Son armée s'enfuit -même honteusement & abana le champ de bataille ; elle avoit éduite par l'or du Numide, qui ssa aller après lui avoir fait un traité flétrissant.

Il falloit au plutôt venger non-seulement Rome, mais sur-tout son affront. Metellus entra donc en Numidie. Jugurtha, qui absolument vouloit éluder la guerre, feignit de fuir & s'enfuit même pour l'écarter; prieres, menaces, ruses, tout fut employé, mais inutilement. Metellus, en le poursuivant vivement, ne se contenta pas de ravager toutes les campagnes & les villages, il s'empara des principales villes du royaume, à l'exception de Zama,
Av. J. C. 106. dont il fut obligé de lever le siége, & pilla les arsenaux & les trésors de Thala.

Après avoir dépouillé l'usurpateur de toutes ses places & l'avoir contraint d'abandonner ses états, il le suivit jusqu'en Mauritanie & en Gétulie, où Marius vint joindre notre armée avec un renfort des citoyens de la derniere classe, qui, à cause

de leur basse extraction, n'étoient point obligés de porter les armes, mais qui, par un serment, avoient promis de ne point abandonner ses drapeaux. Les troupes du Prince, quoique fatiguées & dans un désordre extrême, ne furent vaincues qu'avec beaucoup de peine; elles se défendirent avec toute la valeur & l'opiniâtreté dont elles auroient été capables à l'ouverture d'une campagne.

Marius pénétra jusques dans le sein de l'Afrique, assiégea Capsa, ville consacrée à Hercule, &, malgré tous les serpens & les sables qui la défendoient, il fut assez heureux pour s'en emparer. Mulucha, située sur la cîme d'un rocher & environnée de chemins très-escarpés & très-difficiles, subit le même sort. Ce fut un Ligurien qui conduisit l'assaut. Av. J. C. 105.

Toutes ces prises occasionnerent non-seulement la défaite de Jugurtha,

mais encore celle de Bocchus, Roi de Mauritanie, qui, comme son ami & son allié par les intérêts du sang, avoit pris les armes en sa faveur. La bataille se donna près de Cirthe. Bocchus, dans la crainte que sa ruine ne suivît de près celle de son gendre, demanda la paix & l'obtint en livrant Jugurtha.

C'est ainsi que le plus artificieux de tous les Princes se vit trahi par
Av. J. C. son propre beau-pere. Sylla, entre
103. les mains de qui il fut remis, le fit charger de chaînes & conduire à Rome. Ce Prince entra donc, mais en vaincu & en captif, dans une ville dont il avoit dit vainement plus d'une fois *qu'elle se seroit vendue & détruite elle-même, si elle avoit pu trouver quelqu'un assez riche pour y mettre le prix*. Cependant, comme elle s'étoit réellement vendue & qu'il l'avoit achetée, les Dieux purent-ils nous annoncer

annoncer plus sûrement la durée de notre empire qu'en faisant tomber cet acheteur dans nos fers ?

CHAPITRE II.

Guerre contre les Allobroges.

TELS étoient les succès de la République au Midi. Du côté du Septentrion, il y eut des guerres bien plus sanglantes, plus générales & plus longues.

Les contrées dont nous allons parler sont les plus sauvages de toute la terre ; autant l'air qu'on y respire est dur, autant les peuples y sont farouches & barbares.

Toute cette partie du monde, depuis le centre jusqu'aux extrêmités, étoit en armes.

Pour prévenir les coups, on passa les Alpes, & on tomba d'abord sur Av. J. C. 123.

les Saliens, parce que Marseille, notre fidele alliée, se plaignoit d'eux.

Av. J. C. 119. On attaqua ensuite les Allobroges & les Auvergnacs, contre lesquels les Autunois, qui avoient aussi à s'en plaindre, nous avoient demandé du secours. Le Var, l'Isere, la Sorge & le Rhône, le plus rapide de tous les fleuves, furent témoins de nos victoires. Nos éléphans, aussi monstrueux que les peuples que nous combattions, leur firent beaucoup de peur.

Dans la pompe du triomphe qui suivit leur défaite, rien ne frappoit plus que la personne de Bituitus, Roi
118. des Allobroges, qui fut donné en spectacle tel qu'on l'avoit pris, c'est-à-dire, monté sur un char d'argent & revêtu de son armure de différentes couleurs.

La joie que causa la défaite des Saliens & des Allobroges fut si

grande, qu'on permit à Domitius Œnobarbus & à Fabius Maximus de faire construire chacun une tour aux lieux mêmes où ils avoient livré bataille, & d'y élever un trophée des armes de leurs ennemis, ce qui jusqu'alors n'avoit point été pratiqué parmi le peuple Romain, qui, pour l'ordinaire, s'abstenoit de tout ce qui pouvoit reprocher aux vaincus leur honte & leur défaite.

CHAPITRE III.

Guerre contre les Cimbres, les Theutons & les Tigurins.

LES Cimbres, les Theutons & les Tigurins étoient des peuples du fond de la Germanie, qu'un débordement de l'Océan avoit contraints d'abandonner leurs terres, & qui cherchoient quelque nation qui voulût leur donner un asyle.

Repoussés par les Gaulois & les Espagnols, ils retournerent sur leurs pas, & leur dessein étoit de se fixer en Italie; mais auparavant ils crurent devoir députer des ambassadeurs à Silanus & ensuite au Sénat, pour les conjurer de leur assigner quelque canton où ils pussent s'établir, leur ajoutant qu'ils espéroient qu'un peuple aussi belliqueux & aussi généreux que l'étoient les Romains, ne leur refuseroit pas une telle grace; que, pour la reconnoître, ils promettoient d'être, dans toutes les occasions, à la disposition du Sénat, & qu'ils se feroient toujours un plaisir de pouvoir contribuer à la gloire de la République.

Quelles terres auroit pu lui céder un peuple qui étoit lui-même sur le point d'être en proie à des guerres civiles pour l'établissement des loix agraires? On leur fit sentir qu'il

n'étoit pas possible de leur accorder ce qu'ils demandoient, & ils résolurent d'obtenir, par la force des armes, ce qu'on avoit refusé à leurs instances.

On leur opposa successivement Silanus, Manlius & Cépion, qui, n'ayant pu leur résister, furent mis en fuite & virent piller leurs camps. Tout en un mot étoit désespéré, si ce siecle n'avoit pas produit un Marius. N'osant d'abord risquer aucune attaque, il crut devoir tenir ses troupes sous leurs tentes, jusqu'à ce que le tems eût un peu rallenti la rage & la fougue qui animoient les barbares qu'il avoit à combattre, & qui souvent tiennent lieu de valeur à ces sortes d'hommes.

Fiers de ce qu'on ne les venoit point attaquer, ils s'éloignerent si persuadés que bientôt ils seroient les maîtres de Rome, qu'ils deman-

doient, en insultant à nos soldats, s'ils n'avoient rien à mander à leurs femmes.

Après avoir divisé leur armée en trois corps, ils se disposoient déja, comme ils nous en avoient menacés, à franchir les Alpes, qui sont nos barrieres. Marius, pour les arrêter, prit bien vîte les devants & s'empara de quelques défilés.

Av. J. C. 100. Les Theutons, quelle protection des Dieux! furent ceux qui éprouverent les premiers coups près d'Aix au pied des Alpes. Marius, ou par imprudence, ou à dessein, les avoit laissé s'emparer du vallon & de toutes les avenues de la riviere. Bientôt la soif fit murmurer nos soldats; ils vinrent demander de l'eau à leur général: *qui vous empêche d'en aller puiser*, leur répondit-il? *la riviere est ici près & vous avez de la valeur.* Cette réponse fit son effet; on chargea

avec tant de furie & on fit un si grand carnage, qu'on but autant de sang que d'eau.

Le char de Theutobochus, Roi de ces barbares, étoit ordinairement traîné par quatre ou six chevaux; à peine eut-il le tems d'en monter un pour prendre la fuite : on l'atteignit dans un bois voisin, &, comme il étoit d'une taille extrêmement haute, il servit beaucoup à augmenter le spectacle du triomphe, au milieu duquel il paroissoit, surpassant les trophées mêmes de toute la tête.

Après la défaite entiere des Theutons, on s'avança vers les Cimbres. Malgré les neiges, qui, pendant l'hiver, rendent les Alpes presque inaccessibles, ils avoient déja traversé le Trentin, & ils s'étoient, pour ainsi dire, précipités dans l'Italie.

Pour passer l'Athésis, au lieu de

ſe ſervir de ponts ou de batteaux ; ils ſe placerent, par une ſtupidité toute barbare, au milieu de l'eau, &, avec leurs mains & leurs boucliers, ils crurent pouvoir arrêter le courant. Quand ils virent que leur entrepriſe étoit chimérique, ils couperent de grands arbres dont ils comblerent le fleuve & ſe firent un pont.

Si alors ils euſſent attaqué Rome, elle couroit de grands riſques ; mais ils s'arrêterent ſur la côte de Venetie, l'un des plus agréables endroits de l'Italie : la fertilité du terroir & la douceur du climat amollirent bientôt leur courage. Marius les laiſſa s'accoutumer au pain, à la chair cuite & aux vins délicats qu'ils trouvoient en abondance, puis il profita d'un inſtant favorable pour s'approcher d'eux.

Av. J. C. 99. Auſſi-tôt ils envoyerent demander

quand on livreroit bataille. Marius leur assigna un des premiers jours. On en vint aux mains dans une vaste campagne appellée le champ Raudien. Pendant la mêlée, qui dura tout le jour, nous taillâmes en pieces soixante mille Cimbres, & nous ne perdîmes pas trois cents hommes. Notre général, joignant la ruse à la valeur, avoit eu la même précaution qu'on avoit vu prendre à Annibal à la journée de Cannes; il avoit d'abord profité de quelques brouillards pour surprendre les ennemis, puis, un grand vent s'étant élevé, il se campa à l'Orient, afin que la poussiere les aveuglât & que la réverbération des casques leur fit paroître l'air tout en feu; ce qui, au rapport des prisonniers, lui réussit.

L'action, comme on le voit, fut des plus vives avec ces barbares, mais elle ne le fut pas moins avec leurs

femmes : elles s'étoient barricadées de leurs chariots & de leurs chars, & montées dessus comme sur une tour, elles se battirent long-tems avec leurs lances & leurs javelots. Mais leur mort fut encore plus glorieuse pour elles que leur défense ; car, ayant député vers Marius pour lui demander la liberté & en même tems la permission de se consacrer au service de quelques temples, comme on leur refusa ce qu'elles demandoient, & on ne pouvoit en effet le leur accorder, elles saisirent leurs enfans, en étoufferent une partie entre leurs bras & écraserent les autres contre des pierres, puis, ou elles se détruisirent mutuellement, ou elles firent des liens de leurs cheveux & se pendirent les unes à des arbres & les autres à leurs chariots. Quant à leur Roi Boiorix, il se battit en héros & vendit cherement sa vie.

Il ne reſtoit plus que les Tigurins. Ils s'étoient placés ſur la cîme des Alpes du côté des Noriques, comme pour être à portée de ſecourir les Cimbres. A peine eurent-ils vu la défaite de ceux-ci, qu'ils s'enfuirent lâchement en ravageant toutes les terres par leſquelles ils paſſerent.

Ce ne fut point par des hommes, ſelon la coutume, mais ce fut par des Dieux, s'il eſt permis de le croire, que Rome eut la joie & le bonheur d'apprendre qu'on avoit chaſſé les barbares de l'Italie, & que par conconſéquent les colonnes de l'empire ſe trouvoient raffermies. Le jour même de la bataille on vit devant le temple de Caſtor & de Pollux deux jeunes hommes, le front ceint d'un laurier, remettre des lettres au Préteur, qui, en préſence de toute la ville qui avoit accouru à leur arrivée, s'écria : *victoire, nous avons vaincu*

les Cimbres. Quelle faveur ! quoi de plus flatteur ! puisque dans l'instant même qu'on détruisoit les ennemis, nous pouvions applaudir en même tems à la valeur de nos soldats. C'étoit comme si le peuple sur nos collines eût assisté à un combat de gladiateurs.

CHAPITRE IV.

Guerre de Thrace.

Après la conquête de la Macédoine, les Dieux voulurent peut-être que les Thraces, qui autrefois avoient été ses tributaires, se révoltassent aussi contre nous. Ils ne se contenterent pas de ravager toutes les terres voisines des leurs ; ils pénétrerent jusqu'en Thessalie & en Dalmatie, continuerent leurs dégâts jusqu'à la mer Adriatique, & se

trouvant arrêtés par les bornes que la nature ſembloit leur preſcrire, ils s'en conſolerent en lançant leurs traits contre les flots.

Durant leurs courſes & leurs incurſions, il n'eſt point de cruautés qu'ils n'exerçaſſent ſur leurs priſonniers; ils en immolerent quelques-uns à leurs Dieux & burent dans les crânes de ces victimes infortunées; ils ſe firent un jeu d'en faire périr d'autres par le feu, ou de les étouffer par la fumée. On pouſſa même la barbarie contre quelques femmes enceintes juſqu'à leur arracher leur fruit au milieu des tortures.

Les plus inhumains de tous ces barbares & en même tems les plus ruſés & les plus forts étoient les Scordiſques. L'horreur de leurs forêts & de leurs montagnes étoit faite pour eux. Caton malheureuſement Av. J. C. 112. s'y engagea, & à l'inſtant ſon armée

fut si bien enveloppée, qu'il n'y eut pas un seul homme qui pût s'échapper.

Av. J. C. 111. Didius, peu de tems après, en rencontra quelques troupes qui ravageoient les campagnes, & il les contraignit de regagner la Thrace.

110. Drusus les poussa encore plus loin & les empêcha de passer le Danube.

Minucius en défit un grand nombre sur les bords de l'Ebre, mais il perdit beaucoup d'hommes & de chevaux en voulant profiter des glaces pour traverser ce fleuve.

Pison pénétra jusqu'aux monts Rhodope & Caucase, & Curion jus-
74. qu'en Dace. L'horreur qui le saisit, en entrant dans les sombres forêts de cette contrée, l'empêcha d'aller plus loin.

77. Appius s'avança jusques dans le pays des Sarmates, & Lucullus jusques près du Tanaïs & du Palus

Méotide, qui sont les confins de ces différens peuples.

Pour les domter on eut recours à leurs cruautés & on devint barbare avec eux ; le feu, le fer, tout fut employé contre les prisonniers : le supplice qu'ils trouverent le plus cruel ce fut d'avoir les mains coupées & d'être obligés de survivre à ce châtiment.

CHAPITRE V.

Guerre de Mithridate.

LE royaume de Pont est situé au Septentrion, près du Pont-Euxin, qui est à sa gauche & qui lui a donné son nom. Le premier qui, à ce qu'on prétend, y régna, fut Aëtas, & le second, Artabaze, descendant de l'un des sept Perses si renommés dans l'histoire. Quoi qu'il en soit, Mi-

thridate tenoit les rênes de cet empire au tems dont nous parlons, & l'on peut dire que jamais Rome n'eut en tête un si puissant ennemi; car Pirrhus & Annibal, tout formidables qu'ils étoient, furent mis hors de combat, le premier en quatre ans & le second en dix-sept; mais Mithridate résista pendant quarante ans. Ce ne fut que par trois grandes guerres qu'on parvint à le réduire, &, pour le dire enfin, il fallut être aussi heureux que Sylla, aussi brave que Lucullus & aussi grand capitaine que Pompée pour délivrer Rome d'un adversaire aussi redoutable.

Mithridate, en prenant les armes, persuada à Cassius, qui pour lors étoit Préteur en Asie, qu'il n'avoit d'autre intention que de se venger de Nicomede, Roi de Bithynie, qui tous les jours entreprenoit sur ses frontieres; mais dans le fait il y avoit long-tems

que ce Prince ambitieux aspiroit à la conquête de l'Asie & même à celle de l'Europe. La crise actuelle de notre République ne pouvoit que l'encourager & lui donner les plus flateuses espérances, puisque Marius, Sylla & Sertorius, en nous divisant par des troubles domestiques, sembloient (1) laisser les portes de l'empire ouvertes à qui voudroit s'en emparer. Les plaies qui nous déchiroient & le délabrement de nos troupes offrant donc à Mithridate l'instant le plus favorable pour satisfaire son ambition, on vit tout à coup l'orage de la guerre de Pont s'élever des extrêmités du Septentrion & venir fondre sur nous.

Les premiers coups tomberent sur

---

(1) J'ai cru pouvoir substituer cette métaphore à celle de Florus, qui dit que *ces troubles présentoient à découvert le flanc de l'empire.*

la Bithynie, qui fut prise, & la terreur soumit bientôt toute l'Asie. Quantité de villes & de peuples, qui s'étoient attachés à nous, se déclarerent pour le vainqueur. Rien aussi n'étoit comparable à l'activité de Mithridate; il étoit par-tout; c'étoit lui-même qui dirigeoit & pressoit toutes les opérations, & sa cruauté ne lui servit pas moins que sa valeur. Quoi de plus inhumain que l'édit par lequel il ordonna qu'on massacrât tous les Romains qui étoient répandus dans l'Asie, & qu'on détruisît leurs maisons; leurs temples & leurs autels! C'étoit à la vérité violer tous les droits divins & humains; mais en jettant la terreur par toute l'Asie, il étoit sûr qu'elle se communiqueroit à toute l'Europe.

En effet, Archélaüs & Néoptoleme ses lieutenans s'emparerent non-seulement des Cyclades, de

Délos & d'Eubée, mais encore d'Athenes, l'ornement de la Grece. Il n'y eut que Rhodes qui nous demeura fidele.

Déja l'Italie & la capitale trembloient pour elles-mêmes. Lucius Sylla, grand homme de guerre, se mit promptement en marche, &, après avoir repoussé l'ennemi qui étoit venu fondre sur lui, il alla sur le champ assiéger Athenes, dont il garda si bien toutes les avenues, que les habitans de ce riche magasin de l'univers furent réduits à se nourrir de chair humaine; il détruisit leur port de Pyrée, ruina au moins six de leurs murailles, &, malgré toute l'ingratitude dont il les accusoit, il leur pardonna enfin par respect pour leurs ancêtres & en faveur de leur piété & de leur réputation.

Après avoir ensuite forcé les garnisons ennemies de sortir d'Eubée &

de la Béotie, deux batailles qu'il livra à Mithridate, l'une auprès de Chéronée & l'autre auprès d'Orchomene, acheverent de dissiper toute Av. J. C. 84. l'armée de ce Prince.

Il ne s'en tint pas là; il passa en Asie, y poursuivit Mithridate & le fit avec tant de succès, qu'il l'eût entierement désarmé, s'il n'eût point été trop pressé d'aller jouir de son triomphe. Il fit donc la paix à condition que la Bithynie retourneroit
81. à Nicomede & la Cappadoce à Ariobarzanes, & se contenta d'avoir remis l'Asie sous notre obéissance.

Les peuples de Pont, au lieu de perdre courage, n'en devinrent que plus animés contre nous. Mithridate, qu'on n'avoit qu'écarté, attiré par les délices de l'Europe & de l'Asie, résolut, non pas d'en tenter la conquête comme d'une terre ennemie, mais d'y rentrer comme dans un

empire qu'on lui avoit injuſtement ravi. De même qu'un incendie mal éteint renaît bientôt, & que ſes flammes reprennent plus d'activité; ainſi l'on vit Mithridate, auſſi puiſſant que jamais, & ſuivi de toutes les forces de ſon royaume, venir par terre, par mer & par tous les fleuves pour s'emparer de l'Aſie.

Cyſique, que ſa citadelle, ſes murs, ſon port & ſes tours de marbre rendent ſi fameuſe, eſt une des plus belles villes que l'on rencontre ſur les rivages de l'Aſie. Elle parut une ſeconde Rome au Roi de Pont; il réſolut de l'aſſiéger: déja elle étoit ſur le point de ſe rendre, lorſque, par un meſſager que l'on avoit attaché à une outre & que les vaiſſeaux ennemis laiſſerent paſſer comme un monſtre marin, Lucullus fit dire à cette ville qu'elle ne perdît point courage, parce qu'il étoit en marche

pour la secourir. On ne songea donc plus qu'à se bien défendre.

Cependant le siége traînant en longueur, la famine & la peste affligerent l'armée de Mithridate, & il se vit réduit à décamper. Lucullus le poursuivit, l'attaqua & lui tua tant d'hommes, que le Granique & l'Esape resterent long-tems teints de sang. Ce Prince, toujours fertile en expédiens, eut recours à la ruse pour sauver les débris de son armée; comme il connoissoit la cupidité de nos soldats, il ordonna aux fuyards de répandre sur leurs routes tout leur butin & leur argent; de sorte qu'au lieu de poursuivre l'ennemi, on s'amusa au pillage.

Av. J. C. 71.

Mithridate, dans sa retraite, ne fut pas plus heureux sur mer que sur terre. On eût dit qu'Eole & Neptune agissoient de concert avec Lucullus. Une violente tempête s'éleva sur le

Pont-Euxin ; & la flotte, qui étoit des plus considérables, puisqu'elle étoit composée de plus de cent voiles, fut aussi maltraitée que si elle eût essuyé le plus rude combat.

Plus néanmoins les forces de Mithridate diminuoient, plus son courage augmentoit. N'étant plus en état de soutenir lui seul tous les coups que Rome lui portoit, il demanda du secours à ses voisins, & bientôt il enveloppa dans sa ruine presque tout l'Orient & le Septentrion. Les Ibériens, les Caspiens, les Albaniens & les deux Arménies prirent son parti ; mais l'heureuse étoile de Pompée ne fit servir tant de peuples réunis qu'à rendre son nom plus célebre & à donner plus d'éclat à ses triomphes. Av. J. C. 64.

Cet illustre favori de la fortune, s'appercevant que déja toute l'Asie se déclaroit contre Rome, & que

tous les jours le nombre des confédérés augmentoit, résolut d'empêcher leur réunion. Il fit faire en diligence un pont de bateaux sur lequel il traversa l'Euphrate, qu'aucun général Romain n'avoit passé avant lui, poursuivit le Roi fugitif jusqu'au milieu de l'Arménie, l'attaqua &, par une seule victoire, eut le bonheur de l'anéantir. La bataille se donna pendant la nuit, & la lune elle-même parut vouloir contribuer à la défaite de Mithridate, puisque durant tout le combat sa lueur ne parut que derriere les bataillons de ce Prince, ce qui fit que ses soldats, prenant souvent leurs ombres pour l'ennemi, perdirent une infinité de coups. Cette nuit fut si fatale au Roi de Pont, qu'il en fut tout-à-fait terrassé. Il eut beau se retourner & tenter tout pour se venger; semblable à ces serpents à qui on a écrasé la tête

tête & qui cependant menacent encore de la queue, ses efforts furent toujours inutiles.

Après sa défaite, il alla se réfugier à Colchos. De-là il avoit dessein d'aller parcourir tous les rivages de la Sicile, de conquérir ensuite la Campanie & de joindre le Bosphore à la Colchide; enfin, il devoit, après avoir traversé la Thrace, la Macédoine & la Grece, aller surprendre l'Italie & s'en emparer. Tous ces projets furent rompus par la révolte de ses sujets & par la perfidie de Pharnace son fils. Réduit au désespoir & ne pouvant s'empoisonner, il se poignarda.

Cependant Pompée poursuivoit les restes des rebelles de l'Asie & couroit de province en province. A l'Orient il défit les Arméniens & s'empara d'Artaxate leur capitale. Tigrane vint implorer sa clé-

mence, & il lui rendit son royaume.

Au Septentrion vers la Scythie, où, comme s'il eût été sur mer, il n'avoit d'autre guide que les étoiles; il domta les peuples de la Colchide, pardonna aux Ibériens & aux Albaniens, & alla ensuite camper au pied
Av. J. C. 63. du mont Caucase. Alors il envoya ordre à Orode, Roi de Colchide, de quitter ses montagnes & de venir habiter la plaine. Arthoce, Roi d'Ibérie, fut obligé de lui donner ses propres enfants en ôtage, & Orodes, Roi d'Albanie, lui ayant envoyé un lit d'or & d'autres présens, il l'en récompensa libéralement.

62. Il tira ensuite vers le Midi, passa par le mont Liban, par Damas & par les forêts odoriférantes de ces contrées qui produisent l'encens & le baume, traversa l'Arabie où on lui offrit des troupes, & s'avança vers Jérusalem, dont les Juifs lui refu-

ſerent d'abord les portes. Ce fut là qu'il vit ſous un ciel d'or cette fameuſe vigne, dont cette nation, qui blâme tous les cultes, faiſoit un ſi grand myſtere.

Hircan & Ariſtobule ſe diſputoient alors la couronne de Judée. On prit Pompée pour arbitre : il adjugea la couronne au premier de ces deux freres & fit renfermer le ſecond, parce qu'il refuſoit de ſe ſoumettre à ſa déciſion.

C'eſt ainſi que l'Aſie, qui d'abord ſervoit de bornes à l'empire Romain, en devint le centre ; car, à l'exception des Parthes, avec qui on fit alliance, & des Indiens, qui ne nous connoiſſoient pas encore ; toutes les contrées ſituées entre la mer Rouge, la mer Caſpienne & l'Océan furent ou ſubjuguées ou réunies à l'empire par Pompée.

CHAPITRE VI.

Guerre contre les Pirates.

TANDIS que nos armes se trouvoient partagées dans différentes parties de la terre, des Pirates, qui infestoient toutes les mers, avoient interrompu le commerce; il n'y avoit plus de circulation; il sembloit que tous les vaisseaux s'étoient renfermés dans les ports dans la crainte d'essuyer quelque tempête.

Ces Pirates étoient les Ciliciens, que les troubles de l'Asie rendoient tous les jours d'autant plus téméraires, qu'ils nous y voyoient occupés sans cesse contre Mithridate. Profitant de la guerre que nous avions à soutenir contre ce Prince & qui nous tenoient éloignés d'eux, ils ne se répandirent d'abord, sous la con-

duite d'Isidore, que sur les mers voisines qui touchent à l'isle de Crete, & à Cyrene, à l'Epire & à l'Achaïe, & sur le golfe de Malée, qu'ils nommoient le Golfe d'or, à cause des grandes prises qu'ils y faisoient. Publius Servilius fut envoyé contr'eux avec une grande flotte, & il étoit parvenu, quoiqu'avec beaucoup de pertes, à donner la chasse à tous ces petits corsaires : il s'étoit même emparé de leurs plus belles places, qu'ils enrichissoient journellement par leurs pirateries ; il avoit détruit Phasélis, Olympe & enfin Isaure, le boulevard de toute la Cilicie, qui lui coûta tant de peines, qu'elle lui mérita le surnom d'*Isaurique*, qu'il croyoit avoir bien mérité. Mais tant de pertes ne les domterent point : Servilius ne se fut pas plutôt retiré, que ces brigands, semblables à ces animaux amphibies qui se plaisent à

Av. J. C. 77.

changer d'élément, impatiens de revoir la mer, l'infesterent de nouveau & s'étendirent même encore plus loin qu'ils n'avoient fait jusqu'alors.

Av. J. C. 65. Pompée, l'heureux Pompée fut chargé de les châtier ; car on ne crut pas pouvoir mieux faire que de déférer cet honneur au vainqueur de Mithridate. Il le reçut avec joie, &, pour extirper entiérement ces écumeurs de mer, il équippa une des plus puissantes & des plus belles flottes que jamais Rome ait eues : elle étoit composée d'un si grand nombre de vaisseaux, appartenans ou à la République, ou aux Rhodiens, qui vinrent nous secourir, que, par la distribution qu'il en fit, elle suffit pour boucher tous les détroits tant du Pont que de l'Océan.

Gellius fut chargé de garder la mer de Toscane, Plotius celle de

Sicile, Gratilius le golfe Ligurique, Pompéius celui des Gaules, Torquatus celui des isles Baléares, Tibérius Néron le détroit de Gibraltar qui communique à notre mer, Lentulus la mer de Libie, Marcellinus celle d'Egypte, les jeunes Pompées l'Adriatique, Varron Térentius celle d'Egée & le Pont-Euxin, Métellus celle de Pamphilie, & Cépion celle d'Asie. Pour les deux embouchures de la Propontide, Porcius Caton les ferma entiérement. Toutes les rades, les golfes, les anses, les retraites, les promontoires, les détroits & les péninsules furent, en un mot, si bien garnis, que pas un Pirate ne pouvoit échapper à Pompée. Alors, il s'avança lui-même vers la Cilicie, qui étoit l'origine & la source de la guerre. Les ennemis se trouvant pressés se préparerent au combat, & ce ne fut point l'audace qui les y

détermina, c'est qu'il ne leur étoit pas possible de l'éviter. Cependant ils soutinrent, on ne peut pas mieux, le premier choc; mais à peine eurent-ils vu flotter les débris de quelques-uns de leurs navires, qu'ils abandonnerent leurs traits & leurs rames, & que, pour faire entendre qu'ils se rendoient, ils se mirent tous à frapper des mains. Jamais victoire ne coûta si peu de sang, & on n'eut jamais de vassaux plus fideles que le devinrent par la suite les Ciliciens.

Pour prévenir toute rechûte de leur part, Pompée, qui prévoyoit tout, les éloigna de la mer & leur donna des terres à cultiver au-delà de la Méditerranée; de façon que non-seulement la navigation se trouva libre, mais que les cultivateurs furent rendus à leur premier élément. Il est difficile de décider si la victoire de notre général fut plus

prompte qu'heureuse, puisqu'il n'employa pas plus de quarante jours à cette expédition & qu'il ne perdit pas un seul vaisseau. Rien du moins de plus constant & de plus durable que le succès de cette guerre, puisqu'on n'entendit plus parler de Pirates.

CHAPITRE VII.

Guerre de Crete.

Les Romains, s'il faut parler vrai, furent les seuls auteurs de cette guerre. L'isle de Crete offroit une conquête trop belle pour qu'on ne cherchât pas à la tenter. On arma donc contr'elle, sous prétexte qu'elle avoit secouru Mithridate ; & Marc-Antoine, qui fut chargé de cette expédition, croyoit être si sûr de la victoire, qu'il embarqua beaucoup

plus de chaînes que d'armes. Il fut puni de sa présomption ; la plupart de ses vaisseaux furent surpris par

Av. J. C. 72. les Crétois, qui, ayant pendu les prisonniers aux voiles & aux cordages, en firent des especes de trophées & s'en retournerent comme des triomphateurs dans leurs ports.

66. Metellus entra dans la suite dans l'isle, y mit tout à feu & à sang, & força les ennemis de se retirer dans leurs meilleures places, dans Gnosse, Erythrée & Cydonée, que les Grecs nomment la mere des villes. Effrayés par les mauvais traitemens que l'on faisoit souffrir aux prisonniers, quelques-uns s'empoisonnerent, & d'autres députerent vers Pompée, qui pour lors étoit en Asie, pour implorer sa clémence & l'assurer de leur soumission. Celui-ci, pour qui rien n'étoit plus flatteur que de voir ainsi son nom considéré dans un autre

départemerit que le sien, leur envoya Antoine pour recevoir leurs hommages ; mais Metellus, jaloux & irrité, n'en devint que plus implacable. Il assiégea Cydonée, défit Lasthene & Panare, qui étoient les deux gouverneurs qui y commandoient, & tout couvert de gloire retourna à Rome. Le surnom de *Crétois* fut pourtant tout le fruit qu'il retira de cette fameuse victoire. Av. J. C. 60.

CHAPITRE VIII.

Guerre des isles Baléares.

La conquête de ces isles valut au jeune Metellus le surnom de *Baléarique*, comme la conquête de la Macédoine & celle de l'isle de Crete avoient mérité à son pere le surnom de *Macédonien* & à son frere celui de *Crétois*.

Les Baléares étoient de ces brigands qui pour lors infestoient les mers par leurs pirateries ; c'étoit pourtant des hommes si farouches & si sauvages, qu'on ne les croyoit seulement pas capables d'oser regarder la mer du haut de leurs rochers.

Montés sur de mauvais navires, ils tâchoient d'en surprendre quelques autres au passage, lorsqu'ils apperçurent une de nos flottes qui cingloit vers leurs isles. Aussi-tôt, animés par l'espoir du pillage, ils se déterminerent à faire voile sur elle, & l'attaquerent avec tant de furie, qu'en un instant ils la couvrirent de pierres ; car les frondes sont les seules armes dont se servent ces insulaires : ils en portent ordinairement chacun trois au combat, & il est rare qu'ils manquent leur coup ; mais peut-on s'en étonner ? puisque

cet exercice fait, dès leur plus tendre jeunesse, leur unique occupation, & que les meres, pour y accoutumer de bonne heure leurs enfans, les obligent d'atteindre d'un coup de pierre chaque morceau qu'elles leur donnent.

Lorsque les Baléares eurent jetté leur premier feu, on s'approcha d'eux & on leur lança quelques traits. Surpris & déconcertés par l'effet de nos éperons & de nos fers meurtriers, ils prirent la fuite &, comme un troupeau qu'on auroit poursuivi, ils regagnerent promptement leurs rivages en jettant de grands cris. Il fallut, pour les vaincre, les aller chercher sur leurs collines.



CHAPITRE IX.

Expédition contre l'isle de Cypre.

Le tems marqué pour la conquête des isles étoit arrivé. Celle de Cypre, si renommée dans l'antiquité pour ses richesses, qui l'ont fait consacrer à Vénus, ne fit aucune résistance. Le peuple Romain avoit fait jusqu'alors éclater sa générosité en rendant aux Rois vaincus jusqu'à leurs états; mais, sous le tribun Publius Clodius, on se comporta tout autrement à l'égard de Ptolemée, qui pour lors régnoit dans cette isle. Quoique ce Prince fût notre allié & notre ami, on sçut que ses trésors étoient réellement si considérables, qu'on eut ordre de les confisquer. Porcius Caton les fit transporter à Rome par le Tibre, ce qui augmenta, beau-

coup plus qu'aucun triomphe ne l'avoit encore fait, le fisc de la République.

Ptolemée, ne pouvant survivre à cette perte, s'empoisonna.

CHAPITRE X.

Guerres des Gaules.

LA fortune, qui avoit favorisé Pompée dans la conquête de l'Asie, voulut que César eût la gloire de subjuguer ce qui restoit en Europe.

Il s'agissoit des Gaulois & des Germains, les plus redoutables de tous les peuples, & de la Grande-Bretagne, qui, quoique séparée du reste de la terre, trouva aussi son vainqueur.

Les Suisses, situés entre le Rhône & le Rhin, firent naître les premiers troubles des Gaules. Se trouvant trop

resserrés dans leur pays, ils avoient pris le parti, pour s'interdire tout retour, de mettre le feu à leurs villes ; & ils étoient venus nous demander des terres. On ne voulut point d'abord les rebuter ; on se contenta de leur demander quelque tems pour délibérer. Cependant César, craignant qu'ils ne lui échapassent, fit couper le pont du Rhône, &, semblable à un berger qui chasse devant lui son troupeau, il contraignit ainsi ces hommes belliqueux de retourner au plutôt aux débris de leurs anciennes demeures.

Av. J. C. 55. La seconde guerre fut contre les Belges, & elle fut beaucoup plus sanglante que la précédente, parce que ces peuples combattoient pour leur liberté. Dans les différentes batailles qu'on leur livra, plusieurs de nos soldats firent des prodiges de valeur ; mais rien n'est comparable

à ce que fit César lui-même. Indigné de voir, dans une occasion, ses troupes prêtes à quitter le champ de bataille, il arrache le bouclier de la main d'un des fuyards, se met à la tête de l'armée & r'engage l'action.

Il attaqua ensuite les Vannois, & il eut plus à combattre contre la mer que contr'eux; car leurs navires étant d'une très-mauvaise construction, le moindre choc les submergeoit; mais, comme ils ne s'écartoient point de leurs rivages, à peine les avoit-on joints, que le reflux de la mer éloignoit nos vaisseaux, &, comme si l'Océan eût été contre nous, toutes nos attaques devenoient inutiles. Av. J. C. 54.

La diversité des nations & des lieux en occasionna beaucoup dans les actions qu'on leur livra.

Pour vaincre les Aquitaniens, peuple naturellement fin & rusé, il fallut les tenir comme bloqués dans

leurs cavernes où ils s'étoient retirés à notre approche.

Les Morins (*peuple de Picardie & de Flandres*) s'étant aussi cachés dans leurs forêts, il fallut y mettre le feu.

Qu'on ne s'imagine pas, au reste, que les Gaulois n'ont que de la férocité; ils ont aussi de la ruse. Induciomarus, de concert avec les Tréviriens, & Ambiorix avec les Eburons, ayant résolu notre perte, marcherent à la rencontre des lieutenans de César pour tâcher de les surprendre. Mais Dolabella défit entiérement Induciomarus & remporta sa tête en triomphe. Quant à Ambiorix, il avoit si bien pris ses mesures, que nous ayant attirés dans un défilé, il nous tailla en pieces, pilla notre camp & y fit un butin très-considérable. Cotta & Titurius Sabinus perdirent la vie dans ce combat, & on ne put venger leur mort, parce

qu'Ambiorix, après sa victoire, se sauva au-delà du Rhin & ne reparut plus. Il fallut donc se contenter de ravager pendant quelque tems les terres que ce fleuve arrose, pour le punir, en quelque sorte, de ce qu'il avoit favorisé la fuite de nos ennemis.

La premiere guerre que l'on entreprit contre les Germains fut très-légitime. Tous les jours les Æduins se plaignoient de leurs incursions. César envoya ordre à leur Roi de venir le trouver. *Qui est César?* répondit fierement Arioviste aux envoyés; *qu'il vienne lui-même ici s'il veut me parler; quel droit a-t-il de prendre connoissance de ce qui se passe dans notre Germanie? Me mêlé-je des affaires de Rome?* Av. J. C. 56.

Une telle réponse & la vue du nouveau peuple qu'on avoit à combattre causerent tant de frayeur,

que chacun étoit occupé de tous côtés, & jusques dans les endroits les plus sûrs du camp, à faire son testament. Mais plus les Germains étoient grands & replets, plus ils présentoient de surface pour les blesser. On n'eut pas lancé les premiers traits, qu'ils formerent ce qu'on appelle la tortue, c'est-à-dire, qu'ils se séparerent en différens pelotons, & que, se serrant les uns contre les autres, ils se cacherent sous leurs boucliers. Nos soldats, dans la chaleur de l'action, étoient si acharnés, que, montant sur tous ces boucliers, on les voyoit en descendre pour aller enfoncer leurs épées dans la gorge des ennemis.

On croyoit les Germains domtés, lorsque les Tencteres vinrent se
Av. J. C. 53. plaindre d'eux. César passa promptement la Meuse & le Rhin sur un pont de bateaux & s'avança jusques

dans la forêt d'Hercynie. Il ne rencontra personne ; tout avoit pris la fuite & s'étoit caché ou dans des marais, ou dans les endroits les plus épais de la forêt, tant étoit grande, dans le canton, la terreur du nom Romain.

Cependant César vouloit absolument combattre. Après avoir donné le tems aux ennemis de rentrer dans leurs villes, il passa de nouveau le Rhin, dans l'espérance de les rencontrer ; mais leur frayeur, en voyant le fleuve enchaîné, pour ainsi dire, par nos bateaux, n'en étant devenue que plus grande, ils avoient tous disparu & avoient promptement regagné leurs forêts & leurs marais.

César étoit outré. Maître néanmoins de la terre & de la mer, il jetta les yeux sur l'Océan, &, comme si les bornes de notre empire eussent été trop resserrées, il résolut de tenter

quelques nouvelles découvertes : il équippa donc une flotte, & on fit le trajet avec une vîtesse incroyable, puisqu'étant parti à la (1) troisieme veille, c'est-à-dire, sur le minuit d'un des ports des Morins, il aborda encore avant midi dans la Grande-Bretagne.

A son approche, tout fut en tumulte sur le rivage. Des chars remplis d'hommes effrayés arrivoient de tous côtés. Pour vaincre, il n'eut pas besoin de combattre. La terreur qu'il inspiroit lui suffit. Il prit les
Av. J. C. 50. armes & les otages qu'on lui présenta, & il auroit poussé plus loin, si l'Océan ne l'avoit point puni de sa témérité par un naufrage.

De retour dans les Gaules, il

(1) Les nuits des Romains étoient partagées en quatre veilles, dont chacune étoit composée de trois heures, & la premiere commençoit à six heures du soir.

équippa une nouvelle flotte beaucoup plus considérable que la premiere, renforça ses troupes, se remit en mer, revint sur les Bretons, les pourſuivit jusques dans la forêt de Calidon, & fit prisonnier un de leurs Rois ou du nom ou du pays des Cavelans. Content de les avoir vaincus, car il cherchoit plutôt à acquérir de la gloire que des provinces, il repassa avec beaucoup plus de butin que la premiere fois. L'Océan parut alors lui déférer la supériorité & il lui accorda le trajet le plus heureux. Av. J. C. 52.

Sur ces entrefaites, un homme, dont la taille prodigieuse, les armes, la fierté & le nom même avoient quelque chose de terrible, Vercingentorix, en un mot, excita dans les Gaules un soulevement général & leur fit faire un dernier effort. L'Auvergne, le Berry, le pays Chartrain

& la Bourgogne, tout prit les armes.

Les peuples répandus dans ces différentes contrées se réunissoient de tems en tems dans leurs bois sacrés pour y célébrer les louanges de leurs Dieux. C'étoit ces jours de fêtes que Vercingentorix choisissoit pour leur faire sentir toute la honte de leur esclavage & les animer à la vengeance.

César étoit alors à Ravennes, où il faisoit de nouvelles levées; &, comme les neiges étoient fort hautes, les Gaulois s'étoient persuadés qu'il lui seroit impossible de venir à eux. Mais il n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit, que n'écoutant que son heureuse témérité & passant par des montagnes & des chemins qui jusqu'alors avoient paru impraticables, il traverse les Alpes avec un camp volant, rappelle ses troupes qui étoient dispersées dans différens quartiers

quartiers d'hiver & paroît au milieu des Gaules avant même que l'on se soit douté de son arrivée.

Sans perdre de tems, il met le siége devant les villes les plus considérables des pays révoltés, prend Bourges, passe au fil de l'épée la garnison qui étoit de quarante mille hommes, & réduit en cendres Alise que deux cents cinquante mille jeunes gens défendoient.

Tout le fort de la guerre tomba ensuite sur Gergovie en Auvergne. Il y avoit dans cette ville plus de quatre-vingt mille hommes, & ses murs, sa citadelle & ses rochers étoient inaccessibles. Il la bloqua, en l'environnant d'une tranchée soutenue de bonnes palissades, d'un large fossé par lequel il fit couler la riviere, de dix-huit petits forts & d'un bon parapet. La famine contraignit bientôt les assiégés de faire

une sortie. César les arrêta dans la tranchée ; on en fit un grand carnage à coups d'épées & de pieux, & enfin on les contraignit de se rendre. Vercingentorix lui-même, dont la reddition faisoit le principal avantage de cette victoire, vint trouver notre général dans son camp pour lui demander la paix, & lui dit, en jettant son armure à ses pieds : *je te livre un vaillant homme qui confesse qu'un capitaine encore plus vaillant que lui l'a vaincu.*

CHAPITRE XI.

Guerre des Parthes.

Av. J. C. 52. TANDIS que César domtoit les Gaulois au Septentrion, les Parthes nous donnerent à l'Orient un furieux échec, & on ne put pas en accuser la fortune. Point de consolation dans

cette défaite. Les hommes & les Dieux s'étoient en vain réunis pour retenir Crassus ; sa cupidité l'avoit emporté. Déja il croyoit tenir tout l'or des Parthes ; mais que son espoir fut trompé ! Onze légions furent taillées en pieces, & il perdit lui-même la vie.

Lorsqu'il étoit sorti de Rome pour entreprendre cette guerre, Metellus, tribun du peuple, qui avoit tout employé pour l'en détourner, avoit vomi contre lui mille imprécations. En passant par Zeugma, un tourbillon lui avoit enlevé ses enseignes ; elles étoient retombées dans l'Euphrate, & il n'y avoit jamais eu moyen de les en retirer : près de Nicéphorium, où il s'étoit campé, Orodes, Roi des Parthes, lui avoit envoyé des ambassadeurs pour lui rappeller les traités que son peuple avoit faits avec Pompée & Sylla ; mais déca-

par ſon avarice, & ne cherchant pas même à la maſquer, toute la réponſe qu'il fit à Orodes ce fut qu'il l'attendoit à Séleucie. On ne doit donc pas s'étonner ſi les Dieux, vengeurs de l'infraction des traités, ſeconderent ſi viſiblement dans cette guerre les ruſes & la valeur des ennemis.

La premiere faute que fit Craſſus ce fut de s'éloigner de l'Euphrate, puiſqu'il ne pouvoit recevoir des vivres que par ce fleuve qui, par derriere, lui ſervoit de remparts. La ſeconde, ce fut de ſe fier à un faux transfuge, Syrien de nation, nommé Mezera, qui, au lieu de guider notre armée par des chemins écartés, la conduiſit dans une vaſte campagne, où elle ſe trouva expoſée à toute l'impétuoſité des Parthes.

Craſſus ne ſe fut donc pas plutôt approché de Carres, que Sillacès & Surena commencerent à faire dé-

ployer leurs enſeignes où brilloient l'or & la ſoie, & bientôt toute leur cavalerie nous couvrit d'une grêle de traits. Cependant on avoit propoſé un pourparler à Craſſus, & il ſeroit tombé vif entre les mains des ennemis, ſi la réſiſtance des Tribuns ne l'avoit pas obligé de prendre la fuite. Il ſe fit tuer, & les Parthes remporterent ſa tête dans leur camp où elle devint le jouet de ces barbares. Son fils périt en même tems que lui & preſque ſous ſes yeux. Quant aux reſtes de notre armée, ils ſe ſauverent où ils purent, en Arménie, en Cilicie, ou en Syrie. A peine échappa-t-il quelques hommes qui puſſent venir annoncer à Rome notre défaite. La tête du général, à laquelle on avoit attaché ſa main droite, ayant été portée à Orodes, elle eſſuya les plus cruelles inſultes; car on y fit entrer de l'or fondu par

Av. J. C. 51.

la bouche, afin, difoit-on, que, comme le cœur de cet avaricieux avoit toujours brûlé du defir de l'or, les reftes de fon corps fuffent auffi confumés par l'or.

CHAPITRE XII.

Récapitulation.

Tel eft le troifieme âge du peuple Romain, durant lequel nous l'avons vu, ofant fortir de l'Italie, fe répandre fur les mers & porter fes armes par-tout l'univers. Nous en avons comparé les cent premieres années à l'âge d'or. La bonne foi & l'innocence régnoient alors parmi ce peuple; rien de plus pur que fes mœurs; toute efpece de crime lui étoit inconnue; il confervoit encore toute la droiture & la candeur des bergers, & d'ailleurs la rivalité de

Carthage suffisoit seule pour maintenir l'ancienne discipline. Quant aux cent dernieres années, qui commencent à la ruine de Carthage, de Corinthe & de Numance, & à la mort d'Attalus, Roi d'Asie, qui nous légua tous ses biens, & qui sont terminées par les exploits d'un César, d'un Pompée & enfin d'Auguste, dont je parlerai bientôt; si de brillans succès les ont illustrées, on a bien à rougir des séditions & des meurtres qui les ont souillées.

C'est durant ce siecle, à la vérité, que l'on voit le peuple Romain, sans espoir d'en devenir plus riche, se faire un grand nom dans les plus belles & les plus fortes provinces, comme les Gaules, la Thrace, la Cilicie & la Cappadoce; on le voit même porter ses armes jusqu'en Arménie & dans la Grande-Bretagne. Rien de plus beau & de plus glo-

rieux; mais c'eſt auſſi durant ce même ſiecle qu'en proie à des diviſions domeſtiques on nous voit tourner nos armes contre nous-mêmes, & combattre non-ſeulement contre nos propres alliés, mais contre des eſclaves & des gladiateurs. Tout notre ſénat lui-même, quoi de plus honteux & de plus pitoyable ! oubliant les intérêts de la patrie, ſe livre alors à des factions, à des querelles de particuliers. Ne nous eût-il pas été plus avantageux de nous contenter de la Sicile & de l'Afrique, ou même de n'avoir jamais penſé à les conquérir, & de nous borner à notre Italie, que de monter au faîte de la grandeur, pourquoi ? pour employer contre nous-mêmes nos propres forces. Oui, trop de proſpérité a été l'unique cauſe des guerres civiles. La Syrie d'abord, par les conquêtes que nous y fîmes, & l'Aſie

ensuite, où Attalus nous avoit légué tous ses états, furent les sources de notre corruption. Tant de biens & de richesses séduisirent nos premieres moeurs, & bientôt nos vices nous fascinant les yeux, nous tombâmes dans la fange des plus honteux désordres. Qu'est-ce, en effet, qui nous fait demander des terres & des vivres à nos Tribuns, si ce n'est le luxe qui nous tyrannise? On en refuse, & c'est ce qui occasionne les deux séditions des Gracques & celle d'Apuléius. Pourquoi les Chevaliers se séparent-ils du sénat & veulent-ils prendre connoissance des affaires, si ce n'est pour contenter leur avarice, en disposant à leur gré des impôts & des revenus de la République, & même en vendant leurs propres jugemens? Le sénat, dans ces circonstances, souffre qu'on promette le droit de bourgeoisie aux Latins, &

c'est ce qui produit la guerre contre les alliés. Jamais les esclaves auroient-ils osé prendre les armes, si le luxe n'en eût pas introduit dans la République un trop grand nombre ? Jamais les gladiateurs se seroient-ils révoltés contre leurs maîtres, si, pour se concilier la faveur du petit peuple, qu'on captive facilement par les spectacles, & si, pour l'emporter les uns sur les autres, on n'eût point fait un art de ce qui faisoit auparavant le supplice des prisonniers ? Et, pour toucher des vices plus spécieux, jamais un Marius & un Sylla auroient-ils causé des séditions, si de trop grandes richesses n'eussent pas excité l'ambition qu'ils avoient de parvenir aux premiers honneurs ? Jamais Catilina auroit-il formé le projet de ruiner sa patrie, si, par une méprisable émulation, les grands ne se fussent point fait une loi de se ruiner en fêtes &

en dépenses? Jamais un César & un Pompée auroient-ils porté le fer & le feu jusques dans le sein de la République, si, à la faveur des biens immenses qu'ils possédoient, ils n'eussent pas aspiré l'un & l'autre à la souveraine domination?

Mais ces guerres domestiques veulent être toutes traitées séparément. Je les ai déja distinguées des guerres justes & légitimes entreprises contre les étrangers; je vais donc maintenant les rapporter chacune selon l'ordre des tems.

CHAPITRE XIII.

Séditions causées par la puissance attachée au Tribunat.

L'AUTORITÉ donnée aux Tribuns occasionna toutes les séditions. Chaque jour, sous prétexte de protéger

les Plébéiens, dont, par état, ils étoient les défenseurs, mais ne songeant réellement qu'à s'élever & à s'emparer insensiblement du gouvernement, on les voyoit se ménager l'attachement & briguer la faveur du peuple par de nouvelles loix, comme les agraires, les frumentaires & les judiciaires (1). Mais qui n'auroit point justifié leur conduite? Toutes ces loix avoient une apparence d'équité qui ne pouvoit que séduire. Quoi de plus juste, en effet, que de faire rentrer les Plébéiens

(1) Les loix agraires vouloient qu'on répartît entre les pauvres citoyens les terres usurpées ou acquises par les grands. Par les loix frumentaires, il étoit question de distribuer à vil prix ou gratuitement du bled à ceux qu'on supposoit dans l'indigence; & par les loix judiciaires, on ôtoit aux Sénateurs les fonctions de la magistrature pour en charger les Chevaliers.

dans les droits de leurs peres ? N'eût-il pas été honteux qu'une nation, à qui tout l'univers étoit soumis, fût contrainte d'aller demander des autels & des terres à ses voisins ? Quoi de plus conforme au droit naturel que de faire vivre une populace indigente des revenus de la République ? Quoi de plus propre, pour entretenir le bon ordre & conserver la liberté de chaque citoyen, que de balancer la puissance du sénat qui étoit en possession du gouvernement des provinces, en donnant au moins à l'ordre des Chevaliers, pour contrepoids, l'administration de la justice ? Cependant toutes ces innovations tendoient à la ruine de la République, dont les honneurs & les revenus devenoient le prix & le salaire de ceux qui la détruisoient; car, en transportant des Sénateurs aux Chevaliers le pouvoir que donne la magistra-

ture, c'étoit rendre ceux-ci juges & parties dans leurs propres causes, & par conséquent faire évanouir les impôts, qui sont le patrimoine de l'empire. L'achat du bled, qui devoit être distribué presque gratuitement aux pauvres, n'énervoit-il pas aussi la République en épuisant ses trésors? Rétablir les Plébéiens dans la possession des terres, n'étoit-ce pas ruiner enfin ceux qui pour lors les possédoient, qui faisoient eux-mêmes partie du peuple & à qui elles appartenoient par droit de prescription & d'héritage, puisqu'ils les avoient reçues de leurs ancêtres?

CHAPITRE XIV.

Sédition de Tiberius Gracchus.

Av. J. C. 131. Le premier feu des séditions fut allumé par Tiberius Gracchus, que

sa naissance, sa bonne mine & son éloquence élevoient, sans contredit, au-dessus de tous ses concitoyens.

Soit que dans la crainte d'être enveloppé dans la ruine de Mancinus, qu'on venoit de livrer aux ennemis, & par le commandement duquel il avoit fait un traité honteux avec les Numantins, il crût qu'il lui étoit essentiel de captiver la bienveillance du peuple; soit qu'ennemi de l'injustice & de la tyrannie, il ne pût voir sans peine les Plébéiens chassés de leurs terres; soit enfin qu'il fût excité par quelqu'autre motif secret, il prit sans doute une résolution bien hardie, lorsque, le jour qu'il avoit indiqué pour la publication de ses nouvelles loix, il monta sur la tribune aux harangues, accompagné d'une foule de partisans. Toute la noblesse, bien escortée & soutenue de quelques Tribuns, se trouva à cette publica-

tion; elle fit l'impoſſible pour empêcher qu'on ne reçût les loix, & Cnéus Octavius oſa lui-même s'oppoſer à leur établiſſement; mais dans le moment même Gracchus, oubliant qu'il étoit ſon collegue, le fit enlever de la tribune; ce qui l'effraya tellement, que, pour ne pas être immolé à la fureur du peuple, il abdiqua ſur le champ la magiſtrature.

Gracchus ſe fit donc créer Triumvir pour faire la diviſion des terres.

Quelques années après, tandis que dans une aſſemblée il tâchoit d'engager le peuple à le continuer dans ſa dignité, afin qu'il pût achever ce qu'il avoit commencé, une troupe de nobles, & ſur-tout de ceux à qui il avoit ôté des terres, ſe jetta ſur tous les Plébéïens qu'elle rencontra, en fit un grand carnage, & pourſuivant enſuite Gracchus luimême, le contraignit de ſe refugier

dans le Capitole. Comme, en fuyant, il portoit souvent les mains à la tête pour engager quelqu'un à prendre sa défense, la noblesse persuada au peuple qu'il demandoit le diadême. On courut aux armes, & Scipion Nasica profita de ce moment favorable pour se défaire de lui.

CHAPITRE XV.

Sédition de Caïus Gracchus.

CAÏUS GRACCHUS, qui avoit à venger la mort de son frere & qui vouloit maintenir les nouvelles loix, profita bien vîte de la fougue & de l'agitation des esprits pour engager les Plébéïens à demander le partage des terres; il leur promit même, pour flatter encore davantage leur espoir, qu'il leur feroit distribuer les biens dont Attalus venoit de nous faire héritiers. Av. J. C. 121.

Déja la faveur du peuple l'avoit fait continuer dans sa charge de Tribun, lorsque son collegue Minucius abrogea les nouvelles loix. Gracchus rassembla tous ses amis & se renferma dans le Capitole, si fatal à sa famille. Le massacre qu'on fit de tous ceux qui tenoient à lui l'obligea d'en sortir, & il se retira sur le mont Aventin, où il fut tué par le consul Opimius, qui s'étoit fait suivre par quelques partisans du sénat. Son cadavre fut exposé à mille insultes, & la tête de ce Tribun, que sa dignité rendoit sacrée, fut payée à ses assassins au poids de l'or.

CHAPITRE XVI.

Sédition d'Appuleius.

Av. J. C. 98. LA malheureuse fin des Gracques ne fut pas capable d'effrayer Appu-

léïus Saturninus. Il appuya fortement les loix de ces deux Tribuns. La protection de Marius enfloit son courage. Celui-ci, ennemi de tout tems de la noblesse, avoit profité de son consulat pour faire massacrer en pleine assemblée Annius, compétiteur de Saturninus au tribunat, & avoit appuyé, quoiqu'inutilement, de toute son autorité l'élection d'un certain Caïus Gracchus, homme sans naissance & sans nom, & qui n'avoit d'autre titre qu'une prétendue adoption dans la famille des Gracques.

Cependant Saturninus, ravi de voir tous les jours le sénat en bute à de nouveaux affronts, usa de tant d'artifices pour faire recevoir les loix, qu'il contraignit les Sénateurs eux-mêmes de s'obliger, par un serment, à les soutenir; les ayant menacés, s'ils persistoient dans leur résistance, de leur interdire le feu

& l'eau. Il n'y eut que Metellus qui refusa constamment de consentir à cette lâcheté & qui aima mieux se condamner à un exil volontaire.

Dès qu'il fut parti, Saturninus ne garda plus de mesures, & la noblesse effrayée n'osa s'opposer à ses entreprises.

Il y avoit trois ans que ce Tribun dominoit dans Rome, quand, se portant à un dernier excès d'audace, il osa troubler l'élection des Consuls par un nouveau meurtre. Glaucias, l'un de ses suppôts, & Caïus Memmius briguoient en même tems le consulat. Pour assurer l'élection du premier, il fit assassiner Memmius, & apprit avec joie qu'au milieu de tout ce tumulte les factieux l'avoient appellé leur Roi.

Le sénat irrité arma contre ce furieux, & Marius lui-même, ne pouvant plus le défendre, seconda

le sénat. On fit avancer des troupes vers la place publique dont Saturninus s'étoit emparé. Obligé d'en sortir, il alla se réfugier au Capitole; mais, dès qu'il vit qu'on lui avoit coupé l'eau, il envoya des députés aux Sénateurs pour les assurer de son repentir. Ils lui permirent de sortir du Capitole avec tous les chefs de son parti, & ils le reçurent même dans le palais où ils tenoient leurs assemblées. Sur le champ le peuple y accourut en foule, enfonça les portes, l'assomma à coups de pierres & de bâtons & mit son corps en pieces.

CHAPITRE XVII.

Sédition de Drusus.

LIVIUS DRUSUS fit enfin les derniers efforts pour faire confirmer les nou-

velles loix, & non-seulement il se servit de tous les avantages que lui donnoit sa charge de Tribun, mais déja il avoit gagné le sénat & toute l'Italie, & il étoit occupé à se faire de tous côtés de nouveaux partisans, lorsqu'on se défit de lui. Cependant sa mort ne calma rien, & l'incendie qu'il avoit allumé n'en devint que plus grand, parce que l'esprit de cabale devint héréditaire.

Les Gracques, par la loi judiciaire, avoient fait de Rome un monstre à deux têtes; les Chevaliers d'ailleurs étoient devenus si puissans, que, comme ils étoient maîtres des biens & de la destinée des Sénateurs & des nobles, tous les jours ils détournoient les revenus de la République & la pilloient impunément. Le Sénat eût bien voulu pouvoir remédier à de si grands abus; mais
Av. J. C. 92. l'exil de Metellus & la condamnation

de Rutilius ne lui laissant plus aucune autorité, on voyoit de jour en jour diminuer sa splendeur.

Ce fut en vain que Livius Drusus travailla de tout son pouvoir à la maintenir. Servilius Cépion, qui avoit autant de richesses, de courage & d'autorité que lui, ayant pris le parti des Chevaliers, la jalousie anima tellement le premier de ces deux rivaux, qu'ils ne purent plus se contraindre. Rome se trouva donc comme divisée en deux camps, au milieu desquels on remarquoit de part & d'autre les enseignes, les aigles & les drapeaux de la République.

Cépion, pour porter les premiers coups, entra comme un furieux dans le sénat & y accusa Scaurus & Philippe, deux des principaux de la noblesse, d'avoir brigué les honneurs & d'y être parvenus par des moyens

illicites. Drusus, pour être plus en état de lui faire face, s'attacha promptement les Plébéiens, en leur jurant qu'il maintiendroit toute sa vie les loix des Gracques, & en même tems il promit aux alliés de Rome qu'il leur procureroit le droit de bourgeoisie, s'ils vouloient entrer dans son parti. On rapporte qu'il dit dans ces circonstances *qu'il n'avoit rien laissé aux autres dont ils pussent faire des largesses, à moins qu'on ne voulût partager la boue ou l'air.*

Le jour de la publication des loix étant arrivé, tout Rome courut aux armes : on eût dit que l'ennemi étoit à ses portes. Cependant le consul Philippe osa résister au Tribun & désapprouver hautement ses desseins. Sur le champ un huissier le saisit à la gorge & ne le lâcha point qu'il ne lui eût fait sortir le sang par les yeux

&

& par les narrines. Cette violence réussit. Personne n'osa plus murmurer, & les loix furent reçues. Il ne s'agissoit plus que de tenir la promesse qu'on avoit faite aux alliés, & Drusus, au désespoir d'avoir causé témérairement tant de troubles, étoit fort embarrassé, quand un fer meurtrier termina ses jours & ses inquiétudes. Av. J. C. 90. 89.

Sa mort, comme nous l'avons dit, n'arrêta point les poursuites des alliés ; bientôt même, comme on ne se hâtoit pas de les satisfaire, ils prirent le parti de recourir aux armes.

CHAPITRE XVIII.

Guerre contre les alliés.

Nous ne donnons à cette guerre le nom de guerre contre les alliés

que pour en couvrir toute la honte ; car si l'on fait attention aux étroites alliances que les Romains avoient contractées avec les Etruriens, les Latins & les Sabins, ensorte qu'ils ne faisoient plus, pour ainsi parler, qu'une seule & même famille, on ne peut nier qu'il ne soit ici question réellement d'une guerre civile. Les alliés, quoiqu'en droit de demander le droit de bourgeoisie dans une ville qui leur avoit tant d'obligations, n'étoient pas moins coupables que des concitoyens qui prennent les armes les uns contre les autres. Mais le flambeau, que l'ambition de Drusus avoit allumé & qui l'avoit consumé lui-même, brûloit toujours, & la flamme avoit pris tant d'activité, par les promesses qu'il avoit faites à ces alliés, que toute l'Italie se trouvant en feu, on résolut la perte de Rome. Quel horrible & triste spectacle ! Le

Latium, le Picene, l'Etrurie, la Campanie & enfin l'Italie entiere arment contre leur mere & leur capitale. L'élite des plus vaillans & des plus fideles alliés suit les étendards de quelques avanturiers que des villes subalternes ont produits & élevés! Les Marses se laissent commander par un Popédius, & les Latins par un Afranius! Tandis que les Umbriens se rangent du côté des Sénateurs & des Consuls, les Samnites & les Lucaniens prennent pour chef un Télésinus! Un peuple, l'arbitre des Rois & des nations, ne peut lui-même se gouverner! Rome, en un mot, qui venoit de subjuguer l'Asie & l'Europe, est attaquée, par qui? par les habitans d'une Ville de Corfinium!

Le premier projet de cette guerre fut formé sur le mont Albain, où l'on prit la résolution d'immoler, pendant les féries Latines, les con- Av. J. C. 88.

ſuls Julius Céſar & Marcius Philippe au milieu des ſacrifices & au pied même des autels. Comme la conſpiration fut découverte ; la fureur des alliés n'éclata que dans Aſculum, ou au milieu des jeux ſolemnels qu'on y célébroit ; ils maſſacrerent les députés que Rome avoit envoyés pour y aſſiſter. Tel fut le début par lequel on ouvrit cette ſacrilége guerre.

Alors Popédius, chef de la conjuration, ſe rendit dans toutes les villes de l'Italie & y anima par-tout l'eſprit de révolte. Jamais Annibal ni Pirrhus ne firent tant de ravages, Ocriculum, Grumentum, Féſioles, Carſéoles, Réaté, Nucéria & Picence furent livrées au pillage, & on y mit tout à feu & à ſang. Rutilius & Cépion furent mis en fuite ; Julius Céſar lui-même, ayant perdu ſon armée, fut rapporté à Rome tout couvert de

sang, & mourut quelques jours après de ses blessures.

Mais notre bonheur, qui jamais ne parut plus grand que dans nos adversités, nous fit prendre enfin le dessus. On attaqua séparément tous les alliés, & Caton dissipa les Etruriens, Gabinus les Marses, Carbon les Lucaniens & Sylla les Samnites. Quant à Pompéïus Strabon, il ne Av. J. C cessa de porter par-tout la flamme & 87. le fer que lorsqu'il eut détruit Asculum, afin que, par cette espece de sacrifice, il appaisât les mânes de tant d'armées consulaires & qu'il satisfît aux Dieux des villes saccagées.

CHAPITRE XIX.

Guerre des esclaves.

QUOIQUE ce soit un crime d'avoir combattu contre des alliés, cepen-

dant on peut le pallier, puiſque ces peuples étoient libres & qu'ils n'étoient point d'une origine obſcure; mais avoir été obligé d'en venir aux mains avec des eſclaves, c'eſt ce qu'on ne peut pardonner au premier peuple de l'univers.

Dans un ſiecle plus reculé, Herdonius Sabinus avoit déja tenté de ſoulever les eſclaves contre leurs maîtres, & on ſçait que, profitant des troubles occaſionnés par les Tribuns, il s'étoit emparé du Capitole, dont bientôt il fut chaſſé par notre Conſul; mais on ne peut point donner à cette eſpece de ſédition le nom de guerre; il n'y en a eu qu'une de réelle, & c'eſt celle dont je vais parler.

Jamais la République n'avoit été ſi puiſſante, puiſque nos forces ſe faiſoient ſentir dans toutes les parties de l'univers, & néanmoins, qui le

pourra croire ? des esclaves causerent plus de maux à la Sicile que toutes les guerres Puniques.

La plupart des citoyens Romains ayant des terres dans cette isle, renommée pour sa fertilité, & qui, pour ainsi dire, est unie aux fauxbourgs de Rome, les faisoient cultiver par des hommes que l'on renfermoit tous les soirs & qui en tout tems étoient enchaînés.

Les mauvais traitemens qu'on leur faisoit souffrir occasionnerent leur révolte. Un Syrien nommé Eunus, car jamais on n'oubliera un nom si fatal à la République, fut l'auteur & le mobile de la conjuration. Contrefaisant l'inspiré & tenant en main une statue de la Déesse de sa patrie, dont il faisoit mouvoir artificieusement la chevelure, il feignit de ne soulever les esclaves que par l'ordre des Dieux; enfin, pour mieux per-

Av. J. C. 133.

ſuader qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel en lui, lorſqu'il vouloit haranguer, il cachoit dans ſa bouche une noix remplie de ſoufre & de feu, de ſorte qu'en pouſſant doucement ſon haleine, on en voyoit ſortir des flammes.

Deux mille témoins de ce prétendu miracle prirent d'abord ſon parti. Aidé de ce ſecours, il força les priſons où étoient retenus les eſclaves & en compoſa une armée de plus de ſoixante mille hommes; après quoi, pour mettre le comble à ſon impudence, il prit les marques de la royauté, & ſe jettant ſur une infinité de fortereſſes, de villes & de bourgades, il y mit tout à feu & à ſang. Il ne s'en tint pas là. Rome avoit armé quelques Préteurs & les avoit envoyés contre lui; il les attaqua; ils prirent la fuite, &, afin que notre honte fût complette, leurs camps

devinrent la proie du vainqueur. Ces Préteurs, il faut bien les nommer, étoient des Manilius, des Lentulus, des Pison & des Hypséus. C'est ainsi que des misérables, qui auroient dû périr par la main des gardes chargés de courir après eux, contraignirent leurs propres maîtres de fuir devant eux.

Cependant P. Rupilius prit le commandement de notre armée, & bientôt après les choses changerent de face : les esclaves furent vaincus & ensuite assiégés dans Enna ; la famine, comme une peste, en fit périr un grand nombre ; on chargea les prisonniers de chaînes & on les fit expirer sur des croix.

Rupilius de retour à Rome, se Av. J.C.
contenta de la simple ovation, pour 130.
ne point violer la dignité du grand triomphe.

A peine la Sicile commençoit-elle

à jouir d'un peu de repos, que d'autres esclaves, animés par un Cilicien, se révolterent. Celui-ci étoit un berger nommé Athénion. Après avoir assassiné son maître & mis en liberté tous ses compagnons, qui se rangerent sous lui, il prit une robe de pourpre, un sceptre d'argent & un diadême, & rassembla une armée pour le moins aussi considérable que celle du Syrien son fanatique prédécesseur. Il fit encore plus de ravages que lui; car, comme s'il eût voulu le venger, il pilla & saccagea quantité de bourgades, de forts & de villes & exerça des cruautés inouies sur tous ceux qu'il put faire prisonniers, & principalement sur les esclaves qu'il traitoit de faux freres. Il défit aussi les armées des Préteurs Servilius & Lucullus & s'empara de leurs camps.

Av. J. C. 101.

99. Aquilius, imitant l'exemple de

Rupilius, environna ce rebelle, lui coupa les vivres, &c, après différentes attaques, consuma par la famine tous ses complices, qui jamais ne voulurent se rendre, préférant une mort volontaire aux supplices qu'on leur préparoit. Leur chef tomba entre nos mains, mais on ne put en faire un exemple, parce que les soldats, en se disputant leur proie, le mirent en pieces.

CHAPITRE XX.

Guerre de Spartacus.

Une guerre contre des esclaves est certainement honteuse, & pourtant, quelque basse que soit leur condition, ils forment comme une seconde classe d'hommes que l'on ne doit pas si fort mépriser, puisqu'on les affranchit & que même on les

adopte. Mais quel nom donner à celle qu'on entreprit contre Spartacus? De vils esclaves y combattant en qualité de soldats sous des gladiateurs, espece d'hommes encore plus méprisables qu'eux, ce ne fut dans le fond qu'une farce ridicule & pourtant sanglante dans laquelle nous eûmes l'humiliation d'être forcés de joüer notre rôle.

Av. J. C. 72. Spartacus, Crixus & Ænomaüs, ayant forcé l'arêne de Lentulus, s'étoient enfuis de Capoue avec trente de leurs compagnons, avoient invité les esclaves à venir à leur secours & à se ranger sous leurs enseignes, & en peu de tems avoient rassemblé plus de dix mille hommes, qui, de concert avec eux, résolurent de se faire déclarer libres.

Le mont Vésuve fut comme leur premiere arêne. Tandis que Clodius Glabrus les y tenoit assiégés, ils

trouverent moyen, avec des cordes faites de ceps de vignes, de descendre jusqu'au fond des souterreins de la montagne & d'en sortir. Ils surprirent notre général, qui étoit dans la plus grande sécurité, & se rendirent maîtres de son camp.

Un pareil avantage leur ayant fait prendre quelque tems après Cora, ils ravagerent toute la Campanie, pillerent quantité de villages & de bourgs, & commirent toutes sortes de cruautés dans Nole, dans Nucérie, dans Thurie & dans Métaponte.

Leurs troupes augmentoient tous les jours, & elles étoient même assez nombreuses pour se déterminer à quelque grande entreprise; mais il leur falloit des armes. Des fers qu'ils avoient brisés, ils en forgerent des traits & des épées, & ils se firent à la hâte des boucliers avec des branches d'osier qu'ils serroient étroi-

tement & qu'ils couvroient de peaux de bêtes. Enfin, pour que rien ne leur manquât de tout ce qui eſt néceſſaire à une grande armée, ils ſe ſaiſirent des premiers chevaux qu'ils trouverent, s'en ſervirent pour monter un corps de cavalerie & porterent à leur chef les ornemens & les faiſceaux qu'ils avoient enlevés aux Préteurs. Un homme tel que Spartacus ne rougit point de recevoir un pareil honneur; c'étoit un Thrace mercenaire, qui, après s'être fait ſoldat & avoir déſerté, s'étoit joint à une troupe de brigands, & qu'enfin ſa force prodigieuſe avoit fait recevoir gladiateur.

Sa coutume, après chaque bataille, étoit de célébrer les obſeques de tous ſes officiers avec autant de pompe que s'ils euſſent été de vrais généraux. Pour effacer même toute l'infamie de ſon ancienne condition

& faire voir que non-ſeulement il n'étoit plus gladiateur, mais qu'il pouvoit lui-même donner aux autres le plaiſir des ſpectacles, il faiſoit combattre ſes priſonniers autour des bûchers.

Mais revenons à ſes ſuccès : rien ne pouvoit les arrêter. Il attaqua les Conſuls; Lentulus fut défait ſur le mont Appennin, & Caïus Caſſius près de Modene. Animé par ces victoires, il alla, ce qui met le comble à notre honte, juſqu'à délibérer s'il ne feroit point le ſiége de Rome.

Av. J. C. 70.

69.

Il fallut, pour arrêter ce malheureux hiſtrion, avoir recours à toutes les forces de l'empire, & enfin Licinius Craſſus nous vengea. Nos ennemis, je rougis de leur donner ce nom, furent défaits, mis en fuite & contraints de ſe retirer juſques dans le fond de l'Italie.

Renfermés & reſſerrés dans un

coin de la Brutie, ils firent tout ce qu'ils purent pour passer en Sicile. Faute de vaisseaux, ils tenterent de s'évader sur des radeaux & des tonneaux liés ensemble, mais le détroit étoit trop rapide; il fallut qu'ils se déterminassent à en venir aux mains, &, ce qui devoit arriver sous un chef gladiateur, ils se battirent *sans rémission* (1). Spartacus mourut en vrai général à la tête de son armée.

CHAPITRE XXI.

Guerre civile de Marius.

Il ne falloit plus qu'une guerre civile pour couronner toutes celles dont nous venons de parler. Bientôt les rues de Rome & ses places publiques devinrent des especes d'arenes, où l'on vit tous nos citoyens,

(1) C'est-à-dire, jusqu'à la mort.

comme des gladiateurs, combattre & s'acharner les uns contre les autres.

On seroit moins sensible aux funestes effets de ces dissentions, si elles eussent été excitées par quelques Plébéiens ou par quelques nobles, que de grands vices eussent rendus odieux; mais que Marius & Sylla, la gloire & l'ornement de leur siecle, en aient été les auteurs, qu'ils n'aient fait servir le crédit & l'autorité que leur rang leur donnoit que pour outrer leur animosité, c'est ce qui met le comble à notre confusion.

Ces malheurs ont, si j'ose m'exprimer ainsi, trois aspects. Ce ne fut d'abord qu'une querelle légere plutôt qu'une guerre qui s'éleva entre les deux chefs, & tous leurs coups ne tomberent que sur eux. Quelque tems après, le sénat ayant pris part aux divisions, il en résulta de bien plus

Av. J. C. 86.

grands désastres. Mais lorsqu'enfin toute l'Italie eut pris les armes & que chacun se fut déclaré pour l'un des deux rivaux, on se porta à des excès dont des citoyens ou des ennemis, armés les uns contre les autres, n'avoient pas encore donné d'exemple; le carnage, en un mot, ne finit que quand on ne trouva plus de victimes.

L'excessive ambition de Marius occasionna cette guerre. Ayant eu le crédit, tandis que Sylla étoit à la tête des troupes que nous avions en Asie, de s'en faire transporter le commandement par un décret du tribun Sulpicius, Sylla outré ramasse toutes ses légions, abandonne pour
Av. J. C. 81. un tems Mithridate, & rentre dans Rome avec deux armées par les portes Esquiline & Colline. Sulpicius & Albinovanus lui opposerent en vain quelques troupes, qui, du haut des murs, lui lançoient continuelle-

ment des pieux, des pierres & des javelots : il leur en fait lancer lui-même, met le feu par-tout & va s'emparer du Capitole, qui jadis avoit résisté à tous les efforts des Carthaginois & des Gaulois Sénonois.

Alors, avec l'agrément du sénat, il fait faire le procès tant à Sulpicius qu'à tous ceux de sa faction & obtient qu'ils seront punis de mort. Marius, déguisé en esclave, prit la fuite, la fortune le réservant pour une autre guerre.

Sous le consulat de Cornélius Cinna & de Cnéus Octavius, cet incendie mal éteint se ralluma, & la division de ces deux Consuls en fut la cause. Le premier demandoit que ceux qui avoient été déclarés ennemis de la République pussent rentrer dans Rome, & le second s'y opposoit de tout son pouvoir. Quoique Cinna eût fait environner de gens armés

l'endroit où le peuple s'étoit assemblé, l'avis de ceux qui tenoient pour la paix & pour le repos de la République prévalut. Ce Consul sortit donc de Rome pour aller tâcher
Av. J. C. 85. de se faire un parti.

Marius étoit pour lors réfugié en Afrique, & il accourut bien vîte. Ses malheurs, loin de l'avilir aux yeux de la multitude, ne lui donnoient que plus de poids & de considération; le souvenir de ce qu'il avoit souffert dans sa prison & dans les chaînes, sa fuite, son exil, tout n'inspiroit pour ce héros, au-dessus de tous les revers, que la plus profonde vénération.

A la nouvelle de son approche, on s'empressa de toutes parts de venir se joindre à lui; on se porta même à de tels excès, qu'on ouvrit les prisons & les endroits où l'on tenoit renfermés les esclaves; de

ſorte que bientôt cet infortuné général ſe fit une armée. En rentrant dans ſa patrie par les mêmes moyens dont on s'étoit ſervi pour l'en chaſſer, il pouvoit paroître n'uſer que de repréſailles bien juſtes; mais il ſouilla ſa vengeance par toutes ſortes de cruautés.

Irrité contre les Dieux & contre les hommes, il commença par ſaccager Oſtie, que Rome avoit priſe ſous ſa protection, & dont elle tiroit beaucoup de vivres; puis, diviſant ſon armée en quatre corps, dont il partagea le commandement avec Cinna, Carbon & Sertorius, il vint droit à Rome, força Octavius d'abandonner le Janicule, &, à un ſignal dont il étoit convenu, fit immoler les Sénateurs avec plus de barbarie qu'il n'en eût uſé dans une ville de la domination des Carthaginois ou des Cimbres.

La tête d'Octavius fut exposée sur la tribune aux harangues, & celle d'Antoine, ancien Consul, fut servie à la table même de Marius. César & Fimbria furent massacrés dans leurs propres maisons; Crassus & son fils le furent à la vue l'un de l'autre; on traîna Bébius & Numitorius au milieu de la place publique avec les crochets des bourreaux, & Catulus, pour se soustraire aux insultes de ses persécuteurs, se fit mourir en respirant la vapeur de quelques flammes sulfureuses qui l'étoufferent. Le prêtre Mérula se fit ouvrir les veines dans le Capitole, & son sang rejaillit jusques sur les yeux de la statue de Jupiter; Ancharius fut percé en présence même de Marius, parce qu'il ne lui avoit point tendu la main lorsque celui-ci l'avoit salué.

Tous ces meurtres se commirent entre les Calendes & les Ides de

Janvier, Marius étant Consul pour la septieme fois. Que n'eût-il point fait s'il eût achevé l'année de ce dernier consulat !

Sous celui de Scipion & de Quintus Norbanus, le troisieme orage des guerres civiles nous écrasa de tout son poids. Ces deux généraux tenoient sous les armes huit légions & cinquante cohortes, quand Sylla ramena précipitamment son armée victorieuse de l'Asie. Il falloit bien qu'il mît dans sa vengeance contre Marius plus de barbarie encore que celui-ci ne venoit d'en mettre dans la proscription de tous les partisans de Sylla.

La premiere bataille se donna près de Capoue sur les bords du Vulturne. Les troupes de Norbanus furent défaites & on séduisit celles de Scipion par des propositions de paix. Carbon & Marius le jeune, qui leur succé-

derent, déſeſpérant de la victoire, voulurent du moins, avant leur défaite, ſe venger de leurs ennemis par la mort de tous les Sénateurs. Après avoir environné de gardes toutes les portes & toutes les iſſues du ſénat, ils en firent ſortir leurs victimes à meſure qu'ils voulurent les immoler. Jamais Rome ne vit couler tant de ſang. La place publique, le cirque & les temples, qui alors étoient ouverts, en furent inondés; on n'épargna pas même les pontifes; Quintus Mucius Scévola fut percé aux pieds de l'autel de la Déeſſe Veſta qu'il tenoit embraſſés, & le feu ſacré fut comme ſon bûcher.

Cependant Lamponius & Téléſine, chefs des Samnites, profitant des circonſtances pour venger les griefs de leur nation, ravageoient la Campanie & l'Etrurie avec plus de fureur que

que jamais Pirrhus & Annibal ne l'avoient fait. Mais enfin tous les ennemis de Sylla furent taillés en pieces, Marius près de Sacriport, & Téléfine près de la porte Colline. Av. J. C. 80.

Ces victoires mirent fin à la guerre, mais elles n'arrêterent point le carnage. Quoiqu'en paix, on avoit encore l'épée à la main. On immola jusqu'à ceux mêmes qui s'étoient rendus volontairement. Plus de soixante-dix mille hommes avoient péri près de Sacriport & de la porte Colline, mais ç'avoit été dans le fort de deux batailles. Sylla, qui n'étoit pas sans doute assez abreuvé de sang, fit plus lui seul à proportion dans Rome que ses lieutenans n'avoient fait, puisque quatre mille citoyens désarmés, qui avoient imploré sa clémence, furent passés au fil de l'épée dans le champ de Mars. Un pareil massacre, fait au milieu

de la paix, ne l'emporte-t-il pas sur toutes les horreurs de la guerre? & jusqu'où ne fut-il pas poussé, puisque Sylla avoit permis à ses soldats de tuer tout impunément? Il se commit donc dans Rome une si grande quantité de meurtres, que Fursidius fut contraint de représenter que, si l'on vouloit commander, il falloit du moins conserver quelques hommes. Sylla avoit fait afficher un grand tableau sur lequel on lisoit les noms des proscrits. Le nombre des Chevaliers & des Sénateurs montoit à près de deux mille, &, ce que l'on n'avoit point encore vu jusques-là dans aucun édit, il étoit enjoint à tout le monde de les massacrer.

Faut-il que je sois obligé d'ajouter à toutes ces horreurs & la mort ignominieuse que l'on fit souffrir tant à Carbon qu'au préteur Soranus & à Vénuléius, & la triste fin de Bébius,

que les satellites de Sylla mirent en pieces sans se servir d'autres armes que de leurs mains, & la cruauté avec laquelle on traita le frere même de Marius, puisqu'après l'avoir traîné sur le tombeau de Catulus, & voulant, pour ainsi dire, lui arracher la vie par toutes les parties de son corps, on se fit un barbare amusement de le faire languir en lui perçant tantôt les yeux, tantôt les mains, tantôt les jambes.

Après s'être vengé des hommes autant qu'il le pouvoit, Sylla tourna toute sa fureur contre les villes. Spolete, Interamnium, Préneste & Florence, les plus belles & les plus florissantes de l'Italie, furent mises à l'encan. Sulmone enfin, qui non-seulement étoit des plus anciennes, mais qui étoit notre alliée & notre amie, & qui jamais n'avoit essuyé de siége, fut traitée encore plus in-

dignement ; ses habitans, comme des otages qui auroient manqué à leur parole, furent, par l'ordre de Sylla, passés tous au fil de l'épée, & on rasa la ville, suivant les droits les plus durs de la guerre.

CHAPITRE XXII.

Guerre de Sertorius.

Si Sertorius prit les armes contre sa patrie, ce ne fut qu'une suite des proscriptions de Sylla. Doit-on traiter cette guerre de civile ou d'étrangere ? C'est ce qu'il n'est pas facile de décider. Tout ce que je puis dire, c'est que des Lusitaniens & des Celtibériens l'entreprirent sous la conduite d'un général Romain.

Sertorius, dont tout le monde admiroit la valeur & plaignoit le sort, s'étoit trouvé du nombre des pros-

crits ; exilé & fugitif, il avoit parcouru les terres & les mers pour trouver quelqu'un qui voulût s'intéresser pour lui. Après avoir fait des tentatives inutiles en Afrique & dans les isles Baléares, il se détermina à traverser l'Océan, & s'étant avancé jusqu'aux isles Fortunées, toute l'Espagne se déclara en sa faveur.

De braves soldats ne peuvent combattre qu'avec avantage lorsqu'ils ont pour chef un homme aussi brave qu'eux. Jamais donc les Espagnols ne se montrerent mieux que sous ce général Romain. Cependant Sertorius engagea aussi dans son parti les peuples de Pont & joignit sa flotte à celle de Mithridate. Qu'alloit devenir Rome ? Notre Consul ne pouvoit résister à tant de forces réunies. On envoya Cnéus Pompée au secours Av. J. C.
de Metellus, & la guerre se fit avec 75.
beaucoup de vigueur ; mais, pour

se défaire de Sertorius, on fut réduit
Av. J. C. 69. à recourir à la trahison. Quelques officiers de sa suite se laisserent gagner & il fut assassiné. Dans tous les combats fréquens qu'on lui avoit livrés en Espagne, la victoire étoit toujours restée incertaine. Les premiers se donnerent entre les deux lieutenans de Rome, Domitius & Thorius, & les deux Herculéius, qui soutenoient le parti de Sertorius. Ceux-ci furent défaits près de Ségovie, & ceux-là près du fleuve Anas.

Quelque tems après, les chefs voulurent eux-mêmes mesurer leurs forces près de Laurone & de Sucrone, & la perte fut égale. Alors les troupes des deux côtés ne s'occuperent plus qu'à ravager les campagnes & à saccager les villes. C'est ainsi que l'Espagne se vit la victime des dissentions des généraux Romains, jusqu'à

ce qu'enfin on eût fait assassiner Sertorius.

Après sa mort, Perpenna vaincu se rendit. Osca, Termes, Tutia, Valentia, Auxima, Calaguris, que la famine désola longtems, & toute l'Espagne suivirent son exemple & rentrerent sous notre obéissance.

Les généraux vainqueurs, pour obtenir le grand triomphe, firent passer cette guerre, moins pour une guerre civile que pour une guerre étrangere.

CHAPITRE XXIII.

Guerre civile sous Lépidus.

Sous le consulat de Marcus Lépidus & de Quintus Catulus, il s'éleva une guerre civile, qui fut, pour ainsi dire, plutôt éteinte qu'allumée; mais qu'elle devint terrible par la

ſuite ! Le flambeau, allumé aux tiſons que Sylla avoit ſoufflés, embraſa tout.

Av. J. C. 76. Lépidus, qui aimoit la nouveauté, chercha à ſe rendre important, & il commença par eſſayer de faire caſſer tous les édits de Sylla. Son projet au fond étoit certainement louable, mais il ne pouvoit l'exécuter ſans faire un tort irréparable à la République.

Sylla, abuſant des droits de la guerre, avoit fait déclarer ennemis de la patrie quantité de citoyens. Vouloir faire rentrer dans Rome le reſte de ces proſcrits, n'étoit-ce pas nous expoſer à de nouveaux troubles, puiſque les biens confiſqués ſe trouvoient entre les mains d'autres particuliers, qui, les ayant bien acquis, ne devoient pas ſouffrir de l'injuſtice qui en avoit privé les premiers poſſeſſeurs ? Il eût été bien

plus sage de laisser à la République le tems de se guérir de ses blessures, de peur qu'en usant de remedes trop prompts & trop violens, on ne fît que les irriter, ou même les rendre incurables.

Mais Lépidus, uniquement occupé de ses projets, ne fit point toutes ces réflexions. Après avoir jetté le trouble dans toute la ville par ses harangues séditieuses, il partit pour l'Etrurie, y leva des troupes & vint se présenter devant Rome.

Cependant Lutatius Catulus & Cnéus Pompée, grands admirateurs & partisans de Sylla, s'étoient emparés du pont Milvien & du Janicule. Dès que Lépidus parut, ils se jetterent sur lui, le repousserent & le contraignirent de se retirer en Etrurie. Déclaré ennemi de la patrie, il se réfugia quelque tems après en Sardaigne, où il mourut de chagrin.

Lutatius & Pompée, ce qu'on ne risquoit pas impunément après les guerres civiles, se contenterent d'avoir procuré la paix à leur patrie, & ne formerent aucun projet de vengeance ou d'ambition.

Fin du troisieme Livre.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre de Catilina.

Catilina, qu'un luxe immodéré avoit ruiné, voyant nos armes occupées jusqu'aux extrêmités de la terre, ne crut pas pouvoir trouver un moment plus favorable pour tâcher de rétablir sa fortune aux dépens de sa patrie. Ses horribles projets n'étoient rien moins que d'anéantir le sénat, de massacrer les Consuls, de mettre le feu dans Rome, d'enlever le trésor public à la faveur des flammes, c'est-à-dire, de renverser de fond en comble toute la République, & par conséquent de faire plus de maux à sa patrie que jamais Annibal ne parut lui en souhaiter.

Il étoit, à la vérité, de race Patricienne; mais, ô comble de l'abomination! peut-on le comparer à ses complices? C'étoit des Curius, des Porcius, des Sylla, des Céthégus, des Autronius, des Varguntéius & des Longin, tous l'ornement du sénat & ce qu'il y avoit de plus illustre dans Rome; c'étoit enfin un Lentulus qui pour lors étoit Préteur. Tels furent les ministres qu'il choisit pour l'exécution de ses monstrueux attentats.

Pour se jurer une inviolable fidélité, les conjurés se firent apporter du sang humain & en burent tous. Ce seroit là l'horreur la plus exécrable, si le projet de détruire sa patrie n'étoit pas quelque chose encore de plus énorme.

C'en étoit fait du plus florissant empire de l'univers, s'il n'eût point eu alors pour Consuls un Cicéron &

un Antoine. Le premier découvrit la conjuration par sa vigilance, & l'autre l'étouffa par son activité.

Les premiers indices furent donnés par une nommée Fulvia, qui, quoique livrée aux dérèglemens les plus honteux, n'avoit pris aucune part au complot. Sur le champ Cicéron convoqua le sénat & harangua contre le coupable, qui, à l'ordinaire, étoit venu prendre sa place à l'assemblée. Ses déclamations ne firent d'autre impression sur cet ennemi de la patrie que de le déterminer à sortir promptement de la ville. En se retirant il ne chercha point à se justifier; il dit même hautement *que ce ne seroit que par les ruines de Rome qu'il étoufferoit l'incendie qu'il venoit d'allumer.* Et en même tems il alla joindre l'armée que Manlius lui avoit préparée en Etrurie, pour revenir ensuite faire le siége de Rome.

Av. J. C 61.

Le préteur Lentulus, interprétant pour lui personnellement quelques vers de la Sibile qui promettoient le sceptre à sa famille, ne manqua pas de tenir prêts, pour le jour que Catilina lui avoit indiqué, les hommes, les flambeaux & les armes nécessaires pour le succès de la conjuration. Ne s'en tenant pas même aux mesures qu'il avoit prises avec ses concitoyens, il avoit engagé dans son parti les députés des Allobroges qui, par hasard, se trouvoient alors dans la ville, & la guerre se seroit étendue au-delà des Alpes, si Vulturcius, par une contre-trahison, n'eût pas été livrer au sénat l'accord fait avec le Préteur. A l'instant les députés sont arrêtés par l'ordre de Cicéron; on confronte avec eux Lentulus, & il est convaincu en plein sénat. Il n'est plus question que de décider à quel supplice on les condamnera. César

étoit d'avis que, par égard pour leur qualité, on leur fît grace; mais celui de Caton, qui soutint constamment qu'il falloit les punir comme ils le méritoient, l'emporta d'une voix unanime : ils furent étranglés dans leur prison.

Ce coup d'autorité, ayant dissipé une partie de la conjuration, ne désespéra point Catilina; au contraire, ayant fait déployer les étendards qu'il avoit levés contre sa patrie, il sortit de l'Etrurie & il venoit droit à Rome, lorsqu'Antoine le rencontra & le défit. On peut se figurer l'acharnement avec lequel on se battit par le succès du combat qui fut si sanglant, que pas un des ennemis n'échappa; chacun d'eux étoit étendu mort sur la ligne qu'il avoit occupée durant l'action. Quant à Catilina, il s'étoit tellement avancé, que son corps fut trouvé parmi ceux de nos

soldats. Une telle fin l'auroit comblé de gloire, s'il avoit péri en combattant pour sa patrie.

CHAPITRE II.

Guerre de César & de Pompée.

TANDIS que presque tout l'univers jouissoit de la paix & que notre puissance étoit trop bien établie pour que nous eussions rien à craindre de la part d'aucun ennemi, la fortune, jalouse de la gloire dont jouissoit le premier peuple du monde, le rendit lui-même l'auteur de sa destruction.

Marius & Cinna n'avoient fait, pour ainsi dire, qu'essayer leur animosité & ils ne l'avoient exercée que dans Rome : les proscriptions de Sylla s'étendirent plus loin, & cependant elles ne ravagerent que

l'Italie ; mais les divisions de César & de Pompée furent un déluge ou un incendie qui désola non-seulement la capitale & la province ; mais aussi toutes les contrées & les peuples voisins de l'empire. Ce n'est donc pas d'une guerre civile que nous allons parler, ni d'une guerre contre des alliés, ni d'une guerre étrangere ; c'est d'un composé de toutes les trois ensemble, & on ne peut le définir.

En effet, quels étoient les chefs des deux partis ? Des Sénateurs. Quelles étoient leurs armées ? Onze légions d'un côté & dix-huit de l'autre, toutes composées de la jeunesse & des meilleures troupes de l'Italie. Quelles étoient les auxiliaires ? César avoit pour lui l'élite des Gaules & de la Germanie, & Pompée étoit soutenu de Déjotarus, d'Ariobarzanès, de Tarchondimotus, de Cotus & de toutes les forces de

la Thrace, de la Cappadoce, de la Cilicie, de la Macédoine, de la Grece, de l'Etolie & de tout l'Orient. Combien dura la guerre? Quatre ans seulement, & on aura bien de la peine à le croire, si l'on fait attention à tous les ravages que l'on fit. Quels en furent les théâtres? On commença par l'Italie, puis on entra dans les Gaules & en Espagne. On revint ensuite par l'Occident, & tout le poids des armes tomba sur l'Epire & la Thessalie. On fit aussi une irruption sur l'Egypte, d'où on se replia sur l'Asie; &, après s'être tenu long-tems en Afrique, on finit par revenir en Espagne, où l'on parut vouloir se quitter. Mais la fureur & la haine des deux partis ne finirent point avec la guerre. Les vaincus ne mirent bas les armes que quand, dans la ville même & au milieu du sénat, ils se furent vengés en trempant leurs

mains dans le ſang de leur vainqueur.

Une trop grande proſpérité cauſa tous ces malheurs, comme elle en occaſionne tant d'autres. Sous le conſulat de Quintus Metellus & de Lucius Afranius, Rome, maîtreſſe de preſque tout l'univers, n'étoit occupée qu'à célébrer ſur les théâtres de Pompée les victoires qu'il venoit de remporter dans le royaume de Pont & en Arménie, lorſque la jalouſie aigrit ſes concitoyens contre lui. Les oiſifs commencerent à politiquer & à murmurer; Metellus lui-même chercha à diminuer la gloire de Pompée, parce qu'il lui avoit ravi une partie du triomphe de Crete; & Caton, qui faiſoit profeſſion de ſe déclarer contre tous ceux qui avoient ou trop d'autorité, ou trop d'ambition, ne ſe modéra pas plus que Metellus.

Pompée ſe trouva ſi outré, qu'il

ne ſongea plus qu'à affermir ſon autorité & à ſe prémunir contre les coups dont on le menaçoit.

Craſſus, qui étoit d'un ſang diſtingué, occupoit alors un des premiers poſtes de la République ; il étoit riche, & cependant la ſoif de l'or le dévoroit.

Céſar, d'un autre côté, ſe diſtinguoit par ſon éloquence & par ſon eſprit; ſes brillantes qualités l'avoient même déja élevé juſqu'au conſulat; mais Pompée avoit encore la ſupériorité, & il étoit le premier homme de la République. Céſar vouloit s'élever, Craſſus cherchoit à augmenter ſa puiſſance & Pompée vouloit conſerver la ſienne. Les paſſions de ces trois ambitieux les unirent, & bientôt ils concerterent d'uſurper la ſouveraine domination. Le premier s'empara des Gaules, le ſecond de l'Aſie & l'autre de l'Eſpagne. Ils trouverent

une grande armée dans chacune de ces trois Provinces, & ils s'en servirent pour se soutenir pendant dix ans dans cette espece de souveraineté, toujours unis & se craignant toujours mutuellement.

A la mort de Crassus, qui fut tué chez les Parthes, & à celle de Julie, femme de Pompée & fille de César, qui contribuoit beaucoup à entretenir l'union entre ces alliés, la jalousie commença à les séparer. Les richesses de César donnoient de l'ombrage à Pompée, & l'autorité de Pompée inquiétoit César. Celui-là ne vouloit point d'égal, & celui-ci ne vouloit point souffrir de maître. L'empire Romain n'étoit-il pas assez étendu pour contenter ces deux ambitieux? Mais ils vouloient l'un & l'autre dominer seul.

La premiere étincelle de leur division éclata sous le consulat de

Lentulus & de Marcellus. Le sénat, c'est-à-dire Pompée, car il y régnoit en Souverain, trouva qu'il étoit tems de donner à César un successeur dans le gouvernement des Gaules, & celui-ci paroissoit prêt à se démettre, pourvu qu'on l'assurât qu'à la premiere élection des Consuls on se
Av. J. C. 50. souviendroit de lui. Les dix Tribuns, à la sollicitation de Pompée, le lui avoient promis, & on étoit sur le point de l'élire; mais Pompée lui-même fit naître sourdement des difficultes: *si César aspire au consulat*, disoit-on,
49. *que ne vient-il à Rome le solliciter selon la coutume?* Cependant ce dernier réclamoit toujours la promesse qu'on lui avoit faite, & protesta enfin qu'il ne licencieroit point ses troupes qu'on ne lui eût tenu parole. Comme on n'attendoit que cette réponse impérieuse pour éclater, César, incertain d'abord du parti qu'il devoit

prendre, résolut enfin de faire servir son épée pour défendre les droits auxquels ses exploits lui donnoient lieu de prétendre.

L'Italie fut le premier théâtre de la guerre. Pompée s'y étoit retranché & avoit mis quelque garnison dans les meilleures places. Tout plia à l'approche de son rival, qui débuta par prendre Ariminum & chassa ensuite Libon de l'Etrurie, Thermus de l'Umbrie & Domitius de Corfinium. Cette guerre eût été terminée sans répandre une seule goutte de sang, s'il eût pu surprendre Pompée à Brindes; mais il s'étoit échappé pendant la nuit par une digue. Av. J. C. 47.

Quelle est la bisarrerie de la fortune! Le Prince du sénat, l'arbitre de la paix & de la guerre, est réduit à s'enfuir dans un misérable navire à demi-brisé sur cette mer dont il avoit triomphé.

Mais si Pompée fuyoit de l'Italie, les Sénateurs intimidés s'empressoient tous aussi de sortir de Rome. César, en y entrant, ne trouvant point d'obstacle, se fit proclamer Consul; & parce que les Tribuns tardoient trop à lui ouvrir le trésor sacré, il en fit enfoncer & briser les portes, c'est-à-dire, qu'il se rendit maître du fisc avant de s'emparer de l'empire.

Il eût pu ensuite poursuivre ses avantages contre Pompée; mais il aima mieux pourvoir à la sûreté des provinces. C'est pourquoi il envoya ses lieutenans en Sicile & en Sardaigne, qui étoient les deux plus riches magasins de l'empire, pour s'en emparer & s'y assurer des vivres.

Il n'y avoit aucun mouvement dans les Gaules, & César leur avoit même procuré la paix; mais Marseille, dans la crainte de la troubler &

& de s'exposer à une guerre, s'en attira une en lui fermant ses portes lorsqu'il voulut passer par cette ville pour aller joindre Pompée en Espagne. Comme la place étoit très-bien fortifiée, il ne voulut point s'amuser à en faire le siége; il en chargea Brutus. On croyoit les Marseillois plus avantageux que braves, & on s'étoit persuadé qu'il y avoit autant de mollesse dans leur cœur que de gentillesse dans leur nom; mais ils firent plusieurs sorties des plus vives, dans lesquelles ils forcerent les retranchemens des assiégeans & brûlerent leurs machines; ils livrerent même un combat naval. Enfin, Brutus, après les avoir battus sur terre & sur mer, entra victorieux dans leur ville, qu'ils livrerent eux-mêmes; il leur enleva toutes leurs armes & leurs munitions, & ne leur laissa que la liberté qu'ils préféroient à tout.

En Espagne les succès furent souvent douteux, quelquefois balancés & les combats toujours sanglans. Pétréïus & Afranius, lieutenans de Pompée, s'étoient campés près de Lérida sur les bords de la Segre. César entreprit de les y assiéger & de leur couper toute communication avec la ville ; mais la riviere s'étant débordée au printems, il manqua lui-même de vivres, la famine désola son camp, & bientôt il se vit comme bloqué. Cependant les eaux étant rentrées dans leur lit laisserent le champ libre aux combattans & aux ravages qu'ils voulurent commettre. L'armée de Pompée s'enfuit en Celtibérie : César l'y joignit, l'environna d'une tranchée & d'un bon fossé, & la réduisit à une telle extrêmité, que manquant absolument d'eau, elle se rendit.

L'Espagne citérieure se trouva

donc reprise, & l'ultérieure le fut bientôt; car si cinq légions n'avoient pu résister à César, comment une seule eût-elle pu lui faire face? Il n'eut pas plutôt forcé Varron de céder à la force de ses armes, que les Gades, le détroit, l'Océan, tout fut témoin de ses succès.

Durant son absence, la fortune parut pourtant vouloir l'éprouver sur les côtes d'Illirie & d'Afrique, ou plutôt elle ne fit que jetter quelques ombres sur sa prospérité pour la rendre ensuite plus éclatante. Dolabella & Antoine, à qui il avoit donné ordre de s'emparer de l'embouchure de la mer Adriatique, s'étoient postés l'un sur le rivage d'Illirie & l'autre sur celui de Curicta. Pompée, qui s'étoit déja rendu maître d'une grande partie de la mer, envoya contr'eux Octavius & Libon avec une puissante flotte. La famine

réduisit Antoine à se rendre. Basilus, faute de vaisseaux, lui avoit envoyé quelques secours sur des radeaux; mais ils avoient été interceptés par l'artifice des Ciliciens, qui, tous dévoués à Pompée, avoient tendu de gros cables sous les ondes, & avoient ainsi arrêté, comme dans des filets, tout ce qui avoit essayé de passer. La hauteur des flots dégagea cependant deux de ces radeaux, dont l'un, qui portoit des Opitergins, périt d'une maniere digne d'être transmise à la postérité. Il étoit monté par environ mille jeunes gens, qui, se trouvant engagés sur un banc de sable, essuyerent, pendant un jour entier, une grêle de traits qu'on leur lançoit de tous côtés. Enfin, leur valeur ne pouvant s'exercer sur ceux qui les accabloient, ils se poignarderent les uns les autres à l'instigation du tribun Vultéius, pour ne pas

tomber entre les mains de leurs ennemis.

Un accident à peu près semblable arriva à Curion en Afrique, & il périt aussi généreusement. César l'avoit chargé de faire rentrer cette contrée dans le devoir; il avoit battu & mis en fuite Varus, & déja cette victoire enfloit sa vanité : surpris par le Roi Juba, il fut enfoncé par la cavalerie Maure; il auroit pu prendre la fuite, mais il préféra de se faire tuer pour ne pas survivre à une défaite que sa témérité avoit occasionnée.

Enfin, il étoit tems que les deux rivaux en vinssent à une action décisive. Pompée étoit en Epire & avoit choisi cette province pour en faire le théâtre de la guerre. César résolut de l'y aller joindre : il donna ses ordres à tout ce qu'il étoit obligé de laisser derriere lui, &, quoique

la saison lui fût contraire, il se mit en mer, profitant, en quelque sorte, de la tempête pour aller plus vîte à l'ennemi. Le trajet étant fait, il établit son camp près d'Orique, en attendant que la partie de son armée, que, faute de vaisseaux, il avoit laissée à Brindes sous la conduite d'Antoine, pût venir le rejoindre. Mais comme elle tardoit, emporté par son impétuosité naturelle, il attendit le silence de la nuit pour se jetter seul dans une petite chaloupe d'espion, & bravant la fureur des flots, il partit pour l'Italie. On se souvient encore de la réponse qu'il fit à son pilote effrayé de la grandeur du danger : *que crains-tu? tu portes César.*

Lorsqu'il eut rassemblé ses troupes & que les deux armées furent en présence l'une de l'autre, les desseins des deux chefs se trouverent bien

différens. César, qui étoit d'un naturel bouillant & qui absolument vouloit terminer les choses, rangeoit son armée en bataille, attaquoit l'ennemi & mettoit tout en usage pour l'engager au combat. Tantôt il l'environnoit d'une tranchée de seize milles de circuit; mais quel tort cette espece de blocus pouvoit-il faire à une armée qui avoit la mer libre & qui en tiroit toutes ses munitions? Tantôt il assiégeoit Dyrrachium, quoique sa situation seule la rendît imprenable; tantôt il donnoit sur ceux qui faisoient des sorties, & ce fut dans une de ces escarmouches qu'éclata la valeur prodigieuse du centurion Scéva, qui reçut dans son bouclier plus de cent vingt traits; tantôt il s'occupoit à piller les villes des alliés, comme Orique, Gomphos & quelques autres forteresses de la Thessalie.

Pompée, au contraire, traînoit les choses en longueur & évitoit toujours d'en venir aux mains. Son dessein étoit de miner peu à peu l'ennemi par la disette des vivres qu'il lui coupoit de tous côtés & de décourager, par ses délais, l'impétueux César. Cette sage conduite n'eut point d'effet, parce qu'on ne la lui laissa pas tenir assez long-tems. Le soldat, qui vouloit combattre, le soupçonnoit de lâcheté; les alliés s'impatientoient & menaçoient de se retirer, & ses officiers, de même que le sénat, prétendoient qu'il ne tergiversoit ainsi que pour prolonger son autorité. Entraîné & forcé par sa malheureuse destinée, il choisit la Thessalie pour champ de bataille. Ce fut donc dans les champs Philippiques que l'on décida du sort de Rome & de l'empire, c'est-à-dire, de tout l'univers.

Jamais le peuple Romain, n'ayant eu tant de forces réunies, ne parut si puissant & si grand. Il y avoit dans les deux armées plus de trois cents mille hommes, sans compter les secours des Rois & des Républiques. Jamais aussi il n'y eut des avertissemens plus manifestes d'une ruine prochaine. Pompée voulut immoler des victimes; elles se dégagerent des mains des sacrificateurs: des essains de mouches s'attacherent à ses drapeaux, d'épaisses ténebres couvrirent de tems en tems son camp; la veille de la bataille, pendant la nuit, il crut entendre, sur son théâtre de Rome, des frappemens de mains en forme de gémissemens, & le matin, ce qui étoit un des présages les plus sinistres, on le vit près de sa tente revêtu d'un habit de deuil.

Jamais, au contraire, l'armée de César n'avoit fait paroître ni tant

d'ardeur, ni tant de satisfaction. Elle donna le signal & chargea la premiere. Un certain Crastinus lança les premiers traits, & on le trouva parmi les morts avec une épée enfoncée dans la bouche. Une pareille blessure prouve combien on étoit acharné. Le succès de la bataille ne fut pas moins singulier. Pompée, qui avoit mis toute sa confiance dans sa cavalerie, puisqu'elle étoit beaucoup plus nombreuse que celle de César, ne doutoit point qu'il ne pût facilement l'envelopper : il le fut lui-même. Jusqu'à ce moment on s'étoit battu des deux côtés avec un avantage égal. Pompée n'eut pas plutôt fait avancer son aîle gauche, que César détacha ses Germains, qui se jetterent sur elle avec tant d'impétuosité, qu'on eût pris ceux-ci pour une troupe de cavaliers & l'aîle opposée pour des fantassins. Elle fut mise en

fuite, & l'infanterie, qui voulut faire tête, fut bientôt défaite. Alors la terreur se répandant dans toute l'armée de Pompée, comme elle étoit composée d'un nombre prodigieux de combattans, elle s'embarrassa elle-même, & en un instant la déroute fut générale. Av. J. C. 46.

César se multiplia dans cette bataille, & il fit tout à la fois les fonctions de général & de soldat. On a recueilli deux paroles qu'il dit en parcourant les rangs. La premiere paroît cruelle, mais elle montre de l'expérience & elle lui valut la victoire : *soldats, frappez au visage*. Une politique bien raffinée lui suggéra l'autre : *épargnez nos concitoyens*, & il les poursuivoit lui-même.

Pompée eût été heureux encore au milieu de ses malheurs, s'il eût pu périr avec son armée ; mais la fortune ne le fit survivre à toute la

puissance dont il avoit joui que pour l'exposer aux revers les plus tristes. Mis en fuite, il se sauve d'abord à cheval dans la vallée de Tempée en Thessalie; il profite ensuite d'une petite barque pour se rendre à Lesbos, & bientôt chassé de Sceydre, il va délibérer sur un rocher désert de la Cilicie s'il ira se réfugier ou chez les Parthes, ou en Afrique, ou en Egypte. Comme il est prêt enfin de descendre à Peluse, le plus misérable de tous les Rois, écoutant les conseils de quelques Eunuques, ordonne sa mort, &, pour comble d'outrage, Pompée est cruellement assassiné par un Septimius, un de ses déserteurs, sous les yeux de sa femme & de ses enfans.

Qui n'eût cru alors que la guerre étoit terminée? Mais les cendres de la Thessalie étoient mal éteintes; le feu se ralluma, & il fit encore plus

de ravages qu'il n'en avoit fait. L'Egypte, qui jusqu'à ce moment n'avoit tenu pour aucun des deux partis qui divisoient la République, finit par prendre les armes contre César: en voici la cause.

Ptolemée, qui y régnoit, voulant mériter l'alliance du vainqueur, venoit de lui présenter pour gage de sa foi la tête de Pompée. Une pareille perfidie crioit vengeance, & l'occasion se présenta bientôt.

Cléopatre, sœur du Roi, vivoit à Alexandrie sans aucune autorité: elle connoissoit la générosité de César; elle vint se jetter à ses genoux, le conjurant avec larmes de lui faire rendre sa part d'un royaume que son frere continuoit de gouverner seul. Cette jeune Princesse avoit de la beauté, mais sa triste situation la rendoit encore plus intéressante. César, qui d'ailleurs n'avoit jamais

approuvé le meurtre de Pompée, étoit très-convaincu que la politique ſeule avoit guidé le Roi d'Egypte, & que ſi par haſard la fortune eût été contraire, cet indigne Prince n'eût pas manqué de lui faire ſubir à lui-même le ſort de ſon rival. Il ordonna donc que l'on rendît à Cléopatre la part du royaume qui lui appartenoit. A peine ſe fut-il déclaré, qu'il ſe vit environné, dans le palais même de Ptolemée, des aſſaſſins de Pompée. Mais avec une poignée de ſoldats il ſoutint toute la fureur d'une multitude armée contre lui. Pour détourner les coups que tous ces traîtres enſemble étoient ſur le point de lui porter, il fit mettre le feu tant à quelques édifices voiſins qu'au port, & en même tems il ſe ſauva dans la péninſule du Phare; il ſe jetta enſuite à la mer & regagna heureuſement à la nage ſa flotte qui

n'étoit gueres éloignée. Soit par hasard, soit à dessein, il avoit laissé échapper sa cotte d'armes au milieu des flots : ses ennemis la prirent pour César lui-même, & elle essuya pendant long-tems une grêle de traits & de pierres.

Dès qu'il eut rejoint ses vaisseaux, il les disposa au combat. Les Egyptiens, aussi lâches que traîtres, furent battus, & la mort de Pompée fut pleinement vengée. Théodote, gouverneur de Ptolemée & l'auteur de cette guerre, périt misérablement, de même que les deux Eunuques Pothin & Ganimede, après avoir long-tems erré sur terre & sur mer. Le corps du Roi fut trouvé enfoncé dans la boue & couvert de sa cuirasse d'or. Av. J. C. 45.

Sur ces entrefaites, le royaume de Pont se souleva en Asie. Pompée avoit déja ébranlé cet empire par la

défaite du pere ; la fortune voulut que César achevât de le détruire par la ruine du fils.

Pharnace, successeur de Mithridate, plus encouragé par les divisions de Rome qu'excité par la valeur, étant venu fondre sur la Cappadoce avec une armée considérable, César l'attaqua, &, semblable au foudre qui dans le même instant tombe, frappe & disparoît, la victoire ne lui coûta pas une bataille entiere. C'est donc à juste titre qu'il a pu dire : *je n'avois pas encore paru & Pharnace étoit déja terrassé.*

Après cette guerre étrangere, César combattit en Afrique contre ses propres concitoyens, & la guerre de Thessalie n'avoit pas coûté autant de sang qu'on en répandit alors.

Les forces de Pompée n'avoient été que dispersées sur les côtes ; elles s'étoient réunies & elles formoient

une grande armée, que le ſouvenir de la triſte fin de ſon général pourſuivoit par-tout. Elle étoit conduite & animée par Caton & Scipion, qui, par la célébrité de leurs noms, pouvoient bien leur tenir lieu d'un Pompée. Juba, Roi de Mauritanie, joignit auſſi ſes troupes à celles de ces deux généraux, mais ce ne fut ſans doute que pour donner plus d'étendue à la victoire de leur ennemi. Toute la différence qu'il y eut entre la journée de Pharſale & celle de Thaſpe, c'eſt que le ſoldat, indigné de ce qu'après la défaite de Pompée on oſoit encore lui rien diſputer, devint ſi furieux, qu'il n'attendit pas même l'ordre du général pour marcher au combat, ce qui jamais n'étoit arrivé. Av. J. C. 44.

La déroute commença par les Maures. Leurs éléphans, nouvellement ſortis des bois, n'étoient point

encore formés à la guerre. Effrayés au bruit des trompettes & des clairons, ils se dispersèrent & mirent en fuite toute leur armée; les chefs eux-mêmes furent entraînés par les soldats, & ce ne fut qu'à la derniere extrêmité que quelques-uns songerent à réparer leur lâcheté par une mort glorieuse. Déja Scipion, qui s'étoit enfui sur un vaisseau, se croyoit hors de danger : ses ennemis l'atteignirent; il ne put se résoudre à devenir leur proie; il se perça de son épée, & répondit à quelqu'un qui demandoit où étoit Scipion : *il est en sûreté.*

Juba se réfugia dans ses états & fit préparer le lendemain de son arrivée un grand festin auquel il invita Pétréïus, compagnon de sa fuite. Au milieu du repas, il le conjura de lui donner la mort : Pétréïus la lui donna & se tua ensuite lui-même; ainsi, les

tables & les mets furent inondés du ſang de ce Roi Maure & du Romain qui l'avoit ſuivi.

Caton n'aſſiſta point à la bataille. Il étoit alors campé près du Bagrada & gardoit Utique comme une ſeconde barriere de l'Afrique. Informé de la défaite de ſon parti, un homme ſage tel que lui n'attendit pas la mort ; il la prévint gaiement. Il fit venir ſon fils & ſes amis, les embraſſa, ſe mit au lit, s'amuſa quelque tems à lire, à la lueur d'une lampe, le traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame, & ſe laiſſa enſuite aller au ſommeil. S'étant réveillé ſur les ſix heures du ſoir, il ſe découvrit la poitrine &, tirant ſon épée, ſe perça de pluſieurs coups. Les Médecins accoururent & mirent un appareil ſur ſes bleſſures : il les laiſſa faire. Lorſqu'ils ſe furent retirés, il r'ouvrit ſes plaies, & le ſang en ſortit avec

tant d'abondance, qu'il n'eut pas la force d'en retirer ses mains.

La guerre alors devoit finir; mais, comme si on n'eût pas encore combattu, on reprit les armes, on forma de nouveaux partis, & autant la guerre d'Afrique l'avoit emporté sur celle de Thessalie, autant la guerre d'Espagne surpassa celle d'Afrique. A la place de Pompée qu'on avoit perdu, ses deux jeunes fils étoient à la tête des troupes qui tenoient pour eux, & quel avantage n'en devoient-elles pas tirer? Jamais on ne se battit avec plus de fureur, & jamais la victoire ne balança si long-tems entre deux armées.

Varus & Didius, lieutenans, l'un des Pompées & l'autre de César, livrerent la premiere action à l'embouchure même de l'Océan, & les deux flottes furent plus maltraitées par les ondes que par les coups

qu'elles ſe porterent ; car le Dieu de cette mer, courroucé de voir des citoyens acharnés les uns contre les autres, ſouleva les flots contr'eux & les diſperſa par un naufrage. Quel ſpectacle d'horreur ! Les vagues, la tempête, les hommes, les vaiſſeaux, les machines de guerre, tout dans dans le même inſtant ſe réunit & ſe déchaîne pour augmenter le déſaſtre. Et en même tems quelle poſition ! Les équipages ne voyent plus autour d'eux que des objets propres à les conſterner : ici ſe préſentent les côtes d'Eſpagne ; là celles de Mauritanie, & plus loin le confluent de l'Océan & de la Méditerranée ; les colonnes d'Hercule n'offrent, d'un autre côté, qu'un abîme à craindre par l'énormité de leur hauteur ; la fureur des combattans & la tempête font, en un mot, les ravages les plus affreux.

Le naufrage des deux flottes ne

rallentit l'ardeur d'aucun des deux partis. On forma des siéges de part & d'autre, & les villes furent, à l'ordinaire, les tristes victimes des divisions.

Av. J. C. 44. La derniere bataille se donna près de Munde. D'abord César ne fut pas aussi heureux qu'il étoit accoutumé de l'être : le combat fut long-tems douteux & meurtrier ; la fortune paroissoit occupée ailleurs par je ne sçais quelle distraction ; aussi remarqua-t-on qu'avant d'en venir aux mains, César, contre son ordinaire, avoit paru triste & rêveur, soit qu'il fît réflexion à la fragilité des grandeurs humaines, soit que la suite étonnante & continuelle de ses prospérités l'effrayât, & que, parvenu au dernier degré d'élévation comme Pompée, il redoutât le triste sort de cet infortuné rival. Au milieu de l'action, ce qui, de mémoire d'homme,

n'étoit pas arrivé, & dans l'instant où le succès étoit encore incertain, tout-à-coup les deux armées, qui jusqu'à ce moment n'avoient paru songer qu'à répandre du sang, resterent, comme de concert, immobiles vis-à-vis l'une de l'autre. Enfin, les yeux de César furent témoins d'une lâcheté à laquelle il s'en falloit de beaucoup qu'ils fussent accoutumés; il vit le corps des Vétérans, qui avoient fait leurs preuves auprès de lui pendant quatorze ans, prêt à reculer; ils ne fuyoient pas encore, mais ce n'étoit pas le courage, il n'y avoit plus que la crainte de l'infamie qui les retenoit: transporté de fureur, il descend de cheval, se met à la tête de l'armée, arrête ceux qui sont prêts à fuir, combat à leurs côtés, les rassure, & ne cesse ensuite de parcourir les rangs en ranimant tout par ses regards, par son exemple

& par ses discours. On dit pourtant que cette déroute le troubla à un tel point, qu'il parut délibérer un instant s'il ne se tueroit point; mais qu'ayant apperçu cinq cohortes qui, sur les entrefaites, se détachoient de l'armée ennemie, par l'ordre de Labiénus, pour aller secourir le camp des deux Pompées qui étoit en grand danger, il reprit courage; qu'il crut, ou qu'en général adroit il feignit de croire que ce secours étoit un corps de troupes qui lâchoit le pied, & qu'il le persuada si bien à tous ses soldats, que ne doutant plus de la victoire ils redoublerent leurs attaques & reprirent le dessus. Les ennemis eux-mêmes, ajoute-t-on, s'imaginant que leurs cohortes fuyoient, quitterent leurs rangs & ne songerent plus qu'à sauver leurs vies. Quoi qu'il en soit, on peut juger de la rage des vainqueurs &
du

du carnage qu'ils firent par le trait suivant. Les fuyards s'étoient réfugiés dans Munde : César les y fit attaquer sur le champ ; &, ce que l'on ne pardonneroit pas même à des barbares, on les bloqua en les environnant d'un amas de cadavres qui étoient tenus les uns aux autres par des lances & des javelots.

Les deux jeunes Pompée désespérant de la victoire, Cnéus, l'aîné, qui s'étoit retiré, avoit déja traversé quelques chemins détournés & deserts : Césonius l'atteignit près de Laurone. Quoique blessé très-dangereusement à la cuisse, il se défendit long-tems & avec courage ; mais enfin il tomba sous les coups. Pour Sextus, le cadet, la fortune le tint caché pendant quelques années en Celtibérie, & le réserva pour d'autres guerres après la mort de César, qui, revenu victorieux dans sa patrie,

obtint tous les honneurs du grand triomphe.

Sur le premier char, pour rappeller la conquête des Gaules, on montra, sous des figures d'or & comme captifs, le Rhin, le Rhône & l'Océan; sur le second, pour célébrer ce qui s'étoit passé en Egypte, on voyoit le Nil, Arsinoé & le Phare tout en feu; sur le troisieme, Pharnace & le Pont; sur le quatrieme, Juba, les Maures & l'Espagne deux fois subjuguée. Pharsale, Thapse & Munde, qui auroient dû, ce semble, faire les trois plus beaux ornemens de ce triomphe, n'y parurent point, parce qu'on craignit, sans doute, de ne pouvoir pas les représenter assez dignement.

Alors enfin on mit bas les armes, & tant que dura la paix on ne répandit point de sang. César ne s'occupa qu'à compenser les malheurs

de la guerre par sa clémence. Il ne fit mourir qu'Afranius, à qui il avoit déja pardonné une fois ; Faustus Sylla, parce qu'il avoit appris à redouter ses gendres ; & la fille de Pompée avec ses cousins-germains du côté de Sylla. Il assuroit par-là le repos de la postérité.

Les Romains ne furent point d'abord ingrats à son égard, & ils se firent un plaisir de lui déférer tous les honneurs possibles. On lui éleva des statues à la porte des temples, on lui fit porter au théâtre une couronne semblable à celle des Dieux, on lui dressa une espece de trône dans le sénat, on éleva un dôme superbe au-dessus de son palais, on donna son nom à un des mois de l'année, on le surnomma le *Pere de la patrie*, on le déclara Dictateur perpétuel, &, un jour qu'il étoit sur la tribune aux harangues, il n'est pas

fûr si ce fut à son instigation, Antoine lui présenta le sceptre & le diadême.

Mais à quoi peut-on mieux comparer toutes ces distinctions qu'aux guirlandes & aux bandelettes dont on pare une victime destinée à la mort ? Sa clémence lui gagna des cœurs, mais elle ne put étouffer l'envie. On empoisonna ses vertus, on le rendit suspect, & enfin un peuple libre rougit de se trouver captivé par des bienfaits : sa perte fut aussi-tôt exécutée que résolue. Brutus, Cassius & quelques autres Patriciens étoient les chefs de la conspiration.

Quel est l'empire du destin ! Le complot avoit transpiré ; César en avoit reçu un mémoire bien détaillé : cent victimes avoient été immolées ; toutes lui avoient annoncé quelque chose de sinistre, & rien cependant ne lui peut faire

prendre ses précautions. Il entre au sénat à son ordinaire, méditant une expédition contre les Parthes; il se place sur son trône, & dans le même instant les Sénateurs se jettant sur lui le percent de vingt-trois coups de poignard. C'est ainsi que celui qui avoit inondé toute la terre du sang de ses concitoyens, arrosa du sien le sanctuaire de la justice. Av. J. C. 42.

CHAPITRE III.

César Auguste.

LE sacrifice de César & de Pompée sembloit devoir rendre au peuple Romain son ancienne liberté, & il l'eût recouvrée, si Pompée n'eût pas laissé d'enfans, ou César d'héritier, ou plutôt si, plus malheureusement pour l'empire, Antoine, qui d'abord s'étoit cru assez heureux d'être le

collegue de César, & qui dans la fuite aspira aux mêmes honneurs que lui, ne fût point resté sur la terre pour devenir le boute-feu & le perturbateur du siecle suivant.

Sextus, pour s'emparer de l'héritage de son pere Pompée, fit tout trembler sur la mer; Octave, pour venger la mort de son aïeul, troubla toute la Thessalie, & on vit Antoine, qui ne sçavoit pas lui-même ce qu'il vouloit, tantôt armer pour empêcher celui-ci de recueillir la succession de César, tantôt, épris d'amour pour sa Cléopatre, aller auprès d'elle dégrader sa qualité de Romain jusqu'au point d'y prendre les marques de la royauté. La République enfin ne se vit plus d'autre ressource que de renoncer à sa liberté.

Au milieu de tant de troubles on eut cependant de grandes actions de graces à rendre aux Dieux, puisque

toute l'autorité & le poids des affaires retomberent enfin sur Octave-César-Auguste, qui, par sa prudence & son habileté, sçut rétablir par-tout le calme & le bon ordre. Que devenoit Rome, si malheureusement elle eût continué à avoir plusieurs chefs ? Déchirée & ruinée par ses propres défenseurs, jamais elle ne se seroit relevée ; il falloit qu'un seul génie la gouvernât.

Ce fut sous le consulat de Marc Antoine & de Publius Dolabella que la fortune choisit les Césars pour leur remettre les rênes de l'empire ; mais il s'ensuivit d'abord toutes sortes de troubles, c'est-à-dire, qu'on vit arriver alors ce que produit la révolution des astres ; elle est ordinairement accompagnée de tempêtes & d'orages. L'empire des Romains, ou plutôt celui de tout le genre-humain, en changeant de gouver-

nement, fut ébranlé jusques dans ses fondemens; mille calamités l'affligerent; on fut long-tems en proie à des guerres civiles; il fallut armer sur terre & sur mer; tout le corps fut agité.

CHAPITRE IV.

Guerre de Modene.

Le testament de César causa la premiere guerre civile. Antoine, qu'il avoit désigné son héritier au défaut d'Octave, outré qu'un jeune emporté lui eût été préféré, prit les armes, & dans ce moment tout lui fit illusion. Octave, en effet, n'avoit que dix-huit ans & paroissoit sans appui & sans expérience; Antoine, au contraire, avoit commandé les armées du tems de César & jouissoit de la plus grande autorité. Il com-

mença donc par piller insensiblement une succession dont il se croyoit privé injustement, répandit des calomnies sur le compte du jeune Prince, & fit tout ce qu'il put pour empêcher son adoption dans la famille des Jules. Enfin, levant tout-à-fait le masque, il lui déclara la guerre, & déja il pressoit vivement, dans la Gaule Cisalpine, Décimus Brutus, l'un de ses plus puissans adversaires. Octave César, que sa jeunesse, la majesté du nom qu'il portoit & ses malheurs rendoient l'idole de la multitude, implora le secours des anciennes légions qui avoient servi sous son aïeul. Quoiqu'il n'eût dans Rome aucun pouvoir, elles marcherent sur le champ contre le Consul. Décimus, assiégé dans Modene, fut délivré d'un ennemi redoutable, & on réduisit Antoine à abandonner son camp. Av. J. C. 41.

Le jeune Octave fit dans cette bataille des prodiges de valeur. Un porte-enseigne lui avoit, en mourant, remis son drapeau : quoique couvert lui-même de sang & de blessures, il s'en chargea & le remporta sur ses épaules jusques dans sa tente.

CHAPITRE V.

Guerre de Perouse.

Le partage de quelques terres, distribuées par Octave aux Vétérans pour prix de leurs services, occasionna une seconde guerre.

Antoine s'étoit déja fait connoître pour un séditieux ; mais les conseils de sa femme Fulvia, qui se plaisoit à porter les armes & qui ne respiroit que la guerre, le rendoient encore plus turbulent. Il chassa les Vétérans

de leurs terres & leva de nouveau des troupes.

Le sénat, de concert avec tous les citoyens, le déclara ennemi de la République, & le jeune Octave l'ayant bloqué dans Perouse, le força de se rendre, après lui avoir fait souffrir honteusement la famine la plus cruelle. Av. J.C. 39.

CHAPITRE VI.

Le Triumvirat.

La République ne se ressentoit déja que trop des violences d'Antoine, & il étoit un assez puissant obstacle à la paix, lorsqu'un nouveau tison, Lépidus, augmenta l'incendie. Qu'eût pu faire Octave contre deux armées? Il fut obligé d'en venir à une alliance dont les suites font horreur. Chacun eut ses vues en y souscrivant. Lé-

pidus vouloit s'enrichir, & les troubles de la République sembloient favoriser ses desseins; Antoine vouloit se venger de ceux qui l'avoient déclaré ennemi de la patrie, & Octave vouloit appaiser les mânes de son aïeul par le sacrifice de Brutus & de Cassius. A ces conditions secretes les trois chefs convinrent de faire la paix; ils la ratifierent entre Perouse & Boulogne, & les deux armées se saluerent mutuellement.

A peine cette détestable alliance, qu'on appelle le Triumvirat, eut-elle été formée, que la République opprimée vit renouveller toutes les horreurs arrivées du tems de Sylla. Cent quarante Sénateurs furent proscrits; les uns périrent par des supplices honteux, d'autres furent massacrés, quelques-uns essuyerent la misere la plus affreuse, tous rendirent l'univers témoin de leur triste sort.

Mais doit-on s'étonner qu'on ait ainsi perſécuté des hommes ſi reſpectables par leur rang, puiſqu'Antoine & Lépidus n'épargnerent pas, l'un Lucius Céſar ſon oncle maternel, & l'autre Lucius Paulus ſon propre frere ?

Rome avoit déja vu des têtes expoſées ſur la tribune aux harangues, mais le peuple ne put retenir ſes larmes quand il y vit attachée celle de ſon cher Cicéron ; on venoit l'y contempler avec autant d'empreſſement que l'on accouroit auparavant à ſes harangues.

De tels crimes ne ſe commirent que par l'ordre d'Antoine & de Lépidus. Octave ſe contenta de faire périr les meurtriers de ſon aïeul ; & ſa vengeance ſeroit pardonnable, ſi elle ne s'étoit pas étendue à trop de citoyens.

CHAPITRE VII.

Guerre contre Cassius & Brutus.

Brutus & Cassius avoient cru, en immolant César, affranchir Rome de la tyrannie, comme on l'avoit fait en bannissant les Tarquins; ils se tromperent: en voulant rendre la liberté à leur patrie, ils ne firent que l'asservir davantage. Dès qu'ils eurent consommé leur parricide, ils sentirent tout le danger qu'ils avoient à courir de la part des Vétérans, qui étoient extrêmement attachés à César, ensorte que, du Sénat, ils allerent se réfugier dans le Capitole.

Ces Vétérans, en effet, regrettant tous les jours la perte de leur général, vouloient absolument la venger, & il ne leur manquoit qu'un chef; mais les malheurs dont la République étoit

menacée ne paroiſſoient que trop ſenſibles. Loin donc de prendre part à la vengeance, le ſénat, par le conſeil de Cicéron, accorda une amniſtie. Cependant Caſſius & Brutus, pour ne pas être journellement témoins de la douleur publique, ſe retirerent en Syrie & en Macédoine, provinces dont Céſar, qu'ils venoient de maſſacrer, leur avoit donné le gouvernement quelque tems avant ſa mort. Leur châtiment fut donc plutôt différé qu'oublié.

Car dès que les Triumvirs, qui venoient de s'emparer du maniement des affaires, eurent pourvu aux beſoins de la République, plutôt comme on le pouvoit dans le moment, que comme il auroit été eſſentiel de le faire, il fut décidé que Lépidus reſteroit dans Rome pour la garder, & qu'Octave & Antoine marcheroient contre Brutus & Caſſius.

Ceux-ci furent avertis de cette résolution. Ils leverent de grandes armées & choisirent pour champ de bataille la même plaine de Thessalie qui autrefois avoit été si fatale à Cnéus Pompée. Il y eût, à l'ordinaire, avant le combat des pronostics qui leur annoncerent assez leur prochaine défaite. Des corbeaux & d'autres oiseaux accoutumés à se nourrir de cadavres voltigerent longtems autour de leur camp : un Ethyopien se présenta à eux lorsqu'ils commençoient à se ranger en bataille, & c'étoit un des présages les plus sinistres : pendant la nuit qui précéda l'action, Brutus, occupé, selon sa coutume, à méditer quelque chose à la lueur d'une lampe, apperçut un spectre tout noir; il lui demanda qui il étoit : *ton mauvais génie*, lui répondit-il, & en même tems il disparut.

Tous les augures au contraire, &

toutes les victimes, n'annoncerent rien que d'heureux à Octave. Les Dieux le favoriſerent ſur-tout au point que ſon Médecin fut averti, en ſonge, de lui conſeiller de ſortir de ſon camp, parce qu'il riſquoit d'y être pris; & en effet, on devoit l'y prendre.

On en vint aux mains; &, quoique les deux chefs de l'armée qui tenoit pour Céſar ſe fuſſent abſentés, l'un parce qu'il étoit malade, & l'autre par crainte & par lâcheté, on ſe battit long-tems & avec vigueur de part & d'autre. Cependant, quelque décidée que fut la fortune pour le parti du vengeur & de celui qu'on avoit à venger, la perte comme l'avantage furent d'abord égaux, ce qui rendit le ſuccès du combat fort incertain. Le camp de Caſſius fut forcé d'un côté, & celui d'Octave le fut de l'autre; mais enfin une mé-

prise rendit celui-ci victorieux, tant il est vrai qu'il faut que tout cede à cette fortune: *La vertu, la vertu!* dit Brutus en rendant le dernier soupir, *vain nom, pure chimere.* Déja la cavalerie, qui s'étoit emparée du camp d'Octave, revenoit secourir une aile qui commençoit à plier: Cassius s'imagine qu'elle prend la fuite, il cesse de combattre & se retire sur une hauteur. Des tourbillons de poussiere, le bruit des armes & la nuit l'empêchent de découvrir ce qui se passe: il fait partir un espion qui ne revient pas assez tôt: il croit que c'en est fait de son parti, & se fait trancher la tête par un de ceux qui l'environnent. Brutus, qui en perdant Cassius perd aussi tout espoir, ne songe plus qu'à tenir la promesse qu'ils s'étoient faite réciproquement, de ne point se survivre l'un à l'autre & se fait percer par un de ses gardes.

Comment peut-on concevoir que ces deux grands hommes ne se soient pas eux-mêmes poignardés ? Mais aussi religieux & aussi austeres qu'ils l'étoient, ils regardoient sans doute comme un crime de se souiller de son propre sang, & ils étoient persuadés quedans de telles extrémités, il leur étoit seulement permis de se résoudre à la mort, & qu'un autre devoit ensuite la leur donner.

CHAPITRE VIII.

Guerre contre Sextus Pompée.

Les meurtriers de César étoient exterminés ; mais la race de Pompée n'étoit pas éteinte. Son fils aîné avoit péri en Espagne, & le second, comme nous l'avons dit, avoit trouvé son salut dans la fuite.

Celui-ci, après avoir recueilli les Av. J. C. 36.

débris de son armée & l'avoir augmentée de quantité d'esclaves, s'étoit emparé de la Sicile & de la Sardaigne; &, bien différent de son pere, qui avoit purgé les mers des pirates Ciliciens, ses vaisseaux, chargés de corsaires, se signaloient tous les jours par leurs brigandages.

Un ennemi si puissant étoit trop dangereux; on l'attaqua, & il fut défait sur le détroit de Sicile. Il auroit dû dès-lors mettre bas les armes, & il seroit mort avec la réputation de grand capitaine; mais il espéroit toujours, & cette confiance ne peut que marquer une grande ame. Ses affaires se trouvant désespérées, il s'enfuit en Asie, où ayant été fait prisonnier, il fut chargé de chaînes; &, ce qui est le comble de la douleur pour les héros qui ne voudroient périr que les armes à la main, il se vit livré à la merci de ses ennemis,

qui le firent mourir par le glaive d'un bourreau. Depuis Xerxès on n'avoit point vu de fuite plus déplorable. De 350 vaisseaux qu'il commandoit, à peine en conserva-t-il six ou sept. Pour n'être point reconnu, il avoit fait éteindre son fanal d'amiral, avoit jetté ses anneaux dans la mer, & avoit paru redouter tout, excepté la mort. Av. J. C. 33.

CHAPITRE IX.

Guerre contre les Parthes, sous la conduite de Ventidius.

QUOIQU'OCTAVE, par la défaite de Cassius & de Brutus, eût absolument dissipé toutes les factions, & qu'il en eût même anéanti jusqu'au nom par la mort du dernier des Pompées, le repos de l'empire n'étoit cependant pas encore assuré, puis-

qu'Antoine, l'écueil de l'état, celui qui se plaisoit à l'embarrasser & à le troubler, vivoit encore. Mais ses vices enfin le perdirent. Victime tour à tour, tantôt de l'ambition, tantôt de l'amour, il délivra par sa mort non-seulement ses ennemis, mais encore ses concitoyens & tous ceux qui le connoissoient, des inquiétudes qu'il ne cessoit de leur causer.

La défaite de Crassus avoit enflé le courage des Parthes, & ce n'avoit été qu'avec plaisir qu'ils avoient appris les divisions de Rome. Ils profiterent donc de la premiere occasion qui se présenta, & les sollicitations de Labienus, que Cassius & Brutus, dans leur rage effrénée, leur avoit envoyé pour leur demander du secours, les déterminerent.

Sous la conduite du jeune Pacore, fils de leur Roi, ils chasserent, en peu de tems, toutes les garnisons

qu'Antoine avoit dispersées dans différentes villes, & Saxa, l'un des lieutenans de ce dernier, fut obligé d'avoir recours à son épée pour ne pas tomber vif entre leurs mains.

Déja ils s'étoient emparés de la Syrie, & sous prétexte de secourir Cassius & Brutus, ils faisoient chaque jour de nouvelles conquêtes: Antoine fit marcher contre eux Ventidius, son lieutenant. Sa victoire fut complette. Les troupes de Labienus, Pacore lui-même & sa cavalerie, tout fut taillé en pieces, entre l'Oronthe & l'Euphrate; vingt mille hommes, en un mot, resterent sur le champ de bataille. L'expérience de Ventidius contribua beaucoup à leur défaite: à l'approche des Parthes il affecta une si grande consternation, qu'il les laissa insensiblement s'avancer si près de son camp, que leurs fléches leur devinrent inutiles, parce

qu'ils n'étoient plus à une distance suffisante pour pouvoir les lancer. Pacore mourut en vaillant capitaine. Ventidius lui fit couper la tête. On la porta par toutes les villes de Syrie qui avoient abandonné le parti de Rome, & elles se rendirent sans qu'on fût obligé de tirer l'épée. C'est ainsi que la défaite de Crassus fut vengée par celle de Pacore.

CHAPITRE X.

Guerre d'Antoine contre les Parthes.

LES Parthes & les Romains, après avoir éprouvé leurs forces & s'être donné mutuellement des preuves de leur valeur, conçurent de tels sentimens d'estime les uns pour les autres, qu'oubliant tous leurs ressentimens, ils firent une alliance qui fut signée, de la part de ceux-ci, par

Antoine

Antoine lui-même, & de la part des vaincus, par Orodes, pere de Pacore. Mais elle ne dura pas longtems.

Antoine, poussé par je ne sais quelle vanité de faire lire sous ses portraits les noms de l'Araxe & de l'Euphrate, quitta tout à coup la Syrie, &, sans pouvoir couvrir sa conduite d'aucune espece de prétexte, alla fondre sur ses nouveaux alliés, s'imaginant peut-être qu'une partie de la science d'un général consiste à savoir surprendre.

Dès qu'il parut, les Parthes, aussi rusés que belliqueux, affecterent la terreur & gagnerent les campagnes. Antoine se croyant victorieux les poursuit. On le laissa s'avancer dans les terres, & on ne fit sortir des embuscades que quelques détachemens qui le harcelerent jusqu'au soir. Ses soldats se trouvant alors fatigués

par les courses qu'ils avoient faites, furent enveloppés, & deux légions furent ensevelies sous une grêle de fléches.

Cette perte n'eût rien été en comparaison de celle qu'il devoit faire le lendemain, si les Dieux n'eussent eu pitié de nous. Un Romain, qui étoit resté dans le pays après la défaite de Crassus, vint le trouver en habit de Parthe, &, après l'avoir salué en latin, afin qu'on ne le soupçonnât point, lui découvrit le danger qui le menaçoit : *le Roi doit demain*, leur dit-il, *se jetter sur vous avec toute son armée : retournez promptement sur vos pas & gagnez les montagnes, encore n'est-il pas sûr que vous ne rencontrerez personne dans votre fuite.* On suivit ce conseil, & on évita les coups d'une bonne partie des ennemis.

Av. J. C. 34. Le carnage fut pourtant assez con-

ſidérable, & toute notre armée eût même été entiérement défaite, ſi les ſoldats, pour ſe parer d'une nuée de fléches qu'on leur lançoit, n'euſſent heureuſement imaginé un ſtratagême, ce fut de ſe laiſſer tomber tous à genoux, les uns après les autres, & de ſe couvrir de leurs boucliers, enſorte qu'on eût dit qu'ils ſuccomboient ſous leurs bleſſures : les Parthes les croyant morts, débanderent leurs arcs; alors les Romains ſe releverent, & la ruſe plût tant à ces barbares, qu'un d'eux élevant la voix, leur cria : *Romains, vous pouvez vous retirer en toute ſûreté; c'eſt avec raiſon qu'on vous nomme les vainqueurs des nations, puiſque vous avez pu éviter les traits des Parthes.*

Mais les eaux nous firent perdre enſuite autant d'hommes que les attaques de nos ennemis nous en avoit enlevés.

La plupart des terres que notre armée eut à traverſer, ſont extrêmement arides, & elles ne ſont coupées que par quelques ruiſſeaux d'eau ſalée. Les ſoldats, tourmentés par la ſoif, voulurent en boire ; il en périt un grand nombre : & l'avidité avec laquelle les malades & les autres burent de l'eau douce du fleuve qu'ils rencontrerent enſuite, ne leur fut pas moins funeſte.

De-là il fallut traverſer les ſables brûlans de l'Arménie & les neiges de la Cappadoce. Une peſte ne fait pas plus de ravages que ce changement de climat en cauſa. De ſeize légions qu'Antoine avoit conduites avec lui, à peine en ramena-t-il la troiſieme partie.

Il eut lui-même beaucoup à ſouffrir durant ce pénible retour. Ses ſoldats l'inſulterent juſqu'à mettre en pieces toute ſa vaiſſelle. Le dé-

sespoir lui fit quelquefois desirer la mort; &, dans différentes occasions, craignant de périr avec ignominie, il conjura un de ses satellites de la lui donner.

Refugié enfin en Syrie, il s'y montra plus extravagant & plus fier qu'il ne l'avoit encore paru. Il vantoit sa retraite comme une action qui le combloit de gloire, & il prétendoit mériter tous les éloges qu'on eût eu raison de lui donner s'il eût remporté quelque victoire éclatante.

CHAPITRE XI.

Guerre contre Antoine & Cléopatre.

ANTOINE étoit trop turbulent & trop outré, pour que rien eût pu jusqu'alors le satisfaire ou le domter, quand tout à coup la bassesse de ses passions en fit un autre homme. Se

trouvant oisif après la guerre qu'il venoit d'intenter aux Parthes, son amour pour sa Cléopatre se réveilla, & bientôt toute sa fougue s'évanouit dans les bras de cette Reine. Cette femme adroite & ambitieuse n'ayant rien épargné pour s'assurer du cœur de son amant, profita de l'ivresse dans laquelle ses charmes le tenoient plongé : elle lui demanda l'empire Romain pour prix de ses faveurs, & Antoine le lui promit, comme s'il lui eût été plus facile de venir à bout des Romains que des Parthes. Tout fut donc préparé, & très-ouvertement, pour l'exécution de ce projet. Patrie, réputation, robe consulaire, faisceaux, tout fut sacrifié à son idole. L'avilissement de son esprit, la bassesse de son cœur, sa parure ridicule, tout n'offrit plus en lui qu'un vrai monstre. Cléopatre, puisqu'elle étoit Reine, voulant qu'Antoine n'appro-

chât plus d'elle qu'avec les marques de la royauté, lui fit prendre un sceptre, un cimeterre, une robe de pourpre, chargée de pierreries & un diadême.

Cependant Octave, à la premiére nouvelle de ce qui se passe à la cour d'Egypte, équippe promptement une flotte & part de Brindes pour aller au-devant du nouveau Roi & lui livrer bataille. Après avoir établi son camp dans l'Epire, il investit en peu de tems l'isle de Leucade, le mont Leucate & les deux pointes du golfe d'Ambracie. Nous avions quatre cens vaisseaux, & l'ennemi n'en avoit que deux cens; mais la grandeur de ceux-ci compensoit le nombre des nôtres, puisqu'ils étoient de six à neuf bancs de rames, & qu'à leurs tours & à leurs différens étages on les eût pris plutôt pour des châteaux & des villes que pour des vais- Av. J. C. 30.

feaux. Les flots mugissoient sous leur poids, & les vents avoient beaucoup
Av. J. C. 29. de peine à les faire voguer. Toute cette force néanmoins fut la cause de leur désastre. Les navires d'Octave, qui n'étoient que de trois & ne passoient pas six bancs, se trouvant beaucoup plus légers, & par conséquent beaucoup plus propres, soit pour l'attaque, soit pour la retraite & pour toutes les autres évolutions, dissiperent à leur gré, tant avec leurs éperons, qu'à force de traits & de feux, une flotte qui, ne pouvant manœuvrer qu'avec beaucoup de peine, étoit réduite à la défensive.

Ce fut sur-tout après la victoire qu'on reconnut toute la force des vaisseaux ennemis & tout le faste qui y régnoit. Le naufrage de cette flote immense couvroit toute la mer des dépouilles de Sabéens, d'Arabes & de plusieurs autres peuples de

l'Asie. Les vents poussoient continuellement sur le rivage la pourpre & les étoffes précieuses que la mer avoit englouties, & qui à chaque instant sortoient de son sein.

La déroute commença par Cléopatre, que l'on reconnut à sa poupe dorée & à ses voiles de pourpre. Elle prit la fuite, & Antoine la suivit bientôt; mais Octave fit voile sur eux. Leur projet étoit de s'échapper par l'Océan : il ne leur fut pas possible de l'exécuter, & les garnisons qu'ils avoient mises dans Parétonium & dans Peluse, qui forment les deux pointes de l'Egypte, ne purent les secourir.

Sur le point de tomber entre les mains de leur vainqueur, il ne leur restoit plus d'autre ressource que de se donner la mort. Antoine le sentit parfaitement, & il se poignarda. Pour Cléopatre, elle alla se jetter aux

pieds d'Octave & n'épargna rien pour tâcher de surprendre son cœur; mais tout fut inutile : quelque séduisans que fussent ses attraits, la vertu du héros en triompha. Ce n'étoit pas la vie qu'elle demandoit, Octave la lui offroit; elle auroit voulu conserver une partie de son royaume. Ne pouvant rien obtenir, & voyant qu'on la réservoit pour le triomphe, elle prit ses plus riches habits, s'échappa de ses gardes, se retira dans le mausolée (lieu où sont rassemblés les tombeaux des Princes,) &, après s'être placée dans un cercueil rempli de parfums, près de son cher Antoine, elle se procura par le sommeil celui de la mort en se faisant piquer les veines par des aspics.



CHAPITRE XII.

Guerres contre les nations étrangeres.

La mort d'Antoine & celle de Cléopatre mirent fin aux guerres civiles, & l'on ne prit plus les armes que pour ſoumettre quelques nations étrangeres qui, profitant des troubles qui occupoient l'empire, commençoient à ſe ſoulever dans différens endroits de l'univers.

La paix étoit pour elles un état qu'elles ne connoiſſoient point; leurs têtes altieres & fieres n'étoient point accoutumées au joug; celui qu'on leur avoit inſenſiblement impoſé leur peſoit fort, & elles étoient abſolument réſolues de le ſecouer.

Les Noriques, les Illyriens, les Pannoniens, les Dalmates, les Myſiens, les Thraces & les Daces, les

Sarmates & les Germains, situés au septentrion, étoient les plus féroces.

Les Noriques s'imaginoient que, parce qu'ils étoient défendus par les Alpes, que des neiges éternelles rendent presque toujours inaccessibles, on n'oseroit point venir leur faire la guerre; mais Claudius Drusus, gendre d'Octave, les réduisit, de même que tous les peuples de leur voisinage, je veux dire les Brennes, les Senones & les Vindéliques. On peut juger de la barbarie de ces mêmes peuples, qui d'ailleurs sont extrêmement rusés, par celle de leurs femmes qui, dans une occasion, faute de traits, prirent leurs enfans, les écraserent contre terre & les lancerent au visage de leurs ennemis.

Les Illyriens, situés au pied des Alpes, se rassuroient beaucoup sur les précipices & les torrens qui les environnoient de tous côtés, & qui

leur ſervent, pour ainſi dire, de barrieres. Octave prit lui-même les armes contre eux & fit travailler à des ponts. D'abord la fureur des eaux & la vue des ennemis jetterent le trouble dans ſon armée; mais il ſut bientôt la raſſurer: un ſoldat faiſant difficulté de paſſer, il lui arrache ſon bouclier & montre l'exemple; alors on s'empreſſa tellement à le ſuivre, que le pont ſe rompit; le Prince ſe bleſſa aux mains & aux jambes: la vue de ſon ſang & le danger qu'il venoit de courir donnant plus de poids à ſon autorité, on chargea les ennemis en queue, & on en tua un grand nombre.

Les Pannoniens avoient pour remparts, outre deux forts, deux rivieres qui ſont la Drave & la Save. Ils ne ceſſoient de ravager les terres de leurs voiſins, & ils n'avoient point d'aſyle plus ſûr que leurs rivages.

Tibere, qui fut envoyé contre eux, les défit sur les bords de leurs rivieres. Au lieu de brûler leurs armes, selon la coutume, on les ramassa toutes & on les jetta dans les courans, pour annoncer, en quelque sorte, nôtre victoire aux autres peuples rebelles.

Les Dalmates passoient presque toute leur vie dans les forêts, & c'étoit pour eux des repaires dont ils s'élançoient de tems en tems pour exercer quelques brigandages. Marcius, par l'embrasement de Delminium leur capitale, les avoit, pour ainsi dire, réduits à l'état où se trouve un homme à qui l'on a coupé la tête, & Asinius Pollion leur avoit enlevé beaucoup de troupeaux, d'armes & de terres. Tibere, par l'ordre d'Octave, acheva de domter ce peuple sauvage & l'occupa à travailler aux mines & à purifier l'or qu'on y trouve.

Comme le caractere national rend les hommes de cette contrée fort avares, on les voit fouiller avec autant d'ardeur qu'ils pourroient le faire, s'ils devoient jouir du fruit de leurs peines.

On ne peut songer sans horreur à la férocité & à la cruauté des Mysiens; leur barbarie surpasse celle de tous les autres barbares: avant le combat, un de leurs chefs fit faire silence, & s'adressant aux Romains: *qui êtes-vous?* leur dit-il; on répondit avec la même fierté: *nous sommes les Romains, les maîtres de toutes les nations*. Tous à l'instant s'écrierent, & Marcus Crassus accepta le présage: *oui, vous le serez quand vous nous aurez vaincus*. En même tems ils immolerent un cheval à la tête de l'armée, & promirent à leurs Dieux que, s'ils remportoient la victoire, les entrailles des généraux ennemis

qu'ils pourroient tuer leur feroient ſacrifiées, & qu'enſuite ils en feroient un feſtin. Je crois que le ciel eut horreur d'un tel vœu. A peine eurent-ils ouï ſonner la charge, qu'ils ſe troublerent & prirent la fuite. Le centurion Domitius contribua beaucoup à les effrayer : il falloit un homme d'une ſtupidité auſſi barbare que l'étoit la ſienne, mais qui eut pourtant ſon effet, pour jouer un pareil rôle vis-à-vis d'autres hommes auxquels on peut dire qu'il reſſembloit : il imagina d'attacher à ſon caſque une eſpece de réchaut rempli de feu & de quelques matieres réſineuſes, de façon qu'à chaque mouvement qu'il faiſoit, on eût dit que ſa tête étoit une fournaiſe dont il s'élançoit des flammes.

Av. J. C. 27.

Avant les Illyriens, les Thraces qui avoient appris de nous l'art de la guerre, & qui s'étoient formés

ſous nos étendards, s'étoient déja révoltés. Accoutumés aux armes, ils ne pouvoient les quitter; mais Piſon les ſubjugua. On jugera de leur rage par le déſeſpoir des priſonniers qu'on voyoit mordre leurs chaînes pour eſſayer de les rompre, & qui, ſe briſant les dents, ſe puniſſoient ainſi eux-mêmes de leur férocité. Av. J. C. 9.

Chaque année, lorſque le Danube eſt couvert de glaces, les Daces, ſitués ſur des montagnes, alloient, par l'ordre de leur Roi Cotiſon, ſe jetter ſur les terres de leurs voiſins, & ſe plaiſoient à les ravager. Octave voyant que c'étoit une entrepriſe preſqu'impoſſible que d'aller les chercher dans leurs retraites, envoya contre eux Lentulus, qui leur fit repaſſer le Danube, & on conſtruiſit aux environs quelques forts où on mit de bonnes garniſons. Ainſi, quoi-

qu'on n'eût point remporté de victoires ſur la Dace même, elle n'en fut pas moins contenue & réduite.

Les Sarmates, bien montés, faiſoient de continuelles incurſions. Lentulus, dont nous venons de parler, ſe contenta de les reſſerrer auſſi au-delà du Danube. Ce peuple, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, n'a pour tout bien que de la neige & quelques bois, & il eſt d'ailleurs ſi barbare, qu'il ne peut concevoir ce que c'eſt que la paix.

Qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'Octave n'eût jamais imaginé qu'il étoit très-important pour lui de faire la conquête de la Germanie, puiſqu'on ſe couvrit de plus de honte en la perdant, qu'on n'avoit acquis de gloire en la ſubjuguant! Mais comme ſon aïeul avoit deux fois paſſé le Rhin pour y porter la guerre, il crut devoir, pour imiter ſon exemple, la

réduire en province ; & son projet réussissoit, si nos vices n'eussent pas été plus difficiles à supporter que notre joug. Drusus, qui fut chargé de cette expédition, vainquit d'abord les Usipétes & parcourut ensuite les terres des Tenctheres & des Cattes. Des dépouilles des Marcomans, il éleva une espece de trophée sur une petite hauteur qu'il rencontra. Après quoi il se tourna contre les Chérusques, les Suéves & les Sicambres, peuples extrêmement belliqueux. Ces barbares, avant la bataille, avoient brûlé en l'honneur de leurs Dieux vingt Centurions dont ils s'étoient saisis, & ils se croyoient si sûrs de la victoire, que, d'un commun accord, ils s'étoient déja partagé les dépouilles de leurs ennemis. Les Chérusques devoient avoir les chevaux ; les Suéves, l'or & l'argent ; & les Sicambres, les

Av. J. C. 8.

captifs. Mais l'événement fut contraire à leur attente ; car Drusus les ayant vaincus, partagea leurs chevaux, leurs troupeaux & leurs coliers, & il en fit de même des prisonniers, qui furent distribués ou vendus. Enfin, pour prévenir toute révolte, il fit construire de petits forts le long de la Meuse, de l'Elbe & du Veser, & y mit quelque garnison. Il éleva aussi plus de cinquante forteresses sur les bords du Rhin, fit construire des ponts entre Bonn & Mayence, laissa des troupes pour la défense de ces deux villes, ouvrit de grandes tranchées dans la forêt d'Hercynie, où jusqu'alors on n'avoit encore osé pénétrer : tout fut enfin pacifié dans la Germanie : ses peuples commencerent à s'humaniser, ses terres à devenir fertiles, & l'on s'imagina même y respirer un air plus doux & plus tempéré. Notre héros y

mourut à la fleur de son âge, & le Sénat crut devoir lui donner, non point par flatterie, mais par récompense, le surnom de *Germanicus*, faveur qu'on n'avoit encore accordée à aucun gouverneur de Province. Av. J. C. 7.

Mais il est plus difficile de conserver une conquête que de la faire. Si la force des armes peut contraindre une nation à se soumettre, ce n'est que par les procédés les plus équitables qu'on peut se l'attacher. Notre joie fut donc d'une bien courte durée. Les Germains étoient plutôt vaincus que domtés. Tant que vécut Drusus, nous les contînmes, moins par nos armes que par notre conduite. A peine Quintilius Varus lui eut-il succédé, que ses débauches & son orgueil le rendirent aussi odieux que sa cruauté. Ce nouveau gouverneur convoquoit les assemblées dans son camp pour y rendre la justice & se

faiſoit eſcorter des Licteurs; mais la vue de quelques faiſceaux & les cris de quelques Huiſſiers étoient-ils capables d'intimider un peuple auſſi violent que l'étoient les Germains? Il y avoit long-tems qu'ils regardoient d'un œil triſte, d'un côté, leurs épées qu'une longue paix avoit convertes de rouille; & d'un autre, leurs chevaux, que l'inaction leur rendoit inutiles: las enfin de voir continuellement des robes & un appareil de juſtice, dont la vue leur étoit plus inſupportable que celle d'une armée prête à fondre ſur eux, ils reprirent leurs armes ſous la conduite d'Arminius. Ségeſte, l'un de leurs principaux chefs, avertit Varus de la conjuration & lui en fit tout le détail; mais il étoit ſi fort rempli de préſemption, que jamais il n'en voulut rien croire. Il fut ſurpris; &, comme il s'étoit obſtiné à ne pren-

dre aucune précaution, il ne fut pas difficile de s'emparer de ſon camp. Sa ſécurité dans ce moment fut à ſon comble: croiroit-on qu'il ne prit point d'autre parti que de citer les rebelles à ſon tribunal? Mais après l'avoir enveloppé de tous côtés, on pilla ſes tentes & trois légions furent maſſacrées. Varus eut honte de ſurvivre à ſa défaite; il ſe tua avec ce courage dont Paul Emile lui avoit donné l'exemple après la journée de Cannes.

Durant le carnage, qui fut long; avec quelle inhumanité ne traita-t-on point quelques ſoldats qui s'étoient cachés ou dans des marais ou dans les bois! Peut-on concevoir des inſultes plus atroces que celles qu'on fit ſouffrir, ſur-tout à ceux à qui Varus avoit fait faire les fonctions de ſes Avocats dans les actions qu'il intentoit à ſon tribunal! On arracha

les yeux aux uns, & on coupa les mains à d'autres. Il y en eut un à qui on cousit la bouche après lui avoir coupé la langue, & qui la vit ramasser par son bourreau qui, la tenant dans sa main, s'écria : *enfin donc, vipere, tu cesseras de siffler.* Le corps même de Varus, que quelques soldats, par attachement pour lui, avoient enterré secrétement, fut tiré de sa fosse & exposé à mille outrages. Les barbares gardent encore aujourd'hui nos drapeaux & deux aigles. Celui qui portoit la troisieme fut obligé, pour la conserver, de l'arracher de sa pique, de la cacher dans son baudrier & d'aller se dérober aux recherches de l'ennemi dans un marais rempli de sang. Cette défaite fut cause que l'empire fut borné par le Rhin, tandis qu'il n'avoit pu l'être auparavant par l'Océan lui-même.

Telles sont les choses qui se passe-
rent

rent au septentrion. Du côté du midi il n'y eut que des troubles & point de guerre en régle. Octave envoya contre les Musulamiens & les Gétules, alliés des Syrthes, Cossus, qui les mit à la raison, ce qui lui mérita le surnom de *Getulicus.*

On tenta ensuite plus loin la victoire. Curinus fut chargé de subjuguer les Marmarides & les Garamanthes, & leur défaite lui auroit valu le surnom de *Marmaricus*, si sa modestie ne le lui avoit fait refuser comme une récompense trop grande pour une pareille victoire.

Les Arméniens, à l'Orient, ne se laisserent pas vaincre si facilement. Octave envoya contre eux son second petit-fils, Caius César. Il étoit dit que la destinée des deux freres ne seroit pas longue. Lucius, l'aîné, avoit eu depuis peu le malheur de voir trancher la sienne avant d'avoir

rien fait, car il avoit été enlevé par une violente maladie comme il passoit par Marseille pour aller faire sa premiere campagne. Quant à Caïus, il mourut, comme nous allons le dire, des suites d'une blessure qu'il reçut en Arménie où on l'avoit chargé de faire rentrer les peuples sous notre obéissance, & de les empêcher de s'unir aux Parthes. Pompée, après la défaite de Tigrane leur Roi, les avoit assujettis à n'avoir d'autres gouverneurs que ceux que Rome leur enverroit. Ils avoient secoué ce joug, & Caïus ne le leur avoit imposé de nouveau qu'après avoir gagné sur eux une bataille très-sanglante & très-meurtriere pour les deux partis. Domnès, à qui le Roi d'Arménie avoit donné le gouvernement d'Artaxate, étant venu trouver notre jeune général, comme s'il eût voulu trahir son maître, lui pré-

ſenta un mémoire qui, à ce qu'il prétendoit, contenoit l'état de tous les tréſors du Roi. Caïus le liſoit fort attentivement, lorſque le malheureux, trouvant le moment favorable, tira ſon épée & lui fit une bleſſure dont il guérit pour quelque tems. A l'inſtant le meurtrier fut enveloppé; mais ayant vu près de-là un bûcher allumé, il ſe précipita ſur ſon épée dans les flammes & ſatisfit ainſi d'avance aux mânes de Caïus, qui ne lui ſurvécut gueres.

Cependant, à l'Occident, toute l'Eſpagne étoit aſſez tranquille, à l'exception d'une contrée ſituée à l'extrémité des Pyrenées, & qui eſt baignée par l'Océan citérieur. Les deux peuples belliqueux qui l'habitent ſont les Cantabres & les Aſturiens. Accoutumés à l'indépendance, ils ne vouloient point abſolument ſe ſoumettre à notre empire. Les Can-

tabres sur-tout étoient les plus révoltés, les plus fiers & les plus opiniâtres. Non contens de défendre leur liberté, ils vouloient encore donner la loi à leurs voisins, & ils faisoient de continuelles incursions sur les terres des Vaccéens, des Curgoniens & des Autrigones. Comme on parloit beaucoup de leur intrépidité, Octave se chargea lui-même de leur faire la guerre. Il s'avança jusqu'à Sagésima, fit camper son armée près de cette ville, la partagea en différens corps, & ayant investi en un seul jour toute la Cantabrie, il fit la guerre à cette indomtable nation, comme il auroit pu la faire à des bêtes féroces, car il eut soin de garnir en même tems l'Océan d'une grande flotte pour attaquer l'ennemi par derriere.

Le premier combat se donna sous les murs de Belgica. Les Cantabres

prirent la fuite & ſe retirerent ſur le mont Vinnius, où ils s'imaginoient que les flots de l'Océan monteroient plutôt que les armes des Romains. Ils y furent pourtant battus.

On fit enſuite le ſiége d'Arracille qui, après une aſſez longue réſiſtance, ſe rendit.

Pour s'emparer du mont Médulle, on l'environna d'une tranchée qui avoit au moins quinze milles de circuit. Dès que les Cantabres ſe virent réduits aux dernieres extrémités, tous, à l'envi, ſe réſolurent à la mort. Il y en eut qui ſe jetterent dans des bûchers, quelques-uns ſe poignarderent & d'autres prirent du poiſon au milieu d'un feſtin. Ce poiſon n'étoit autre choſe qu'une liqueur exprimée de quelques branches d'ifs & très-commune dans le pays. C'eſt ainſi que preſque tous les aſſiégés trouverent le moyen de ſe ſouſ-

traire à la captivité qui les menaçoit.

Ces derniers avantages furent remportés par Antistius, Furnius & Agrippa, lieutenans d'Octave, qui en fut informé à Tarragone où pour lors il étoit en quartier d'hiver. Il se transporta alors sur les lieux, fit descendre les vaincus de leurs montagnes, se fit donner des ôtages & vendit, selon le droit de la guerre, quelques prisonniers à l'encan.

De retour à Rome, on le couronna de lauriers, & le Sénat lui décerna les honneurs du grand triomphe ; mais il étoit alors assez puissant pour pouvoir mépriser de telles récompenses.

Sur ces entrefaites, des armées considérables d'Asturiens descendirent des montagnes & vinrent camper dans la plaine sur les bords de l'Asture. Au lieu de venir fondre sur nous en désordre, selon la coutume

des barbares, ils se diviserent en trois corps pour pouvoir attaquer en même tems les trois lieutenans d'Octave, & le succès du combat auroit été très-incertain, il y auroit eu beaucoup de sang répandu, & ils montroient tant de courage, tant de vigueur & de prudence, que peut-être se seroit-on cru assez heureux de se tirer de leurs mains avec perte égale, s'ils n'eussent pas été trahis par les Trigéciniens, qui avertirent Carisius des coups qui le menaçoient. Notre général alors, pour prévenir leurs desseins, alla promptement leur présenter la bataille, & la victoire lui coûta beaucoup de monde. Ceux des ennemis qui purent échapper, se refugierent dans Lancia, place très-forte. Nos Soldats, qui les y poursuivirent, étoient si acharnés que, maîtres de cette ville, ils vouloient absolument y mettre le feu. Carisius

ne put modérer leur emportement qu'en leur faiſant comprendre combien il étoit de leur intérêt d'avoir plutôt une ville que des cendres pour monument de leur victoire.

Après cette guerre, Octave n'entreprit plus rien, & l'Eſpagne ceſſa de ſe révolter; ſa fidélité devint même inviolable, & elle ſe maintint dans une paix conſtante. Peut-être ſes peuples y étoient-ils portés naturellement par leur caractere; mais peut-être auſſi ne ſe trouverent-ils obligés de l'entretenir que par une précaution qu'Octave avoit priſe. Il s'étoit apperçu que les Eſpagnols n'avoient été juſqu'alors ſi téméraires, que parce qu'ils étoient toujours ſûrs de trouver ſur leurs montagnes une retraite aſſurée. Sous prétexte donc que la plaine étoit beaucoup plus fertile que leurs côtes, & qu'outre cela il y avoit quantité de mines

d'or, de vermillon, de borax & d'autres couleurs précieuses, il la leur fit habiter. C'est ainsi que les Asturiens, en fouillant la terre pour les autres, commencerent à connoître l'abondance de leurs richesses.

Après avoir pacifié toutes les nations, soit au couchant, soit au midi, soit même au septentrion entre le Rhin & le Danube, aussi bien qu'à l'orient entre le Taurus & l'Euphrate, le peuple Romain eut la satisfaction de se voir respecté, comme le vainqueur de tous les autres peuples, par ceux mêmes qui ne lui étoient pas encore soumis. En effet, les Scythes & les Sarmates lui députerent des ambassadeurs pour lui demander son amitié. Les Séres & les Indiens qui habitent sous le soleil lui envoyerent des pierres précieuses, des perles, des éléphans & quantité d'autres présens. Il fallut quatre ans Av. J. C. 17.

à leurs ambaſſadeurs pour faire ſe voyage, & ils le répéterent plus d'une fois à Octave ; mais ils n'avoient pas beſoin de le dire : la couleur de leurs viſages prouvoit aſſez qu'ils vivoient ſous un autre ciel que le nôtre. Les Parthes, comme s'ils ſe fuſſent repentis de leur victoire, nous renvoyerent les aigles enlevées à Craſſus. La paix, en un mot, fut générale, & il n'y avoit aucun peuple dans l'univers qui ne fût ou ami ou allié de l'empire.

Octave, l'an 700 depuis la fondation de Rome, crut donc pouvoir faire fermer les portes du temple de Janus, qui ne l'avoient été que deux fois avant lui, l'une ſous le Roi Numa, & l'autre après la premiere guerre Punique. Dévoué lui-même tout entier à la paix, il établit de bonnes & de ſéveres loix pour réprimer le luxe & les vices qui com-

mençoient à corrompre ſon ſiécle; &, en reconnoiſſance, on le déclara *Dictateur perpétuel*, & on lui donna le ſurnom de *Pere de la Patrie.* On délibéra même dans le Sénat ſi, parce qu'il avoit rétabli l'empire, on ne lui accorderoit pas auſſi le ſurnom de *Romulus;* mais celui d'*Auguſte* parut plus ſacré & plus reſpectable, puiſque c'étoit de ſon vivant même le mettre au rang des Dieux.

Fin du quatrieme & dernier Livre.

















